







ABS. 1.81.91c.

2 vols
LH's

2



182

2 vol.

233

G. M. 2035

1^e trait. français

(127)



faivre meé

OBSERVATIONS
SUR LES
MALADIES DES ARME'ES
DANS LES CAMPS
ET DANS
LES GARNISONS,
TOME PREMIER.

OBSERVATIONS

DE

MALADIES DES ARMÉES

DANS LES CAMPES

ET DANS

LES GARNISONS,

TOME PREMIER.

OBSERVATIONS
SUR LES
MALADIES DES ARMEES
DANS LES CAMPS ;
ET DANS
LES GARNISONS ;

AVEC UN TRAITÉ SUR LES
Substances Septiques & Anti-septiques,
Lû à la Société Royale.

PAR M. PRINGLE, DOCTEUR
*en Médecine, Membre de la Société Royale,
& Médecin Général des Armées de Sa
Majesté, pendant la dernière guerre.*

Ouvrage traduit de l'Anglois sur la seconde
Edition.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez GANEAU, Libraire, rue S. Severin,
aux Armes de Dombes & à S. Louis.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES

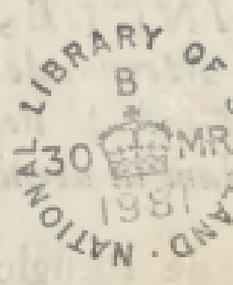
DANS LES CAMPS

ET DANS

LES GARNISONS

PAR M. LE MARÉCHAL DE CAMPAGNE
LE GÉNÉRAL DE BRIGADE
LE GÉNÉRAL DE DIVISION
LE GÉNÉRAL DE CORPS

PAR M. LE DOCTEUR
LE GÉNÉRAL DE BRIGADE
LE GÉNÉRAL DE DIVISION
LE GÉNÉRAL DE CORPS



Quatre volumes
Paris

TOME PREMIER



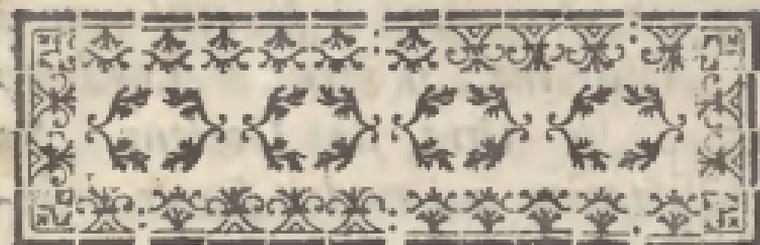
A PARIS

CHEZ M. DEBAILLON, Libraire, rue de la Harpe, n. 222
et chez M. DEBAILLON, Libraire, rue de la Harpe, n. 222

1821

DEBAILLON

Paris



AVERTISSEMENT.

LE Livre dont on donne
ici la traduction est aussi
connu dans tous les pays où
l'on cultive (1) les Scien-
ces qu'il l'est en Angleterre. C'est
le fruit des Observations & des
Expériences de M. Pringle. Fils
d'un des plus fameux Professeurs en
Médecine dans l'Université d'E-
dimbourg, il y a rempli lui-même
la Chaire de Professeur en Philo-
sophie Morale. Son goût l'ayant

(1) Il en a paru une traduction en Alle-
mand.

ij AVERTISSEMENT.

ensuite déterminé à se consacrer à la Médecine, il reçut à Leyde en 1730. le titre de Docteur. Sa Dissertation qui rouloit sur le desséchement des Vieillards (1) de Marcore Senili, annonçoit déjà ce qu'on devoit attendre de lui.

La guerre étant survenue en 1742. M. Pringle suivit les Armées, & par les services qu'il rendit, il mérita d'avoir la place de Médecin du Duc de Cumberland; & ensuite celle de Médecin Général des Armées du Roi d'Angleterre.

M. Pringle donna en 1750. ses Observations sur la nature & le traitement des fièvres des Hôpitaux & des prisons. Elles étoient adressées en forme de Lettre au

(1) Voyez l'Extrait qu'en a donné le Journal des Savans au mois d'Avril 1731.

AVERTISSEMENT. iiij

Docteur Mead, Médecin du Roi d'Angleterre. Mais elles furent publiées à la hâte, à l'occasion de cette maladie contagieuse qui enleva quelques-uns des Magistrats de Londres, qui avoient tenu les Assises du mois de Mai 1750, le Chevalier Samuel Pennant, Lord-Maire de Londres, le Chevalier Thomas Abney & le Baron Clarke, Juges; le Chevalier Daniel Lambert Alderman, & un grand nombre d'autres personnes qui avoient assisté à ces Assises.

Cette maladie tiroit son origine de Newgate, prison qui a le désavantage de recevoir de toutes les autres les Criminels qu'on y conduit dans le tems des Assises. L'air renfermé, l'humidité & la mal-propreté du lieu & de ceux qui l'occupent, rendent comme impossible d'y

iv AVERTISSEMENT.

éviter un mal qui se communique si aisément.

Des accidens de ce genre montrent assez combien il importe de renouveler l'air des lieux qui renferment une multitude de gens mal-propres. On a depuis tâché de détruire le principe de ce mal contagieux dans la prison de Newgate, On permet aux prisonniers de se promener trois fois par jour dans une grande cour, qu'on lave souvent, & qu'on purifie de même que les chambres, en y faisant brûler du soufre toutes les six semaines. Ces attentions avec l'usage du ventilateur (1) ont sauvé tous les ans la vie à grand nombre de personnes. J'ai vu ce ventilateur dans la pri-

(1) Voyez la Description de cette machine dans le Livre du Docteur Hales.

AVERTISSEMENT. ▼

son de Newgate, & la maniere dont on l'y a fixé m'a paru très-ingénieuse. Les vingt-quatre tuyaux des différens appartemens communiquent à un tronc principal, ou à un corps de pompe aérienne, qu'un moulin à vent placé au haut de la prison fait agir. Il seroit à souhaiter qu'on eût les mêmes attentions pour nos Hôpitaux & pour nos prisons, & que nos Magistrats dont on connoît assez le zele pour le bien public y fissent construire de pareilles machines. La vie des Citoyens est d'un si grand prix que rien ne la peut balancer.

Cette fièvre des prisons a tant de rapport avec la fièvre pestilentielle des Hôpitaux, qui cause de si grands ravages dans les Armées, que M. Pringle n'a pas voulu priver ses Lecteurs des Observations qu'il avoit publiées dans sa Lettre

vj AVERTISSEMENT.

sur ce sujet. Il les a donc refondues ; & après y avoir fait les changemens & les corrections qu'il a crues nécessaires pour les perfectionner , il en a fait un Chapitre à part qu'il a inséré dans la troisième partie de cet Ouvrage.

M. Pringle a joint aux Observations sur les Maladies des Armées , un petit Traité sur les substances Septiques & Anti-septiques. Ce Traité renferme sept Mémoires présentés successivement à la Société Royale , depuis le 28. Juin 1750. jusqu'au 13. Février 1752. Rien n'a plus nui aux progrès de la Médecine , que les systèmes formés avec précipitation sur des connoissances imparfaites de la nature. La théorie de la putréfaction en offre un exemple , & les expériences de M. Pringle montrent à combien d'égards les idées communes sur la corruption

AVERTISSEMENT. vij

des substances animales, & les conclusions qu'on en a tirées pour la pratique s'éloignent de la vérité. On avoit, par exemple, regardé comme septiques les sels alcalis volatils, & les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique, Ouvrage si estimable d'ailleurs, sont tombés dans la même erreur. Mais M. Pringle s'est vu convaincu d'après les expériences qu'il a faites, que ces sels bien loin de hâter la putrefaction, la préviennent ou l'arrêtent.

La Société Royale a reçu ces Mémoires avec applaudissement; mais elle ne s'est pas bornée à des éloges stériles. Dans son assemblée du 20. Novembre 1752. elle gratifia M. Pringle de la Médaille annuelle, assignée par le feu Chevalier Copley à celui qui dans le cours de l'année se distingueroit par quelque découverte curieuse & utile. Personne ne

vii] AVERTISSEMENT.

la méritoit à plus juste titre. Si l'on considère en effet les difficultés sans nombre qu'il a fallu surmonter, & le danger qui accompagne des expériences de cette nature, on conviendra sans peine, qu'un homme qui sacrifie son tems, ses veilles & sa santé à acquérir des connoissances véritablement utiles, doit être regardé comme un des Bienfaiteurs de l'Humanité.





PREFACE.



L ne paroît pas qu'aucun Médecin dans l'Antiquité ait écrit sur les maladies des Armées ; les Historiens nous ont pareillement laissé dans une profonde ignorance à ce sujet, à moins qu'il ne survînt quelque maladie fatale & extraordinaire.

Ainsi, Xénophon dans son Histoire de la fameuse retraite des dix mille, fait mention de la faim canine, de la perte de la vue & de la mortification dans

x P R E F A C E.

les extrémités , provenans de la neige & du froid excessif auxquels ces troupes furent exposées dans leur marche. Pline le Naturaliste , est le premier qui parle du scorbut qui affligea l'armée Romaine en Germanie (1) après qu'elle y eut séjourné deux ans ; & nous voyons aussi que les Romains se virent quelquefois obligés d'éloigner leur camp à cause du mauvais air des marais voisins. Plutarque observe que la peste qui survint après une famine , enleva (2) huit mille

(1) L'ancienne Germanie renfermoit la partie septentrionale des Pays-Bas. Il est évident que Pline entend ce Pays marécageux ; car il ajoute , *trans Rhenum , maritimo tractu* : ce qui s'accorde avec la Relation que Tacite a publiée de cette expédition sous Germanicus.

(2) Les Historiens Grecs & Romains don-

hommes à Démétrius. Tite-Live parle d'une semblable maladie, qui fit en Sicile de grands ravages dans les Armées des Romains & des Carthaginois. Diodore de Sicile décrit aussi une autre peste, accompagnée d'un flux de sang qui fit périr presque entièrement ces derniers, alors occupés au siège de Syracuse; & il y joint une explication ample & satisfaisante des causes qui la produisirent. Si l'on en excepte ces exemples & quelques autres encore en petit nombre, on ne trouve rien dans ce que nous ont laissé les Anciens, qui ait rap-

portent à toute maladie épidémique & mortelle le nom de peste, soit que ce fût réellement ce que nous appellons la peste, ou seulement une de ces maladies contagieuses que nous nommons fièvre maligne ou pestilentielle.

port aux maladies des Armées. Il paroît étonnant que Végece dans son Livre sur l'Art Militaire, se soit étendu sur les moyens de conserver la santé des Soldats, & qu'il n'ait parlé nulle part des maladies auxquelles ils étoient particulièrement fujets ; qu'il ait fait mention des Médecins qui accompagnoient les Armées, & qu'il ait passé sous silence la manière dont on dispofoit les malades, dans des Hôpitaux ou autres lieux semblables.

On doit d'autant plus regretter le silence des Anciens sur cet article, que faisant de la guerre leur principale étude, on ne peut gueres douter que ce qui regardoit le soin des malades, n'eût été porté à un aussi haut point de perfection que les autres parties de leur science mili-

taire. Les troupes se trouvant continuellement en campagne, & dans des climats fort différens, les Médecins étoient alors plus à portée de faire d'utiles observations sur la nature des maladies dès camps & sur la méthode la plus sûre de les traiter.

Aucun Moderne que je sache n'a suppléé à ce qui nous manque là-dessus chez les Anciens; il s'en trouve du moins très-peu qui l'aient tenté, & n'ayant jamais été employés au service ou dans les Hôpitaux des armées, on ne doit pas plus compter sur leur autorité que sur celle de cet Auteur, qui composa son *Traité de l'Art de la Guerre* sans s'être jamais trouvé à aucune campagne. De sorte que cette partie de la Médecine qui depuis tant de tems devoit être parfaite, est

pour ainsi dire encore nouvelle : la vie militaire étant si peu compatible avec cette tranquillité si nécessaire pour l'étude & les observations.

Dès les commencemens que je fus employé à l'Armée, je m'apperçus du peu de secours que je devois attendre des Livres. Je pris dès-lors le parti de mettre par écrit mes observations à mesure qu'elles se présentoient, dans l'espérance de les trouver par la suite de quelque utilité dans la pratique. Ayant continué cette méthode jusqu'à la fin de la guerre, j'ai depuis rédigé en ordre ces matériaux, & j'ai tâché de suppléer en quelque sorte par ma propre expérience avec autant de clarté & de précision que je le pouvois, à ce qui manquoit sur ce sujet.

J'ai partagé cet Ouvrage en trois parties. Dans la première, après une relation succinte des qualités de l'air & des maladies endémiques des Pays-Bas, théâtre ordinaire de nos guerres, je donne un abrégé du Journal de Médecine que j'avois fait dans toutes les Campagnes. J'y fais mention des maladies épidémiques & fréquentes de nos Troupes, dans l'ordre qu'elles se sont présentées, des embarquemens, des campemens, des quartiers, des marches, des camps fixes, des changemens de tems, & en un mot, de toutes les circonstances où se trouve une Armée, qui me paroissent affecter la santé des Soldats, ou fournir à d'autres un sujet pour raisonner différemment. Bien loin de traiter en cette partie de la guérison des mala-

dies, je n'ai fait qu'en effleurer la description, réservant ces deux points pour la suite de mon Ouvrage. Mon but étoit d'y rassembler des matériaux pour remonter jusqu'à la source des maladies militaires, afin de pouvoir établir d'une manière sûre tout ce qui se trouvoit compatible avec le service, & qui dépendoit de ceux qui ont l'autorité en main, & afin de suggérer des mesures convenables pour prévenir ou pallier à la suite les causes de ces maladies dans toute autre Campagne. Je me suis d'autant plus attaché à rendre ces Observations exactes, que j'ai prévu que cette partie étant surtout un récit de faits dont j'ai été témoin oculaire ne laisseroit pas d'être reçue favorablement, quelque accueil qu'on fit d'ailleurs au
reste

reste de l'Ouvrage. Les conséquences que je tire de ces faits sont en petit nombre & fort courtes, parce qu'une discussion trop étendue auroit interrompu leur enchaînement, & qu'on devoit les présenter sous un seul point de vûe.

J'ai par cette raison renvoyé à la seconde partie la plûpart des raisonnemens qui résultent de la première. Après avoir divisé & rangé par classes les maladies qui sont communes à la vie militaire, j'en examine les causes générales ou plus éloignées, surtout celles qui dépendent de l'air, de la nourriture, & de ces autres circonstances qu'on comprend communément sous le nom de *Non-naturels*. Je rapporte quelques-unes de ces maladies à des causes fort différentes de celles que

les autres Ecrivains leur attribuent communément; & je fais voir que telles causes qu'on a regardées comme des sources fréquentes de plusieurs maladies n'y ont pas la moindre part. J'espere qu'on excusera ces libertés, si l'on fait attention que je me suis trouvé plus à portée de faire ces remarques que ceux qui m'ont précédé: les connoissances de la nature se perfectionnant d'ailleurs tous les jours, il est vraisemblable que ceux qui écrivent les derniers approchent davantage de la perfection.

Le Lecteur s'attend fort peu à me voir mettre les Hôpitaux, dont l'unique destination est de servir au rétablissement & à la conservation de la santé, au nombre des principales causes des maladies, & des ravages que fait

La mort dans les Armées. Ce qui m'y a déterminé, est le mauvais air & les autres inconvéniens qui en font inféparables. Pendant la dernière guerre on rendit les Hôpitaux plus commodes, & on les porta à un point de perfection qu'on n'avoit point encore connu. On avoit été jusqu'alors dans l'usage de transporter les malades fort loin de l'Armée, ce qui en faisoit périr un grand nombre avant que les Médecins en eussent pris soin; d'autres-fois l'Hôpital étoit fort proche, mais les suites ne s'en trouvoient pas moins fâcheuses, parce que on le changeoit continuellement suivant les divers mouvemens du Camp. Le feu Comte de Stair, mon illustre Protecteur, instruit de ces conséquences, engagea dans le tems que l'Armée étoit à

Aschaffembourg, le Duc de Noailles dont il connoissoit parfaitement l'humanité, à regarder des deux côtés les hôpitaux comme des Sanctuaires, & à les protéger mutuellement. Le Général François y consentit de bonne grace. & saisit la première occasion qui se présenta, pour montrer l'attention particulière qu'il avoit à remplir ses engagements. Car tandis que notre Hôpital se trouvoit à Feckenheim, Village sur le Mein assez éloigné du Camp, le Duc de Noailles voulant envoyer un détachement à un autre Village, situé sur la rive opposée, & craignant que cela ne causât quelque allarme aux malades, il leur envoya dire qu'il étoit informé que l'Hôpital Anglois se trouvoit en cet endroit, qu'il n'avoit aucune intention de lui nuire, &

qu'il avoit donné des ordres exprès à ses Troupes de ne le point inquiéter.

Après avoir expliqué les causes générales des maladies des Armées , je traite ensuite des moyens d'en écarter quelques-unes , & de rendre les autres moins dangereuses. Sans cela les observations antérieures eussent été de fort peu d'utilité. Mais il est aisé de concevoir que ce n'est point par des remèdes qu'on doit prévenir les maladies , & qu'on ne doit point faire dépendre cet article essentiel de quelque chose qu'il soit au pouvoir du Soldat de négliger ; mais d'ordres formels , qui , en même tems qu'il se voit dans la nécessité d'y obéir , ne lui paroissent pas déraisonnables.

Je termine la seconde partie ,

par comparer les diverses quantités de malades en différentes saisons, afin que le Général puisse à peu près savoir à quoi s'en tenir en quelque tems que ce soit ; qu'il puisse connoître les effets que fait sur la santé une campagne d'une longue ou d'une courte durée , la différence entre une campagne commencée de trop bonne heure , & des quartiers d'Hivers pris trop tard , & beaucoup d'autres calculs fondés sur l'expérience de la dernière guerre. Les *données* sont en trop petit nombre pour en déduire des conséquences certaines ; mais comme je n'en ai point trouvé d'autres sur lesquelles je puisse compter , je me suis vu forcé d'en faire usage. Cela servira du moins comme un essai de ce

qu'on pourroit faire sur ce sujet en acquérant plus d'expérience.

Comme j'ai eu jusqu'ici en vûe l'instruction des Officiers autant que celle des Médecins, j'ai tâché de rapporter les faits, & de proposer les argumens d'une maniere aussi simple & aussi dégagée des termes de l'Art, que le pouvoit permettre la nature du sujet; & avec tant de clarté que je fusse entendu de quiconque posséderoit les premiers principes de la connoissance de la nature.

Mais la troisième partie qui renferme la pratique, n'a été écrite que pour les Médecins; parce qu'on n'auroit pâ expliquer suffisamment ce sujet aux autres, & qu'il auroit été fort peu instructif pour eux. Je balançai long-tems sur la maniere dont je

devois traiter cette partie, incertain si j'omettrois les choses généralement connues, ou si je parlerois d'une manière ample & régulière de toutes les maladies dont il y est fait mention. Je me déterminai enfin pour la méthode suivante.

Je conçois qu'on peut diviser les maladies auxquelles une Armée est le plus sujette en deux classes. La première renferme celles que la Grande-Bretagne a de commun avec les autres Pays; & l'autre, celles qui sont propres à un climat différent & à l'état de Soldat. Or, comme les maladies de la première classe ont été amplement traitées par plusieurs savans Auteurs, dont les Ouvrages sont entre les mains de tous les Médecins, & que d'ailleurs elles se rencontrent tous les jours

jours , j'en parle à la hâte & sans m'y arrêter , satisfait de la méthode générale que j'ai établie ; & si l'on y observe quelque différence , ce n'est que dans ce qui regarde les Hôpitaux militaires , & les remedes sur lesquels je compte principalement.

A l'égard de l'autre classe qui renferme les fièvres bilieuses & malignes & la dysenterie , comme ces maladies sont moins fréquentes en (1) ce Pays-ci ; j'ai jugé à propos de les traiter plus au long , & de maniere à me rendre utile en instruisant ceux qui ne les auroient pas connues auparavant.

La Relation que je donne de la fièvre maligne , fut imprimée

(1) L'Angleterre.
Tom. I.

pour la première fois il y a environ deux ans & demi (1), sous le titre suivant : *Observations sur la nature & la cure des fièvres d'Hôpitaux & de prisons, en forme de Lettre adressée au Docteur Mead.* Mais comme ce Traité fut publié à la hâte à l'occasion de la maladie de prison, qui parût vers ce tems-là (2), on fut forcé d'omettre beaucoup de choses qu'on a depuis supplées, & il s'y glissa quelques fautes qu'on a tâché de corriger. L'essai sur les fièvres du Docteur Huxham vit le jour immédiatement après. La grande conformité qui se trouve entre la description qu'il a faite

(1) Vers le milieu de l'an 1750.

(2) Voyez-en la Relation vol. II. p. 123.

des fièvres malignes & celle que j'en ai donnée, me paroît beaucoup appuyer nos témoignages: Il est remarquable de voir deux Auteurs qui ont écrit en des lieux fort éloignés, & sans s'être jamais rien communiqués, varier cependant si peu, soit à l'égard de la cause, de la description & de la cure de ces maladies; on peut espérer de-là, que sachant combien cette maladie a quelquefois été fatale, cela réveillera l'attention du Public sur le danger qui provient d'un air renfermé & putride, si commun dans les prisons, les Vaisseaux & les Hôpitaux de mer & de terre, & sur les moyens qu'on a proposés pour purifier ces endroits par les ventilateurs.

J'ai joint à cela aussi-bien qu'à la description que je donne des

fièvres & de la dysenterie, quelques conjectures sur leurs causes les plus subtiles & les plus immédiates, quoique je n'ignore point qu'une tentative de cette espece, tende plutôt à affoiblir qu'à confirmer mes observations; parce qu'on n'apperçoit que trop souvent que la théorie influe sur le jugement & le pervertit. Mais j'avois établi non-seulement ces descriptions, mais encore le traitement de toutes ces maladies, long-tems avant que d'avoir songé à en assigner ces causes, qui ne m'ont été suggérées quelquefois que par les effets des remedes. L'utilité de la théorie est cependant évidente, si l'on considere la nécessité où on se trouve de varier les remedes plus souvent qu'on ne peut l'appren-

dre par l'expérience seule, ou même par analogie.

Il est inutile d'instruire mes Lecteurs que ce raisonnement ne m'appartient point. Il paroît qu'Hippocrate a connu la corruption des humeurs, Galien en parle plus au long, & ce même sujet a été plus amplement traité par Fernel, Platerus, Eugalenus, Santorius, Sennert & autres Auteurs célèbres du même tems. En un mot, quelque imparfaitement qu'on eut examiné ces principes, ils paroissent être les plus sûrs qu'on ait admis avant que la circulation fut connue. Mais bientôt après, cette découverte importante & la notion de la putréfaction, se virent détruites par les systêmes de Sylvius & de Willis.

Les Ecrivains mécaniques succéderent à ces derniers ; mais ayant découvert la foiblesse de leurs hypothèses , & croyant un petit nombre de principes de Mathématique mixte suffisans pour résoudre tous les phénomènes , ils commencerent à vouloir expliquer par-là la nature des fièvres , & à rejeter tout-à-fait la Chymie , ou du moins à l'admettre avec trop de circonspection. Cette erreur n'échappa point au savant Boerhaave qui , dans le même tems qu'il retenoit l'usage des Mécaniques ne laissa pas de faire revivre & de réformer la doctrine des acides & des alkalis ; & sous ces derniers , il comprit tout ce qu'il regarda comme *septique* ou putride. Mais comme cet Auteur célèbre dont je suis

le Disciple n'eut pas le tems d'appuyer toutes les parties de sa doctrine par des expériences, il n'est point surprenant qu'il s'y soit glissé quelques fautes, & que l'on n'ait point assez compris toute l'étendue de ces principes.

Deux choses m'engagerent à continuer ce sujet; le grand nombre de maladies putrides dont je fus obligé de prendre soin dans les Hôpitaux, & l'autorité de Mylord Bacon qui présente de bonnes raisons pour engager à considérer la connoissance de ce qui retarde ou de ce qui accélère la putréfaction, comme la chose vraisemblablement la plus propre pour expliquer les opérations les plus cachées de la nature. Je lus dans diverses Assemblées de la Société Royale

xxxij P R E F A C E.

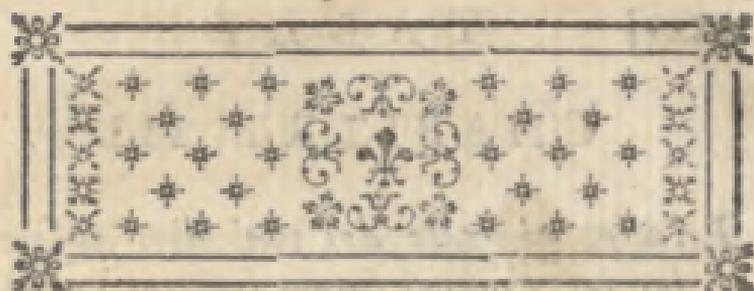
plusieurs Mémoires sur ce sujet ; que je laissai entre les mains du Secrétaire ; mais me voyant dans la nécessité de renvoyer souvent à ces expériences , je jugeai à propos de les joindre à cet Ouvrage dans le même ordre que je les ai présentés. Je me suis contenté seulement d'y ajouter un petit nombre de Notes, & d'y faire quelques légers changemens , afin d'éclaircir ce que l'on n'auroit point assez amplement ou assez clairement expliqué auparavant, & pour lier davantage ces faits avec les observations précédentes. S'il m'est permis d'instruire mes Lecteurs de l'ordre dont ils doivent se servir dans la lecture de ce Livre, je leur conseille de commencer d'abord par les Expériences, ou du moins

~~de les examiner avant que de se
mettre à la troisième partie de ce
Traité. p. 6. no. 32. Supplément~~

Je suis persuadé, que malgré tous les soins & toutes les attentions que j'ai apportés en faisant ces Observations & ces Expériences, il m'est échappé plusieurs inexactitudes & quelques méprises. Ceux qui se sont appliqué à des recherches de cette nature, & qui n'ignorent point les difficultés qui les accompagnent seront très-portés à les excuser. Cependant tout imparfait que cet Ouvrage peut être, j'espère qu'il servira à d'autres comme un fondement pour écrire sur ces sortes de matières, & qu'en perfectionnant ce sujet, ils concoureront avec moi à faire leurs efforts pour tirer des mal-

heurs même de la guerre quel-
que avantage pour le genre hu-
main.

F I N.



T A B L E
D E S C H A P I T R E S
D U I. V O L U M E.

P R E M I E R E P A R T I E.

C H A P I T R E I.

D E l'air & des maladies endémiques
des Pays-Bas, 1.

C H A P I T R E I I.

Relation générale des maladies qu'é-
prouverent les Troupes Angloises dans
les Garnisons en Flandre, & dans
les quartiers d'Allemagne, en 1742
& 1743. 17.

C H A P I T R E I I I .

Relation générale des maladies auxquelles les Troupes furent sujettes pendant la campagne de 1743. en Allemagne, & l'Hiver suivant en Flandre. 27.

C H A P I T R E I V .

Relation générale des maladies durant la campagne de Flandre en 1744. 44.

C H A P I T R E V .

Relation générale des maladies pendant la campagne de Flandre en 1745. 52.

C H A P I T R E V I .

Relation générale des maladies des campagnes de 1745 & de 1746. dans la Grande-Bretagne. 59.

C H A P I T R E V I I .

Relation générale des maladies des cam-

DES CHAPITRES. xxxvij
pages de 1746 & de 1747. dans le
Brabant Hollandois. 80.

CHAPITRE VIII.

*Relation générale des maladies de la cam-
paigne dans le Brabant Hollandois en
1748.* 91.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

DE la division des maladies les plus
ordinaires à une Armée. 108.

CHAPITRE II.

*Des causes des maladies les plus ordina-
res à une Armée.* 118.

§. I. *Des maladies occasionnées par le
chaud & par le froid.* ibid.

§. II. *Des maladies occasionnées par l'hu-
midité.* 124.

xxxviij. T A B L E

- §. III. Des maladies qui proviennent d'un air putride. 128.
- §. IV. Des maladies qui proviennent d'un manque de régime. 132.
- §. V. Des maladies occasionnées par l'excès du repos & du mouvement, du sommeil & des veilles, & par la malpropreté. 141.

CHAPITRE III.

- Des moyens généraux pour prévenir les maladies dans une armée. 143
- §. I. Comment on peut prévenir les maladies qui viennent du chaud ou du froid, 145
- §. II. Comment on peut prévenir les maladies qui viennent de l'humidité, 149
- §. III. Comment on doit prévenir les maladies qui viennent d'un air putride, 153
- §. IV. Comment on peut prévenir les maladies causées par une mauvaise nourriture ou un mauvais régime. 172
- §. V. Comment il faut prévenir les maladies qui proviennent d'un défaut d'exercice. 177

CHAP. V.

*Comparaison des saisons par rapport à la
santé d'une armée.* 181



TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE I.

OBSERVATIONS sur les fièvres
inflammatoires en général. 193

CHAP. II.

<i>Observations sur quelques inflammations particulieres ,</i>	109
§. I. <i>De la Phrénésie ,</i>	ibid.
§. II. <i>De l'Ophthalmie ,</i>	213
§. III. <i>De l'Esquinancie ,</i>	216
§. IV. <i>De la Pleurésie & de la Péripleu- monie ,</i>	218
§. V. <i>De l'inflammation du foie ou hépatitis ,</i>	227
§. VI. <i>De l'inflammation de l'estomac & des intestins ,</i>	229

§. VII. Du Rhumatisme , 230

C H A P. III.

Observations sur les Rhumes & la Phthisie
pulmonaire , 244

C H A P. IV.

Observations sur les fièvres qu'on appelle
bilienses ou fièvres rémittentes & in-
termittentes des armées , 252

§. I. Des symptomes de la fièvre biliense des
camps. 254

§. II. Des symptomes des fièvres bilienses,
des lieux bas & marécageux , 260

§. III. De la nature & de la cause des
fièvres bilienses ou rémittentes & inter-
mittentes des camps , & de celle des
lieux bas & marécageux , 278

§. IV. Comparaison des fièvres bilienses
des camps & des quartiers , avec les
fièvres d'Eté & d'Automne des autres
contrées. 291

§. V. De la cure des fièvres bilienses des
camps & de celle des pays bas & maré-
cageux. 314

§. VI. De la maniere dont il faut traiter
les obstructions qui sont une suite de la
fièvre biliense des camps & des pays
marécageux , 328

F I N.

OBSERVATIONS



OBSERVATIONS
SUR LES
MALADIES DES ARME'ES,
DANS LES CAMPS
ET
DANS LES GARNISONS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'air & des maladies endémiques
des Pays-Bas.*



A rivière du Lis qui prend sa source en Artois, & qui se jette à Gand dans l'Escaut, sépare la partie élevée & sèche de la Flandre de la partie basse & hu-

Tome I.

A

mide. Entre cette ligne & la mer le pays est plat, marécageux & mal-sain. Cet espace renferme la Flandre Hollandoise, quelques Villes frontieres qui appartiennent aux Hollandois, aux François & aux Autrichiens; les plus mal saines de toutes ces Villes sont, Furnes & Sluys. Le reste de la Flandre est plus élevé, & forme avec les autres Pays-Bas Autrichiens un pays sec & fort sain.

Une grande partie des Provinces-Unies est pareillement située dans un terrain bas & humide, & sujette aux mêmes maladies que la Flandre. Le Brabant Hollandois étant aussi marécageux depuis Grave en descendant le long de la Meuse, & étant par-tout incommodé par les eaux souterraines qui sont près de la surface de la terre, se trouve encore exposé aux mêmes maladies. La Zélande l'emporte par les mauvaises qualités de l'air qu'on y respire, étant non-seulement basse & couverte d'eau; mais encore environnée des bords bourbeux & fangeux de l'Escaut oriental & occidental, & des endroits les plus marécageux de tout le pays. De sorte qu'il n'y a presque point de vent, excepté ceux de mer, qui n'augmente l'humid-

dité & les exhalaisons infectées qui lui sont naturelles.

Toute cette contrée des Pays-Bas ne se trouvant guères plus haute que le niveau de la mer & des rivieres qui la traversent, étoit autrefois tellement exposée aux inondations dans les débordemens & dans les grandes marées, que jusqu'à ce qu'on eût fait des digues, & qu'on eût pratiqué des écoulemens, ce n'étoit qu'un large marais; & maintenant après des travaux incroyables, le pays est encore sujet à être inondé dans des marées extraordinaires, ou lorsque l'eau trouve par hasard quelque passage libre. L'évaporation de ces eaux croupies & de celles des canaux & des fossés, dans lesquels se pourrissent une infinité de plantes & d'insectes, surchargent l'air pendant l'Automne & vers la fin de l'Eté de vapeurs humides, putrides & très-nuisibles à la santé.

Une seconde cause de l'humidité, à la vérité moins remarquable, vient de l'eau qui séjourne sous terre. On la rencontre en effet si près de sa surface, que si l'on excepte les terrains plus élevés, on n'y voit jamais de fossés constamment secs qui sont cependant une

marque sûre & certaine d'une situation saine. Or, comme le sol de la terre est léger, l'humidité transpire aisément, & charge en Été l'air de vapeurs, dans les endroits même où l'eau n'est pas visible. Tel est l'état de la plus grande partie du Brabant Hollandois; & ses habitans sont plus ou moins sujets aux Fièvres intermittentes à proportion de la profondeur de cette eau souterraine, de sorte que par l'inspection seule des puits, on peut juger par comparaison, de la santé de chaque Village. Ces puits étant entretenus par les eaux souterraines, & diminuant à proportion de la sécheresse de l'Été, servent en même tems de règle pour déterminer la quantité d'exhalaisons enlevées par le Soleil.

En Zélande & sur la côte opposée de la Flandre & du Brabant, on remarque une espèce singulière de vapeur putride, qui dans les basses marées s'éleve d'un rivage bourbeux & couvert de limon fort sujet à se corrompre, à cause du mélange de l'eau douce avec l'eau salée (1). Mais sur une côte sa-

(1) *Vid. Lancis. de Nox. Palud. Effluv. lib. I, p. 1. C. V.*

bloneuse & ouverte de tous côtés, telle que celle d'Ostende, le pays est rafraîchi par des Vents sains qui viennent de la mer, & l'on a d'ailleurs tout lieu de croire que les exhalaisons qui s'en élevent sont beaucoup moins considérables que celles des terres marécageuses (1) & qu'elles ne sont jamais putrides.

Mais une autre cause plus générale de l'humidité & de la corruption de l'atmosphère, est une ventilation imparfaite. Il ne se trouve point de montagne pour recevoir les vents, & pour les diriger sur les lieux les plus bas; de-là vient que l'air est sujet à croupir & à perdre son élasticité, d'autant plus qu'on y voit un grand nombre de maisons de plaisance, de parcs & d'autres enclos. Les fermes & les plus petits villages sont couverts d'arbres, ce qui non-seulement empêche l'air de circuler, mais encore lui laisse au moyen de la transpiration de la terre une certaine humidité. Cette espèce d'humidité se trouve en beaucoup moindre quantité dans les

(1) Hist. de l'Acad. Royale des Sc. a. 1741,

Villes, le pavé des rues, les maisons & le feu continuel qu'on y fait, ne contribuant pas peu à empêcher ces exhalaisons humides; aussi les maladies causées par l'humidité y sont-elles moins dangereuses & en beaucoup plus petit nombre.

On doit ajouter à ces causes des maladies endémiques des pays plats & marécageux, l'eau mal-saine qu'on y boit communément. Cette eau vient de la pluie & se conserve dans des citernes, ou bien on la tire de puits qui n'ont point de profondeur, ce qui fait qu'elle se corrompt aisément dans les tems chauds & secs. Ainsi la disposition générale à la putréfaction peut s'augmenter par l'usage d'une telle eau, & par celle des viandes qui se gâtent fort vite dans un air étouffant & chargé de vapeurs humides. Tout conspire donc en Eté non-seulement à relâcher les solides, mais encore à disposer les humeurs à la putréfaction; & comme la combinaison de la chaleur & de l'humidité est la cause universelle de la prompte corruption de toutes les substances animales, aussi remarque-t-on dans tous les pays, qu'elle produit des fièvres & d'autres mala-

diées d'une espèce putride , qui sont exactement les mêmes que celles qui se trouvent dans les parties basses & marécageuses des Pays-Bas.

Telle est la nature du climat : mais proportionnellement aux différens degrés de la chaleur & de l'humidité de la saison , les maladies épidémiques commencent plutôt ou plus tard , sont d'une durée plus ou moins longue , & sont accompagnées de symptômes plus ou moins effrayans. Si les chaleurs surviennent de bonne heure , & qu'elles continuent pendant l'Automne , sans être modérées par des vents & par des pluies , la saison devient extrêmement mal-saine , les maladies paroissent de bonne heure & sont dangereuses. Mais si l'Eté est tardif , & que les pluies & les vents fréquens le tempèrent , ou bien si les froids de l'Automne commencent de bonne heure , alors il y a peu de maladies , les symptômes sont favorables , & la guérison est aisée (1).

(1) Tout ceci est conforme à un Registre des variations du tems , & des maladies que le Docteur Stocke , Médecin de Middlebourg en Zélande , a tenu pendant plusieurs années.

Il est assez à propos d'observer ici que les saisons pluvieuses & humides diffèrent beaucoup les unes des autres. Dans les pays marécageux les chaleurs excessives & continuelles occasionnent la plus grande humidité dans l'atmosphère, à cause des exhalaisons immenses qu'elles y élèvent, au lieu que les pluies fréquentes durant les chaleurs, rafraîchissent l'air, répriment l'excès des vapeurs, délayent & renouvellent l'eau croupie, & précipitent tout ce qu'il y avoit de putride & de corrompu. Mais si les pluies considérables sont suivies au commencement de l'Été par des chaleurs violentes & continuelles, ces pluies en inondant les prairies, fournissent plus de matière aux exhalaisons, rendent la saison plus mal-saine, & les maladies plus terribles.

On peut remarquer de plus, que les maladies ne commencent jamais que lorsque les chaleurs ont assez continué, pour que la putréfaction & l'évaporation des eaux aient eu le tems de se faire. On peut par conséquent dater le commencement des maladies épidémiques de la fin de Juillet ou du commencement d'Août pendant les jours canicu-

Maladies des Armées. 4

laire; leur déclin sensible est vers la première chute des feuilles, & leur fin lorsqu'il commence à geler. Le reste de l'année est sain, ou tout au moins n'est pas tant disposé à occasionner des maladies.

Il faut encore observer, que quoiqu'au mois de Septembre, les plus grandes chaleurs soient passées, les maladies épidémiques ne laissent pas de continuer, à cause de la différence des degrés de chaleur entre le jour & la nuit. Les jours sont toujours chauds, mais les nuits sont froides, & souvent il y a des brouillards. Ces transitions subites arrêtent la transpiration; les parties du sang les plus disposées à se corrompre se trouvent retenues & se jettent sur les intestins en forme de bile âcre & putride. On doit aussi se rappeler que les Étés sont plus chauds & le tems plus constant sur le continent, qu'en Angleterre sous la même latitude, & que dans les Pays-Bas les chaleurs sont plus fortes & plus étouffantes qu'on en éprouve ordinairement dans les pays de montagne.

La maladie épidémique de l'Été, & la grande maladie endémique des pays ma-

récageux & de celui-ci (1), est une fièvre d'une nature intermittente, qui paroît communément une fièvre tierce, mais d'une mauvaise espèce. Dans les endroits plus humides & durant les saisons les plus mal-saines, ce sont des fièvres double tierces, remittentes, putrides continues, & même des fièvres ardentes (2). Toutes ces maladies quoique variées à cause de la différence des tempéramens & par d'autres circonstances, sont néanmoins de la même nature & viennent de la même cause; je n'en veux d'autre preuve que les fièvres continues & les fièvres ardentes de cette saison, qui se terminent ordinairement en fièvres intermittentes régulières.

En Zélande où l'air est plus mal-sain, on l'appelle maladie de la bile. En effet, la grande abondance & la dépravation sont si remarquables, que partout où ces fièvres dominant, on en attribue communément la première cau-

(1) La Zélande.

(2) Voyez la définition de la fièvre ardente, Part. III, Ch. IV. §. 2.

se à la corruption de cette humeur. Mais quoi qu'il en soit, il est certain qu'on doit souvent attribuer la continuation & la malignité de la maladie à une trop grande sécrétion & putréfaction de la bile, occasionnées d'abord par la fièvre.

A proportion de la fraîcheur de la saison, de l'élévation & de l'aridité du pays, les maladies épidémiques paroissent moins dangereuses, deviennent plutôt rémittentes & intermittentes, & s'écartent davantage de la nature d'une double tierce, d'une putride continuë, ou d'une fièvre ardente. Lorsqu'elles sont dans leur plus mauvais état, les effets en indiquent évidemment la cause : ces fièvres sont accompagnées d'une soif & d'une chaleur excessives ; la langue est fort chargée, le goût amer, on désire les acides, on a une aversion pour toute nourriture animale, des vomissemens putrides, une grande oppression d'estomac, le tout accompagné quelquefois de taches livides, & autres semblables. Ces symptômes indiquent fortement, si-non une corruption de toutes les humeurs, du moins une grande dépravation de la bile : & comme avec ces

symptômes la maladie devient intermittente & rémittente, on seroit tenté de croire que les fièvres intermittentes de cette saison qui ont le moins de malignité, doivent s'attribuer à un degré plus foible de la même cause.

Quoiqu'on donne rarement le nom de maladie épidémique au *cholera morbus* & à la dysenterie, ce sont néanmoins des maladies fréquentes dans les pays humides. Elles paroissent dans la même saison que les fièvres, & ne semblent être qu'une détermination particulière des humeurs corrompues. Si les premières voies leur donnent passage, il en résulte un *cholera morbus*, ou une dysenterie; mais si elles restent dans le sang, elles occasionnent une fièvre intermittente, rémittente ou continue.

Les fièvres & les flux de ventre sont souvent accompagnés de vers, qu'on ne doit pas regarder comme la cause de ces maladies; mais seulement, comme une marque du mauvais état des intestins, occasionné par la corruption des alimens & la foiblesse des fibres, le tout causé par la chaleur, l'humidité & la putréfaction de l'air.

Telles sont les maladies endémiques

aiguës des parties marécageuses des Pays-Bas. La principale maladie chronique, est une espèce de scorbut particulier à un air humide & corrompu ; mais comme les symptômes ressemblent à ceux du scorbut marin, on doit le regarder comme la même maladie. Les vapeurs qui s'élevent des canaux & des marais pendant les chaleurs, font le même effet que celles qui s'élevent de l'eau qui séjourne communément au fond de cale d'un vaisseau. Elles sont toutes les deux corrompues, & leurs effets sont semblables (1). On ne doit point ici en attribuer la cause à l'air de la mer ; car la ventilation qu'on fait à bord d'un vaisseau, n'est pas un plus grand préservatif contre le scorbut marin, que le changement de l'air des marais en celui d'une côte sèche de la mer, ou en tout autre air sec & sain, ne sert à guérir l'autre espèce de scorbut.

Ce sont en général les personnes les plus riches, ou celles qui peuvent vivre

(1) Voyez l'expérience quarante-huitième sur les substances septiques & antiseptiques, où l'on explique plus amplement la nature du Scorbut.

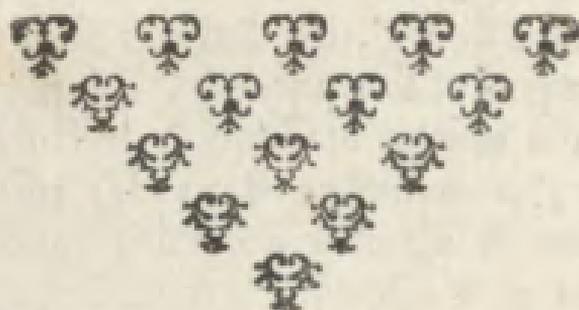
mieux que le commun, qui se préser-vent des maladies des marais. Car ces climats exigent des maisons sèches, où les appartemens soient élevés, un exercice modéré, sans travailler au Soleil ou parmi les vapeurs du soir, une quantité raisonnable de vin & des alimens bons & sains. Sans ces secours, non-seulement les Etrangers, mais les naturels eux-mêmes sont après de grandes chaleurs fort sujets aux maladies, les tempéramens les plus robustes ne s'en trouvent pas plus exemts que les autres, & le sont quelquefois moins à proportion de la sécheresse du pays d'où ils viennent. C'est pourquoi les troupes Angloises sont si sujettes aux fièvres bilieuses & à la dysenterie dans les parties humides des Pays-bas.

Quoique les maladies de l'Été & de l'Automne soient extrêmes dans les contrées les plus basses de la Flandre & de la Hollande, il n'y a pas cependant de pays, quelque sec qu'il soit, qui s'en trouve totalement exempt. Car les chaleurs, si elles sont grandes, relâchent toujours les solides, & tendent à corrompre les fluides; qu'on s'expose dans ces circonstances, aux brouillards, au

ferein, ou à quelque cause qui arrête la transpiration, qu'on prenne une nourriture qui ne soit pas saine, on sera sujet, dans un pays sec, ainsi que dans un pays humide & marécageux, aux mêmes sortes de maladies, quoique moins caractérisées & en plus petit nombre. De-là vient que dans les Camps les plus secs, ces fièvres & ces dysenteries d'Automne & d'Été suivent toujours de grandes & de continuelles chaleurs, parce que dans cette situation, outre l'humidité naturelle de la Tente, les Soldats sont souvent exposés, soit par état, soit par leur faute, à essuyer le ferein & le froid de la nuit, à marcher dans des terrains humides, & à porter des habits mouillés. Ils sont plus sujets à ces maladies à proportion que les passages du chaud au froid, & du froid au chaud deviennent plus fréquens & plus sensibles en campagne que dans les quartiers.

Or, une suppression subite de la transpiration survenant lorsque les fibres sont relâchées, & lorsque le sang est dans un état de putréfaction causé par une exposition continuelle au Soleil, ne manque jamais, si on n'y remédie pas à

16 *Observations sur les*
tems de produire des fièvres rémittentes, des *cholera morbus*, ou des dysenteries. Ainsi on peut aussi proprement les appeller maladies endémiques d'un Camp, que d'un pays bas & marécageux.



CHAPITRE

C H A P I T R E II.

Rélation générale des maladies qu'éprouverent les troupes Angloises dans les garnisons de Flandre , & dans les quartiers d'Allemagne , en 1742 & 1743.

AU commencement de Juin 1742. (1) nouveau style , les troupes Angloises commencerent à s'embarquer pour la Flandre. Il y avoit en tout environ seize mille hommes , tant Infanterie que Cavalerie. Les vents furent favorables , les passages courts ; les soldats aborderent en bonne santé , & se rendirent à leurs garnisons respectives.

On établit le quartier général à Gand , avec la plus grande partie de la Cavalerie , trois bataillons des Gardes , un Régiment & les équipages : on mit huit

(1) On s'est servi du nouveau style par tout.

bataillons en quartier à Bruges, deux à Courtray ; un Régiment de Dragons à Oudenarde, & un autre, partie à Alost, partie à Grammont. L'Hôpital général étoit à Gand ; mais dans les autres garnisons on confia le soin des malades aux Chirurgiens de chaque Régiment.

Pendant l'Été & l'Automne le tems fut fort favorable, les chaleurs douces & modérées ; eu égard à la saison & au climat, il n'y eut point de maladies dans le pays. Les Officiers Anglois se portèrent bien ; mais les Soldats furent généralement malades ; & voici quelle en étoit la cause la plus vraisemblable.

Gand est situé entre la partie élevée & la partie basse de la Flandre. Le quartier de la Ville qu'on appelle la *Montagne S. Pierre*, est plus haut que le reste du pays. Les Casernes qu'on y avoit pratiquées ayant des écoulemens & un air libre, étoient tout à fait sèches, de sorte que les Troupes qui y logeoient jouirent d'une santé parfaite. Mais pour celles qui étoient en quartier dans la partie basse de la Ville, leurs Casernes se trouvant au rez-de-chaussée dans des maisons ruinées, n'avoient point d'écoulement, & par conséquent étoient fort

humides, ce qui rendit cette partie de l'armée sujette à beaucoup de maladies. Le bataillon du premier Régiment des Gardes est un exemple remarquable de la différence des quartiers. Deux de ses Compagnies étoient sur la Montagne S. Pierre, les huit autres dans la partie basse de la Ville. Ces dernières occupoient des chambres si humides, qu'à peine les Soldats pouvoient-ils empêcher leurs souliers & leurs baudriers de se moisir. Au mois de Juillet les malades de ce bataillon montoient à environ cent-quarante (1) ; de ce nombre il n'y en avoit que deux qui appartenissent aux Compagnies de la Montagne S. Pierre, & tout le reste à celles de la Basse-Ville. Mais vers le milieu d'Août en changeant de Casernes, la maladie diminua aussitôt. Le reste de la garnison souffrit beaucoup moins à proportion. Les plus grandes listes des malades de l'Infanterie

(1) Un bataillon complet consistoit en huit cent treize hommes ; mais comme on ne met pas dans les listes des malades les Officiers brevetés, on ne doit compter dans le Corps entier que sept cent quatre-vingt hommes.

n'excédoient pas soixante-dix hommes par bataillon , & quarante dans (1) un Régiment de Dragons. Quoiqu'on comprît dans ces listes tous les accidens qui empêchent un Soldat de vaquer à ses fonctions , & que le nombre des malades fût alors trois fois plus grand que lorsque les Troupes sont en quartier , cependant il ne parut pas exorbitant dans cette garnison. Les plus longues listes furent au mois d'Août. Ces maladies étoient sur-tout des fièvres intermittentes & rémittentes , des diarrhées & quelques dysenteries.

Les maladies furent plus considérables à Bruges, Ville de la division de la Flandre basse , & plus humide que Gand. Les Soldats étoient outre cela logés dans des Casernes plus humides , & ils en souffrirent davantage. Les fièvres intermittentes & rémittentes commencerent en conséquence au mois de Juillet. Au mois d'Août les intermitten-

(1) Ce Régiment étoit composé de trois escadrons , & chaque escadron de cent cinquante-huit hommes , sans compter les Officiers.

tes se trouverent plus nombreuses , elles continuerent pendant tout le mois de Septembre , diminuerent au mois d'Octobre , & cesserent avec les gelées en Novembre. Ces fièvres étoient non-seulement d'une espèce plus dangereuse que celles de Gand ; mais le nombre des malades fut trois fois plus grand , & il en mourut davantage à proportion. Après les fièvres , les flux de ventre furent ce qu'il y eut de plus fréquent , & quoiqu'ils ne fussent pas toujours des flux de sang , c'étoit cependant une espèce de dysenterie. On remarquoit alors que ceux qui logeoient dans des étages élevés , se portoient beaucoup mieux que ceux qui demeuroient aux rez - de - chauffée.

Les deux bataillons en garnison à Courtray étoient logés différemment. L'un avoit des Casernes sèches , & l'autre d'humides. Le dernier eut le double de malades pendant l'Automne ; mais les plus grandes listes n'allèrent pas au-delà de soixante-dix hommes.

Oudénarde se trouve dans la division de la Flandre-haute ; mais les Casernes étant sans écoulement , se trouvant

de plus humides & dans une situation basse, les Fusiliers Gallois qui y étoient souffrirent autant à proportion que la garnison de Bruges.

Mais à Alost & à Grammont, Villes de la même division, où les Dragons furent logés par billets dans les maisons des particuliers, à peine y vit-on la moindre maladie, & ce Corps se portoit si bien, que lorsque l'armée marcha en Allemagne, il ne fut point obligé d'abandonner un seul homme.

Le grand nombre de malades, & le peu d'expérience qu'on avoit dans le traitement des maladies ordinaires à un climat humide, firent que les fièvres furent peut-être moins heureusement traitées alors qu'elles ne l'ont été par la suite. Plusieurs fièvres rémittentes dégénérent en fièvres continues, souvent mortelles. Les fièvres intermittentes se changerent pareillement en fièvres continues, ou finirent en obstructions dangereuses des visceres, parce qu'on les avoit arrêtées trop-tôt, ou parce qu'on ne s'étoit pas assez precautionné contre les rechûtes.

Après les gelées de Novembre les fièvres intermittentes ne parurent plus, à

moins que ceux qui en avoient été attaqué ne prissent du froid, & en ce cas, ceux qui ne s'étoient pas bien portés en Automne, retomboient communément malades.

Les maladies épidémiques de l'Automne cessèrent, & firent place à celles de l'Hyver. Ces dernières provenoient du froid, & se partageoient en différentes espèces; les plus communes étoient des toux séches, des rhumatismes, des points de côté, des pleurésies, des inflammations du poumon, &c. Les Soldats n'étant point accoutumés aux exercices militaires, ni à des quartiers froids, & ne se trouvant pas pourvûs d'habits propres au climat & à la saison qui est très-rude en ce tems-là, furent tous sujets à ces maladies.

Excepté ces maladies, il n'y eut de mal général que la galle; elle devint si universelle en effet quelque tems après que les troupes eurent débarqué, que beaucoup de personnes crurent devoir attribuer la cause d'une maladie si étendue & si subite aux provisions salées dont on fit usage sur mer, ou bien au changement d'air; mais la seule cause de cette contagion provenoit d'un petit

nombre de Soldats qui se trouvant infectés de ce mal avant l'embarquement, le communiquèrent à bord à leurs camarades, ou bien-tôt après dans les Casernes.

Telles furent les maladies les plus ordinaires aux Troupes avant qu'elles se missent en marche. Les moins fréquentes étoient des hydropisies & des consumptions ; les premières, une suite des fièvres d'Automne mal-guéries, & les autres d'un rhume négligé.

Mais la plus dangereuse de toutes, fut une fièvre d'une nature maligne, très-lente, accompagnée d'un pouls profond, & d'un engourdissement continu. Cependant la nouveauté & le danger plutôt que le nombre des personnes qui en étoient attaquées, la rendirent considérable. On se méprit d'abord à la cause : on s'apperçut ensuite qu'elle provenoit du mauvais air de quelques-uns des quartiers trop pleins de malades, & sur-tout d'une chambre dans laquelle il y avoit un homme dont un des membres étoit gangrené. Cette fièvre étoit bornée à l'Hôpital, & comme elle tire communément son origine de cet endroit, on l'appellera dorénavant, pour la distinguer,

guér, fièvre maligne ou fièvre d'Hôpital.

Les Troupes marcherent en Allemagne au commencement de Février, & on les mit en quartier dans le pays de Juliers & à Aix-la-Chapelle. On laissa seulement une partie de la Cavalerie à Bruxelles. Le nombre des malades & de ceux à qui la foiblesse ne permettoit pas encore de marcher, se montoit à environ six cens ; on les rassembla de toutes les garnisons dans l'Hôpital général de Gand. Le tems fut favorable pour la saison, & les Troupes entrerent en Allemagne en fort bon état.

Bien-tôt après l'*influenza* (1) parcourut la plus grande partie de l'Europe, & se fit sentir vivement à Bruxelles : mais dans les quartiers on ne s'en apperçut que par les rechûtes de ceux qui l'Automne précédent avoient été attaqués de fièvres intermittentes. Les autres maladies furent

(1) L'*influenza* est une fièvre qui n'est pas de longue durée ; elle est accompagnée d'un catarre violent.

ainsi que dans les garnisons, des rhumes, des pleurésies & autres semblables, occasionnés par le froid & la rigueur de la saison.

Depuis l'arrivée des Troupes à leurs quartiers, jusqu'au commencement de Mai, le tems fut extrêmement froid, il tomba beaucoup de neige vers la fin de Mars, & elle ne discontinua point pendant dix-sept jours. Les Troupes abandonnerent en ce tems-là leurs quartiers & traverserent le Rhin; la marche fut longue, & les mauvais chemins la rendirent pénible. Mais comme les Soldats passoient les nuits dans des maisons chaudes & qu'ils avoient de bonnes provisions, il y en eut si peu qui tomberent malades en route, que dans la marche depuis Gand aux quartiers d'Allemagne, & de ces quartiers à l'endroit où nous campâmes en Hyver, & par le tems le plus mal-sain, nous ne perdîmes pas en tout vingt personnes. Au commencement de Mai le tems changea tout à coup, & les Troupes campèrent le dix-sept à Hoechst sur les bords du Mein dans un pays sec, ouvert & sain.

CHAPITRE III.

Relation générale des maladies auxquelles les Troupes furent sujettes pendant la campagne de 1743. en Allemagne, & l'Hyver suivant en Flandre.

LE terrain quoique naturellement bon n'avoit pas eu le tems de se sécher parfaitement depuis les neiges & les pluies. Malgré la chaleur des jours, les nuits ne laissoient pas d'être froides & condensaient les vapeurs. Ces passages subits du chaud au froid & du froid au chaud, joints à l'humidité inséparable des tentes, ne pouvoient qu'affecter la santé de Troupes qui faisoient leur première campagne. Ainsi il y eut beaucoup de maladies inflammatoires de différentes espèces.

On ouvrit l'*Hôpital volant* à Nied, village dans le voisinage du Camp, & en trois semaines on y reçut deux cent cinquante malades. Lorsque ce nombre fut diminué de trente, on rangea les maladies par classes en la manière sui-

vante. Pleurésies & péripleurésies, soixante-onze ; rhumatismes avec plus ou moins de fièvre, cinquante-un ; fièvres inflammatoires sans douleurs de rhumatisme ou pleurétiques, vingt-cinq ; fièvres intermittentes, trente ; toux violentes sans fièvre, neuf ; rhumes anciens & consumptions, sept. Les autres avoient un flux de ventre, ou quelques symptômes inflammatoires différens de ceux dont on vient de parler ; & quelques personnes légèrement incommodées restèrent dans le Camp. Les fièvres intermittentes & les flux de ventre étoient aussi accompagnés d'inflammation à un degré considérable.

Tel fut le cours des premières maladies du Camp, à quelque variation près. Car les nuits étant encore froides & la terre humide, il est aisé de concevoir que des hommes qui couchent sous des tentes, sans rien avoir pour se couvrir ont beaucoup à souffrir. Les Soldats d'ailleurs sont souvent exposés à la pluie, & ne peuvent faire sécher leurs habits ; d'autre fois faute d'occupation, ils se couchent sur l'herbe & dorment au Soleil.

De-là, les maladies depuis le com-

mencement de la campagne jusqu'après le solstice d'Eté, sont toutes inflammatoires. Les flux de ventre, les fièvres intermittentes & rémittentes ne sont point générales durant ce période, & celles qui se rencontrent ne vont jamais sans de grandes inflammations.

La Cavalerie n'eut pas à beaucoup près autant de malades, & l'on remarque que dans les Camps elle en a toujours moins à proportion; car le soin des chevaux donne aux Cavaliers un emploi aisé, mais continuel; leurs manteaux les garantissent de la pluie & leur servent de couvertures pendant la nuit. Pour les Officiers, ils jouissoient tous d'une santé parfaite, comme c'est assez l'ordinaire dans la première partie d'une campagne.

Le 22. Juin l'armée marcha à Aschafsembourg, où elle campa dans un endroit sec & aéré. On laissa cinq cens hommes à l'Hôpital, de sorte qu'en cinq semaines la proportion des malades au total fut d'environ un à vingt-neuf. Avant ce mouvement des Troupes, la maladie avoit diminué sensiblement, & elle continua toujours à baisser dans le nouveau Camp: car les plus foibles

étoient déjà dans l'Hôpital, & le reste se trouvoit endurci aux fatigues de la campagne. Ajoûtez à cela qu'il faisoit alors chaud pendant la nuit & qu'il n'étoit point tombé de pluie qui pût mouiller les habits des Soldats, ou rendre humide la terre sur laquelle ils couchoient.

Le vingt-six sur le soir on plia les tentes, l'armée marcha toute la nuit, & le lendemain matin se donna la bataille de Dettingen. La nuit suivante les Troupes couchèrent sur le champ de bataille, sans tentes, exposées à une grande pluie. Le lendemain elles marcherent à Hanau, où elles camperent dans une campagne ouverte & sur un bon terrain, mais alors mouillé & elles n'eurent point de paille pendant la première nuit. Ces accidens occasionnerent un changement subit dans la santé des Soldats. Car l'Été avoit commencé de bonne heure, & les chaleurs jusqu'alors avoient été grandes & continuelles; mais la transpiration libre & non interrompue dont elles étoient toujours accompagnées, avoit empêché qu'elles ne produisissent quelque maladie générale. Les pores s'étant ensuite subitement bouchés, les humeurs devinrent putrides, elles se jet-

terent en cet état sur les intestins & occasionnèrent une dysenterie épidémique, qui commença en ce tems-là, & continua pendant une grande partie de la saison. Dans l'espace de huit jours après la bataille, il y eut cinq cens malades, & en quelques semaines, près de la moitié des Troupes fut attaquée de cette maladie ou venoit d'en relever. Elle n'épargna point les Officiers; mais elle ne fut pas aussi commune parmi eux. Elle se fit d'abord sentir à ceux qui se couchèrent tout mouillés à Dettingen, & les autres la gagnèrent par contagion.

La dysenterie, cette maladie épidémique des Camps, si fatale & si constante, commença plutôt cette campagne que les précédentes. Comme elle ne paroît guères avant la fin de l'Été, ou le commencement de l'Automne, on en attribue ordinairement la cause à des excès de fruits; mais les circonstances suivantes contredisent cette opinion; car la dysenterie commença & fit le plus de ravage avant la saison des fruits, si l'on en excepte les fraises, dont les Soldats ne goûterent pas à cause de leur cherté, & cette maladie finit vers le tems que le

raisin est mûr, quoique chacun en mangeât tant qu'il voulut, les vignobles étant ouverts de tous côtés.

Ajoutons à cette observation l'événement dont voici le détail. Trois Compagnies du Régiment d'Howard qui n'avoient point joint l'armée marcherent avec le bagage du Roi depuis Ostende jusqu'à Hanau ; elles y arriverent une nuit ou deux avant la bataille, & ayant reçu ordre de s'arrêter, elles camperent pour la premiere fois à une petite distance du terrain qu'occupa depuis l'armée. Ces Soldats n'avoient point été exposés à la pluie & à l'humidité. Par cette séparation des lignes, ils se trouverent pareillement éloignés de la contagion des privés ; & ayant établi leur Camp sur le bord de la riviere, ils jouirent d'un air continuellement renouvelé. Au moyen de ces circonstances favorables, on remarqua que tandis que l'armée souffroit le plus, ce petit Camp échapa totalement à la maladie, quoique la nourriture fût la même, qu'il bût de la même eau, & qu'il respirât le même air, si l'on en excepte la portion infectée. Il continua à en être exempt pendant six semaines, jusqu'à ce que l'armée étant décampée de

Hanau , il se joignit au gros de l'armée & campa dans les lignes. Il fut alors attaqué de cette maladie , mais elle étoit sur son déclin & il en souffrit peu.

La dysenterie fut violente pendant tout le mois de Juillet & une partie du mois d'Août ; le tems n'y contribua pas peu. Car , bien-tôt après les pluies dont j'ai parlé plus haut , qui avoient rafraîchi l'air , les chaleurs revinrent , & elles continuerent avec tant de force pendant quelques semaines , que les humeurs qui n'étoient déjà que trop disposées à recevoir l'infection , se corrompirent encore. Il paroît que la mauvaise paille & les privés servirent sur-tout d'aliment à la maladie , puisqu'aussi-tôt que nous eumes quitté ce terrain , elle diminua sensiblement.

Le nombre des malades ne fit qu'aggraver les symptômes, comme c'est l'ordinaire dans la petite vérole , la peste & dans toute autre maladie putride & infecte. Mais la dysenterie est sur-tout pernicieuse dans les Hôpitaux trop remplis , où les exhalaisons corrompues étant resserrées & accumulées , sont portées à un grand degré de malignité. Cette même maladie en a fourni un exemple fatal.

On choisit pour servir d'Hôpital le Village de Feckenheim, environ à une lieue du camp. On y envoya du Camp, pendant le séjour que l'armée fit à Hannau, sans compter les blessés, autour de quinze cens malades, & de ce nombre la plus grande partie avoit la dysenterie. Au moyen de quoi l'air se corrompit à un tel point, que non-seulement le reste des malades eut la dysenterie; mais encore les Apothicaires, les Gardes, les domestiques, & la plus grande partie des Habitans du Village en furent pareillement attaqués. Il s'y joignit encore une maladie beaucoup plus formidable, je veux dire, *la fièvre à Hôpital*, ou de *Prison*, suite inséparable d'un air infecté par la corruption animale & par une trop grande quantité de personnes resserrées dans un même endroit. Ces deux maladies combinées occasionnerent une grande mortalité; tandis que d'un autre côté ceux qui eurent la dysenterie, & qu'on ne transporta pas hors du Camp, quoique dépourvus d'ailleurs de toutes les commodités dont jouissoient ceux qui étoient dans les Hôpitaux, se virent exemts de cette fièvre

maligne, & se porterent pour la plûpart assez bien.

Le dix du mois d'Août l'armée dé-campa de Hanau & alla à Wisbaden où nous restâmes quelques jours, & où nous fûmes joints par quatre bataillons venus d'Angleterre. Le vingt-trois nous traversâmes le Rhin, & le trente du même mois nous campâmes à Wormes le long de la riviere, & nous y séjournâmes jusqu'au 25. Septembre. Tous ces campemens se firent sur un terrain sec & dans un pays ouvert.

Le mois d'Août fut toujours chaud; sec & sans brouillards; le beau tems continua le reste de l'Automne. La chaleur seule diminua, & l'on eut des rosées abondantes, comme il est ordinaire dans cette saison. Sur la fin d'Août, quoique les jours fussent toujours chauds, les nuits devinrent fraîches, & au commencement d'Octobre le froid fit de si grands progrès que les campagnes étoient quelquefois couvertes de gelée blanche.

Depuis le tems qu'on dé-campa de Hanau, la dysenterie diminua d'une maniere très-sensible. On ne peut en attribuer la cause qu'au changement d'un Camp devenu fort mal-sain par l'infec-

tion des privés, la pourriture de la paille & toutes les autres ordures qu'un long séjour ne manque jamais d'y occasionner.

Lorsque l'armée traversa le Rhin, il y eut plusieurs autres maladies, & les Soldats attaqués de la dysenterie ne composoient guères que le tiers des malades, quoique peu de tems auparavant ce fut presque la seule dont on se soit plaint. Un mois après on en voyoit à peine un petit nombre qui n'ayant point été guéri parfaitement, ayant pris du froid, ou enfin faute de régime, éprouva une rechûte.

Vers le milieu du mois d'Août, lorsque la dysenterie étoit sur son déclin, il parut une nouvelle maladie, qui augmenta tous les jours, tant que les Troupes resterent en campagne. C'étoit une fièvre rémittente; les paroxismes revenoient tous les soirs, accompagnés d'une grande chaleur, d'une soif ardente, d'un mal de tête violent & souvent d'un délire. Tous ces symptômes duroient la plus grande partie de la nuit, mais ils diminuoient le matin avec une sueur imparfaite; quelquefois avec une hémorragie de nez, ou avec un cours de

Ventre. L'estomac étoit fort incommodé dans les commencemens par une nausée, une oppression & de fréquens vomissemens bilieux & putrides. Si les évacuations manquoient ou qu'elles ne fussent pas abondantes, le malade tomboit dans une fièvre continue, & quelquefois même il devenoit jaune, comme dans la jaunisse. Lorsque la saison fut bien avancée & les froids plus fréquens, la fièvre fut accompagnée d'une toux, de douleurs de rhumatisme & d'un sang visqueux. Les Officiers s'en sentirent moins que les Soldats, parce qu'ils n'étoient pas si exposés au froid; & par la même raison, la Cavalerie qui avoit des manteaux pour s'en garantir pendant la nuit, fut moins incommodée. D'autres qui étoient aussi de l'armée, mais se trouvoient en quartiers, se porterent le mieux, d'autant plus qu'ils avoient été fort peu exposés aux chaleurs, au ferein & aux mauvais logemens. Je distinguerai dorénavant par le nom de *fièvre bilieuse*, ou de *fièvre rémittente d'Automne*, cette autre maladie épidémique & constante des armées.

Dans le cours de la dysenterie, & même de cette fièvre, plusieurs ren-

ditent des vers ronds, & ce même symptôme s'est rencontré chaque campagne dans ces deux maladies. Mais on ne doit pas pour cela s'imaginer que les vers soient la cause de la fièvre ou de la (1) dysenterie, tout ce qu'on peut penser est qu'étant joints à l'une ou à l'autre, ils la rendent plus dangereuse.

Le 25. Septembre l'armée marcha à Spire. Il ne s'y trouvoit plus, il est vrai, de dysenterie, mais elle fut attaquée de fièvres rémittentes qui faisoient tous les jours de nouveaux progrès. Les Troupes retournerent le 13. d'Octobre. Le tems avoit changé & il plut beaucoup pendant la marche; ce qui joint au froid de la saison, causa tant de maladies dans ce peu de tems, qu'à leur retour on envoya plus de huit cens hommes à l'Hôpital, la plus grande partie malades de cette fièvre. Trois jours après l'armée gagna Biberic, & rompant son camp elle retourna dans les Pays-Bas en différentes divisions. Le tems fut extrêmement favorable pendant la marche & il conti-

(1) Voyez Chap. premier, p. 2.

flua ainsi pendant un mois ; les Soldats avoient toutes les nuits des quartiers chauds ; & si peu tomberent malades , qu'ils arriverent à leurs garnisons respectives , sans presque perdre un seul homme.

Mais on laissa trois mille malades en Allemagne , une partie à Feckenheim près de Hanau , & le reste à Osthoven & à Bechtheim , deux Villages dans le voisinage de Wormes. On a déjà fait mention de l'état où se trouvoient ceux de Feckenheim : les fièvres malignes & la dysenterie y devinrent tous les jours plus dangereuses, & presque toujours mortelles. Car quelque favorable ou quelque maligne que fût la dysenterie, pour la guérison de laquelle on envoyoit quelqu'un à l'Hôpital, cette fièvre survenoit presque toujours. Les taches livides, les pustules, les *parotides*, les fréquentes mortifications, sa qualité contagieuse & la grande mortalité, firent voir qu'elle étoit de la nature de la peste, & même plus fatale, en ce qu'il n'y avoit aucune sûreté contre les rechûtes, & qu'au contraire on étoit presque assuré d'en être attaqué de nouveau, si l'on restoit

dans l'air infecté. De quatorze Aides employés auprès des malades, on en perdit cinq, & si l'on en excepte un ou deux, les autres avoient été fort mal & en danger. Près de la moitié des malades mourut dans l'Hôpital; les Habitans du Village ayant gagné d'abord la dysenterie, & la fièvre ensuite par contagion, il y en eut près des deux tiers qui périrent.

Les deux Hôpitaux près de Wormes étoient dans un meilleur état. Les malades s'y trouvoient plus au large; ils y étoient entrés dans une saison plus fraîche, ce qui rendoit les maladies moins putrides. Mais on établit un Hôpital général à Newied, & on y transporta les malades de leurs quartiers différens, en leur faisant descendre le Rhin. Le changement d'air soulagea d'abord, il est vrai, ceux de l'Hôpital de Feckenheim; mais les autres qui avoient été mêlés avec eux gagnèrent l'infection, & la circonstance suivante ne fit que la rendre plus générale & plus fatale. Car, des ordres étant venus peu de tems après pour transférer tous les malades d'Allemagne en Flandre, on les embarqua dans des Belandes,

(1) Belandes, & on les transporta par eau à Gand, où ils n'arriverent cependant que vers le milieu de Décembre. Dans ce voyage ennuyeux la fièvre ayant pris de nouvelles forces par l'air enfermé & resserré des Belandes, par les mortifications & autres émanations putrides, elle parvint à un tel degré de virulence & de malignité, que plus de la moitié mourut en chemin, & plusieurs autres peu de tems après leur arrivée. On peut encore démontrer davantage la ressemblance de cette maladie à une véritable peste, par l'événement suivant. On mit un paquet de tentes à bord des mêmes vaisseaux qui porterent les malades. Ces tentes ayant besoin de réparation on les mit entre les mains d'un Ouvrier de Gand. Il employa vingt-trois Compagnons pour les mettre en état. Mais ces infortunés se virent bien-tôt saisis d'une fièvre maligne, qui en enleva dix-sept.

Les hommes qu'on laissa dans les Hôpitaux à la fin de la campagne, étoient

(1) Belande ou Bilande, sorte de petit Vaisseau Flamand.

à ceux qui parvinrent sains & saufs à leur garnison , comme trois à treize.

On assigna aux troupes pour quartiers , Gand , Bruges , Ostende & Bruxelles , qui de tous est le plus élevé & le mieux aéré. Mais en Hyver, comme il y a fort peu d'exhalaisons , & par conséquent nulle humidité dangereuse répandue dans l'air , la situation de la place importe peu. La seule attention est d'avoir des casernes chaudes & sèches , & du feu suffisamment. Les meilleurs quartiers étoient à Bruxelles , & en conséquence la maladie n'y fit pas à beaucoup près tant de ravage qu'à Gand & à Bruges , où l'humidité des casernes jointe à quelques restes des indispositions de la campagne précédente , occasionna de fréquentes maladies au commencement de l'Hyver.

Quoique les troupes retournant en Flandre parussent en bonne santé , cependant bien tôt après leur arrivée , plusieurs Soldats se sentirent incommodés de fièvres rémittentes , accompagnées de symptômes inflammatoires. On vit par-là que le germe de cette fièvre pouvoit se tenir quelque tems renfermé dans le corps & se montrer ensuite tout-à-coup

lorsqu'on venoit à prendre du froid , avant que les gelées eussent rétabli le ton des intestins , qu'elles eussent fortifié les fibres & purifié la masse du sang.

C'est pourquoi ces fièvres rémittentes furent au commencement de l'Hyver la maladie dominante de la garnison , & il y eut outre cela des jaunisses sans fièvre. Mais à Bruxelles où les casernes étoient chaudes & sèches , les fièvres furent en petit nombre & la jaunisse rare ; elles devinrent toutes les deux fort nombreuses à Gand & à Bruges. La fièvre ne continua cependant que fort peu de tems ; car elle disparut au mois de Décembre , & ne fut suivie que par des toux & des inflammations provenant du froid , de même que l'Hyver précédent.

Il ne parut aucune maladie épidémique au printems. Si l'on excepte les rhumes , la fièvre maligne qui vint d'Allemagne fut la seule maladie , & elle se trouva fatale dans l'Hôpital de Gand. Elle se fit sentir aussi à Bruges dans les Infirmeries des Régimens , qui étoient trop remplies lorsque les troupes entrèrent dans leurs quartiers d'Hyver.

 CHAPITRE IV.

Rélation générale des maladies durant la campagne de Flandre en 1744.

NOS troupes camperent d'abord le 13. Mai à *Anderlecht*, à une lieue de Bruxelles. Le premier Juin elles allerent a Berleghem & y resterent jusqu'au 31. Juillet, que l'Armée traversa l'Éscaut, & campa à *Anstain* dans le territoire de Lille, où elle séjourna presque tout le reste de la campagne.

Les Anglois entrerent en campagne avec cinq nouveaux bataillons, & l'on mit à Berleghem un renfort de cinq autres bataillons venus d'Angleterre. Cette augmentation jointe à celle des Dragons & aux recrues rendit les troupes de la nation supérieures de dix mille hommes au moins à celles de la premiere campagne.

Les trois premiers jours qu'on fut campé il fit fort chaud pour la saison, & il fit froid pendant les dix suivans; mais le tems s'adoucissant ensuite, & se

conservant sec sans chaleur excessive, l'Été fut en général très-favorable aux opérations de la campagne. Avant que l'armée passât l'Escaut, comme le service n'avoit point été rude, & que le fourage se trouvoit fort près, les Soldats souffrirent peu, & eurent rarement leurs habits mouillés. De-là vient que la maladie fut si modérée, que pendant dix semaines qu'on resta campé, nos troupes n'envoyèrent gueres plus de six cents hommes dans les Hôpitaux de Gand & de Bruxelles, ce qui ne faisoit que la $\frac{1}{4}$ partie du total.

Les deux tiers de ces maladies étoient purement inflammatoires; telles que des pleurésies, des péripneumonies, des esquinancies, des rhumatismes accompagnés de fièvres &c. le reste étoit pour la plûpart des fièvres printanières intermittentes, quelques dysenteries, & autres maladies accidentelles; elles se trouvoient pareillement accompagnées d'inflammations, comme au commencement de la dernière campagne (1).

Il est à propos d'observer encore une

(1) Chap. III. p. 222.

fois par rapport aux maladies inflammatoires d'un camp, qu'au commencement de la campagne, les toux & les points de côté, avec inflammations des poumons & de la pleure sont les effets ordinaires du froid qu'on a pris; mais lorsqu'on approche du solstice d'Été, comme le tems devient plus chaud, la poitrine est moins sujette à être affectée, & les froids produisent plutôt des fièvres continues avec un sang coëneux, que quelques-unes des inflammations dont on a parlé plus haut. On doit encore observer que cette fièvre peut se guérir aisément en peu de jours, si on la traite comme il faut. Mais si on la néglige au commencement, soit en omettant la saignée, soit en faisant rester les malades dans le camp, ou en les faisant transporter dans des chariots à des Hôpitaux éloignés, elle n'est jamais sans danger.

Lorsque l'armée fut arrivée dans le territoire de Lille, on ouvrit un Hôpital à Tournay le 23. Août, dans lequel on n'envoya d'abord que cinquante malades : & il n'y avoit en tout que ces cinquante hommes qui tomberent malades, depuis qu'on eut traversé l'Escaut, ce

qui prouve que le camp étoit alors fort sain. Mais parmi ce petit nombre, il parut un changement dans leurs maladies; d'inflammatoires, elles devinrent bilieuses: la plûpart étant des fièvres rémittentes ou des dysenteries.

Depuis la fin du mois d'Août jusqu'au milieu de Septembre, il tomba une grande quantité de pluie; ainsi ceux qui étoient allés au fourage, non-seulement furent mouillés, mais encore le terrain sur lequel l'Infanterie campoit étant bas, il conservoit l'eau de la pluie. De sorte qu'il y eut dans l'Hôpital le premier Octobre plus de quatre cens cinquante malades de la dysenterie, sans compter les incommodités plus légères qui subsistoient dans le camp.

Ce fut-là toutefois le plus haut période de la maladie; ce qui proportionnellement au nombre de nos troupes étoit peu considérable, si l'on examine combien elle avoit été fréquente la première campagne. La raison en est fort simple. L'Été précédent avoit été si chaud, que vers la fin de Juin, les humeurs avoient déjà un degré considérable d'acrimonie. Dans cet état les pluies qu'il fit à Dettingen, ayant arrêté subitement & gêné:

ralement la transpiration, un grand nombre de Soldats tomba malade à la fois. Telle fut la source de l'infection que la chaleur & les privés d'un camp où on étoit resté fort long-tems, ne firent qu'entretenir. Cet Été étant au contraire fort tempéré, la dysenterie parut fort tard, & ne put faire de grands progrès.

La fièvre rémittente du camp se fit sentir plus périodiquement que la dysenterie. Elle commença seulement un peu plus tard que l'année précédente, fut fréquente sur la fin de Septembre; mais elle ne se trouva en aucun tems aussi générale qu'elle l'avoit été auparavant. Les symptômes en étoient aussi plus modérés, quoique semblables; on vit rarement de jaunisse comme dans la campagne précédente; mais quand le tems devint froid, cette fièvre fut souvent accompagnée de toux, d'obstruction de poumons, ou de douleurs de rhumatismes. Ces symptômes (1) comme on l'a dit plus haut, n'appartenoient pas proprement à la fièvre, ils y étoient seule-

(1) Chap. III. p. 37.

ment accessoires & causés par les froids extraordinaires.

Le beau tems succéda aux pluies, & il dura jusqu'au commencement d'Octobre; mais ayant été suivi de nouveau par des pluies abondantes & froides, la maladie auroit certainement augmenté, si la campagne n'eût pas fini peu de tems après. Car le seize de ce mois on envoya une partie des troupes en quartiers d'Hyver, & quelques jours après elles furent suivies par le reste de l'armée.

Lorsqu'on décampa, il y avoit dans les Hôpitaux de Tournay, de Gand & de Bruxelles autour de quinze cens malades, ce qui faisoit seulement la dix-septième partie des troupes qui entrèrent en campagne. Le nombre de Soldats qu'on perdit pendant la campagne & de ceux qu'on laissa dans les Hôpitaux n'alla pas au-delà de trois cens. La douceur de la saison, les campe-mens dans un pays sec, l'exercice fréquent qu'on donna aux troupes en les envoyant en partis pour fourager, lorsqu'on eut fixé le camp à Anstain, & les quartiers d'Hyver qu'on prit de bonne heure, furent autant de circonf-

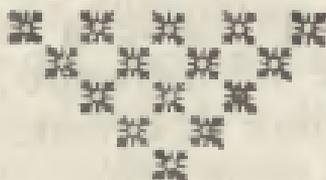
tances qui concoururent à conserver l'armée en santé.

Les troupes retournant à leurs garnisons de si bonne heure & en aussi bon état , emporterent peu de semences de maladies. La dysenterie avoit été pendant quelque tems sur son déclin, & les tems de plaies ne lui donnerent gueres plus de force. Comme la moitié de l'armée étoit déjà endurcie par deux campagnes , la fièvre remittente se fit seulement sentir dans les quartiers aux recrues & à quelques régimens qui faisoient cet été leur première campagne.

Les troupes retournerent aux mêmes garnisons qu'elles avoient laissées. On conserva à Bruxelles l'Hôpital général ; mais on n'en établit point à Bruges ni à Gand. Les Chirurgiens de chaque régiment se pourvûrent aux dépens du public de casernes pour leurs malades , de remedes & de tout ce qui leur étoit nécessaire. Dans chacune de ces garnisons , il y avoit un Médecin , à qui les Chirurgiens devoient s'adresser , lorsque l'occasion le requéreroit. Chaque régiment eut son infirmerie , ce qu'on ne fit à la vérité , que dans la vûe

d'épargner la dépense d'un grand Hôpital. On en retira cependant un autre avantage ; on évita par-là l'infection , suite ordinaire & fatale d'un Hôpital général qui se trouve trop rempli.

Deux bataillons qui étoient restés pendant la campagne en garnison à Ostende , avoient joui d'une fort bonne santé , à l'exception de quelques fièvres intermittentes régulières. La fièvre rémittente étoit inconnue , & les intermittentes avec de légères dysenteries se trouverent bornées aux Soldats , qui par les gardes avancées & par le service de la nuit , avoient été le plus exposés au froid & à la pluie. Mais ce qui prouve que cette Ville & la saison étoient fort salubres, c'est que nos Officiers & les Habitans ne se virent attaqués d'aucune maladie.



CHAPITRE V.

*Relation générale des maladies pendant
la campagne de Flandre en 1745.*

LES troupes entrèrent en campagne le 25. Avril ; elles allèrent camper encore à Anderlecht. Le 9. Mai l'armée vint à Brissoel.

Le tems étant doux, la maladie fut modérée & tout à-fait semblable à celle des premières campagnes. Il y eut aussi de même beaucoup d'inflammation ; sçavoir, des pleurésies, des péripneumonies ; mais moins de rhumatismes aigus, parce que la saison se trouvoit encore trop froide pour que les Soldats pussent dormir sur l'herbe, ce qui leur cause ordinairement cette maladie. Les fièvres intermittentes printanières étoient aussi d'une espèce inflammatoire, ainsi que le petit nombre de dysenteries qui parût alors. La petite vérole, la seule maladie particulière à cette campagne étoit venue d'Angleterre avec les recrues, mais elle ne se répandit pas ; & nous

n'avons jamais remarqué qu'elle fit beaucoup de ravage dans un camp.

La bataille de Fontenoy se donna le 11. mais il faisoit très-beau ; la nuit suivante fut si sèche & si douce , que quoique la plupart des Soldats n'eussent rien pour se couvrir , & qu'ils fussent tous extrêmement fatigués , ils n'éprouverent aucune maladie. Le jour suivant on établit un Hôpital à Ath , dans les casernes de S. Roc , & on y mit environ six cens blessés.

Le 16. du même mois l'armée abandonna Ath & alla camper à Lessines , où elle resta jusqu'au 30. Juin. La plus grande partie du mois de Mai étant sèche & passablement chaude , fut favorable aux blessés & aux Soldats qui se trouvoient dans le camp. Mais le mois de Juin devenant froid & pluvieux , il ramena les fièvres intermittentes printanieres & les dysenteries. Les vieilles troupes qui étoient endurcies ne souffrirent pas beaucoup ; mais ces maladies se firent cruellement sentir dans les régimens de Priée & de Mordaunt qu'on venoit de former , & qui avoient campé pour la première fois à Lessines.

L'armée se mit en marche & se

rendit à Grammont où elle séjourna dix jours ; & de-là marchant à Bruxelles, elle campa dans la plaine de Dieghem, qui étant sèche, ouverte & élevée passe pour l'endroit le plus sain des Bays-Bas, & le plus propre à y asseoir un camp. Après y avoir resté un mois l'armée le rendit à Vilvorde ; le sol de la terre y étant sec, le pays aéré, & les chaleurs modérées, les troupes continuerent à jouir d'une santé peu ordinaire. Car au milieu de Septembre, la plûpart des bataillons eurent au plus douze malades à la fois ; ce qui formoit un nombre aussi petit qu'on pouvoit l'espérer dans les meilleurs quartiers.

La température de l'air, la sécheresse du terrain, & le peu de fatigues que les troupes eurent à essuyer contribuerent à rendre l'Automne extrêmement sain, quoique cette saison ne le soit pas communément. La dysenterie seule avoit été fréquente dans les nouveaux régimens ; on en guérissoit aisément, & l'on ne pouvoit pas non plus donner le nom d'épidémique à la fièvre rémittente : car quoiqu'elle eût commencé vers la fin du mois d'Août, & que ce fût la maladie la plus ordinaire le reste de cette campagne, elle

fit cependant si peu de progrès, qu'il n'y eut que sept à huit personnes par bataillon qui en furent attaquées; les symptômes en étoient même beaucoup plus favorables que ceux des premières campagnes.

Lorsque les troupes formerent une ligne le long du grand canal, on remarqua que le terrain étant bas & planté d'arbres d'une manière fort serrée, les effets de l'humidité commencerent bientôt à se manifester; mais dès qu'elles furent de retour au premier camp, elles se porterent mieux & la maladie disparut.

Le 24. Octobre, le tems continua d'être beau & tempéré, on leva le camp, & les troupes entrèrent dans leurs quartiers d'Hyver. Quelque tems auparavant on avoit envoyé dix bataillons, & au commencement de Novembre toute l'Infanterie Angloise avec partie de la Cavalerie ayant été rappelée pour supprimer la rébellion, elle marcha à Willemstad où elle s'embarqua pour l'Angleterre.

Nous avons jusqu'à présent parlé de la santé du gros de notre armée, nous allons dire deux mots d'un corps qui eu

fut séparé. Ostende s'étant rendue sur la fin du mois d'Août, la garnison composée de cinq bataillons Anglois fut conduite à Mons, où elle resta environ trois semaines. Ces troupes s'étoient si bien portées; que lorsqu'elles sortirent suivant la capitulation, elles ne laisserent que dix malades, malgré la grande fatigue qu'elles avoient essuyée pendant le siège. On mit ensuite le même corps à Mons dans des casernes humides, tandis que les dehors de la Ville étoient inondés. Les maladies d'Automne prévalurent alors à un tel point, que dans ce court espace, il y eut deux cens cinquante malades qu'on fut obligé d'abandonner lorsque le reste des troupes marcha à Bruxelles. C'étoient des dysenteries, des fièvres rémittentes & intermittentes; & il s'y joignit, comme c'est assez l'ordinaire vers la fin de l'Automne, des toux, des douleurs de rhumatismes & autres symptômes provenant du froid. Il s'y mêla aussi à ce qu'il parut un peu de cette fièvre d'Hôpital, causée par le mauvais air des logemens étroits & mal-sains, où les Soldats resterent à Mons.

On envoya vers le milieu de Juillet

dans la Citadelle d'Anvers le régiment de Handyside, qui formoit aussi un corps séparé, & qui étoit arrivé cet Eté. L'air de cette Ville est humide; le Fort sur-tout se trouve exposé aux exhalaisons des marais voisins. Les casernes étoient d'ailleurs à rez-de-chaussée & extrêmement humides; ce qui rendit d'une mauvaise espece & générales la dysenterie, les fièvres intermittentes & rémittentes.

Au commencement d'Octobre il y eut cent soixante-trois malades dans ce seul bataillon, ce qui étoit cinq ou six fois plus que n'en avoient les autres régimens qui se trouvoient dans les lignes. Ces troupes étoient nouvelles, & l'on peut imputer en partie cette disproportion extraordinaire à cette raison; mais beaucoup plus aux vapeurs & aux exhalaisons humides; puisque les autres régimens nouveaux qui campoient alors souffrirent fort peu, & que dans la Ville même les dysenteries, les fièvres intermittentes & rémittentes furent très-communes parmi les habitans, tandis que ceux de Bruxelles jouissoient d'une santé parfaite. Une partie des Dragons de Rich s'étant échappée à la

prise de Gand, se retirèrent à Anvers; ils s'y virent attaqués par la maladie épidémique qui régnoit en cette Ville; cependant le reste de ce régiment qui campoit, continuoit à être entièrement exempt de la fièvre & de la dysenterie.

On laissa à la fin de la campagne dans les différens Hôpitaux d'Anvers, de Bruxelles & de Mons, environ mille malades en tout; ce qui fait un fort petit nombre, si l'on considère que pendant cette campagne, il y avoit eu en même tems en Flandre, sans compter les escadrons, vingt-neuf bataillons, dont quelques-uns n'avoient jamais fait de campagne auparavant. Le nombre des morts depuis le commencement jusqu'à la fin de la campagne, si l'on excepte les Soldats qui furent tués, ou qui moururent de leurs blessures, n'alla pas au-delà de deux cens. Cet Été & le précédent les chaleurs furent modérées, les troupes n'essuyèrent pas beaucoup de fatigues, elles se trouverent communément assez peu exposées aux vapeurs humides, & à avoir leurs habits mouillés, les quartiers d'Hyver commencerent de bonne heure; cir-

constances qui toutes ensemble concoururent à rendre cette campagne la plus salubre de toutes.

CHAPITRE VI.

*Relation générale des maladies des
Campagnes de 1745. & de 1746.
dans la Grande-Bretagne.*

UN peu avant la fin de la campagne de 1745. les trois bataillons des Gardes à pié & sept autres s'embarquèrent en Hollande; ils aborderent au sud de l'Angleterre. Le passage fut court, & ces troupes ayant quitté la Flandre avant que les nuits devinssent froides, elles arrivèrent en parfaite santé. Le reste de l'Infanterie ayant campé plus long-tems, s'embarqua lorsque la saison étoit déjà avancée, & les vents contraires ayant retenu ces Soldats en mer, ils débarquèrent malades à Newcastle, à Holy-Island & à Berwick; car pendant la traversée plusieurs se virent attaqués de fièvres rémittentes, qui par le grand nombre de

personnes & par l'air corrompu & renfermé du fond de cale, se tournerent bien vîte en fièvre maligne.

On éleva un Hôpital à Newcastle où l'on logea les malades à mesure qu'ils abordoient. Cet Hôpital prit aussi ceux de l'armée commandée par le Maréchal Wade, ce qui corrompit l'air en peu de tems & le rendit infect. Non-seulement les Gardes & ceux qui étoient continuellement dans les quartiers de l'Hôpital devinrent malades; mais aussi ceux qui leur administroient les remèdes quoiqu'ils ne fussent pas continuellement exposés au mauvais air : trois Apothicaires de cette Ville, quatre de leurs Apprentis & deux Garçons furent saisis de la contagion & en moururent.

Les régimens de Ligonier & de Price aborderent à Holy-Island. Ayant laissé leurs malades à Anvers, ils s'embarquerent en parfaite santé; mais avant que d'être arrivés, ils se trouvoient déjà dans le même état que ceux qui étoient à Newcastle. L'on n'avoit point prévu ce désastre, & il arriva dans le tems qu'on étoit dépourvû de tout. On tira hors des vaisseaux quatre-vingt-dix-sept Soldats attaqués d'une fièvre maligne,

& quarante en moururent. L'infection se répandit parmi les habitans, elle en emporta cinquante en quelques semaines, ce qui fait un sixième des Habitans de cette petite Isle. La même fièvre fut portée à Berwick par les Soldats qui y aborderent; mais les malades étant en plus petit nombre, la maladie ne fit pas de progrès.

Au commencement de Décembre on assembla à Litchfield sous les ordres du Duc de Cumberland, un corps de troupes composé de douze bataillons & de trois régimens de Cavalerie. Les Quakers avoient fait présent aux Soldats de camisolles de flanelle, ce qui fut fort à avantageux & fort commode pour une campagne d'Hyver. Il ne tomba point de pluie pendant la marche; l'armée ne campa à Packington que trois jours, & les Soldats passerent une nuit à Stone sans quitter leurs armes; mais comme ils coucherent le reste du tems dans des maisons, & qu'ils eurent la paille, le chauffage & les vivres en abondance, ils se conserverent en meilleure santé qu'on ne pouvoit l'attendre dans cette saison.

On envoya vers la fin de Décembre

la plus grande partie de l'Infanterie en quartiers d'Hyver , tandis que la Cavalerie & mille hommes de pié s'avancèrent jusqu'à Carlisle. Si quelques Soldats tomboient malades en chemin on les laissoit dans les Villes sur la route , & on les mettoit entre les mains des Apothicaires & des Chirurgiens de ces endroits , qui en prirent tous les soins imaginables.

Les troupes ayant séjourné quelques jours à Litchfield , on y laissa plus de malades que dans tout autre endroit , ce qui déterminâ à faire de la maison de Force un Hôpital. Mais on y en admit un trop grand nombre ; l'air se corrompit , & les fièvres inflammatoires ordinaires devenant malignes , plusieurs en moururent. Cette fièvre & cette mortalité furent inconnues dans tous les autres endroits où les Soldats tomberent malades , & où il ne se trouva point d'Hôpital général.

La fièvre d'Automne rémittente quoique déguisée par divers symptômes de froid , se fit cependant remarquer dans les troupes qui vinrent de Flandre , jusqu'à ce que les gelées du mois de Décembre y mirent fin. Mais les mala-

diées dominantes furent des toux violentes, des points de côté, des douleurs de rhumatisme & de pleurésie, avec un petit nombre de dysenteries, suites naturelles du froid & de la pluie auxquels les Soldats avoient été exposés lorsqu'ils étoient en faction, ou bien en marche. Il y eut outre cela quelques fièvres intermittentes, mais toutes tellement mêlées de toux & d'embarras dans les poumons, qu'on regarda la saignée abondante & réitérée comme le remède le plus utile. Elle étoit en général si nécessaire, que dans toutes les Villes où les troupes passoient & où on laissoit des malades, le Médecin de l'armée regardoit presque les Chirurgiens & les Apothicaires de ces Villes comme suffisamment instruits sur la maniere dont il falloit traiter les malades confiés à leurs soins, quand il leur avoit inculqué la nécessité des saignées abondantes & réitérées : car les troupes étoient en ce tems-là bien nourries, & le froid fit épaisir prodigieusement leur sang.

On investit Carlisle au commencement de Janvier, & cette place fut prise quelques jours après. La température de l'air, & l'excellent abri que

les troupes trouverent près des ouvrages de fortification , tant que dura le siège , rendirent la maladie si peu considérable , qu'elle n'enleva qu'un seul homme. Pendant toute cette expédition , ce corps perdit au plus quarante hommes , quoiqu'il eût eu six à sept cens malades.

Le dix Février l'armée marcha d'Edimbourg à Perth sous les ordres du Duc de Cumberland. Elle étoit composée de quatorze bataillons & de trois régimens de Cavalerie. Comme ces troupes se trouvoient trop nombreuses pour pouvoir être logées par billet dans une si petite place , on mit deux bataillons en quartier dans les Eglises. On avoit des provisions en abondance , mais les quartiers étoient généralement froids ; desorte qu'un très-grand nombre éprouvèrent les maladies inflammatoires ordinaires en Hyver. Les toux violentes avec inflammations de la pleure & des poumons furent en particulier très-fréquentes.

Les troupes décamperent de Perth au commencement du mois de Mars pour aller à Montrose , de-là elles se rendirent à Aberdeen , & laisserent derriere elles

e les trois cens malades qu'on traita & qu'on pourvut de ce qui leur étoit nécessaire dans les salles (1) des corporations, ou dans des maisons bourgeoises.

L'Infanterie entiere resta en quartier à Aberdeen jusqu'à la fin du mois de Mars; mais on mit par la suite neuf bataillons en garnison à Inverurie & à Strathbogie, & dans ce même tems il aborda un bataillon qui vint joindre l'armée.

Les gelées, la neige & les vents d'Est ayant rendu le tems extrêmement vif, les maladies inflammatoires continuerent: mais tandis que les simples Soldats souffroient à cause des lits froids, des factions, des gardes, ou même à cause de leur peu de conduite, les Officiers dont les quartiers étoient chauds, & qui se trouvoient moins exposés au froid, se portoient bien: mais le tems étant devenu très-rude vers le commencement de Mars, quelques-uns ressentirent des attaques de goutte.

Les malades étant bien logés dans

(1) Les Hôtels des différens corps des Marchands.

l'Hôpital de la Ville & dans d'autres grandes maisons, où ils respiroient un air libre, ne furent point sujets à la fièvre d'Hôpital. Lorsque l'armée se mit en marche on laissa quatre cens malades, y compris ceux d'Inverurie & de Strathbogie; mais fort peu moururent.

L'armée campa d'abord le 23. Avril à Cullen, le jour suivant elle passa le Spey; après la bataille de Culloden, les troupes s'avancerent le 27. du côté d'Inverness, & camperent au Sud de la Ville.

Le service avoit été continuel à Strathbogie & à Inverurie, pour se précautionner contre les surprises; les marches avoient été longues & dans des tems de pluie; on avoit campé de bonne heure, & les rivieres passées à gué avoient occasionné bien des rhumes. Toutes ces circonstances concoururent à rendre la maladie considérable. Soixante à soixante-dix hommes tomberent malades, avant que l'armée eût atteint Inverness, on les laissa dans les Villes qui se trouverent sur la route. Lorsqu'on eut campé, les maladies inflammatoires ne firent qu'augmenter; elles devinrent d'autant plus consi-

dérables que la saison étoit avancée, le climat froid, & que le camp se trouvoit exposé à des vents perçans dans un pays ouvert de toutes parts. Les pleurésies & les peripneumonies en particulier furent violentes & vinrent bien vîte à suppuration.

On mit à Inverness dans deux granges à drêche les blessés, qui se montoient en tout à deux cens soixantedix hommes. Plusieurs avoient reçu des entailles faites avec de larges sabres, blessures jusqu'alors peu connues dans les Hôpitaux; mais on en guérit d'autant plus aisément que la largeur de l'orifice de la plaie étoit proportionnée à sa profondeur, qu'elle avoit d'abord beaucoup saigné, & qu'il n'y avoit ni contusions, ni escarres, qui pussent mettre obstacle à une bonne suppuration, comme cela se rencontre dans les plaies faites avec des armes à feu.

Outre ces deux granges occupées par les blessés, on choisit deux maisons bien aérées pour servir d'Hôpital aux malades. Les Chirurgiens des régimens reçurent d'ailleurs des ordres de se pourvoir d'endroits commodes pour recevoir les Soldats aussi tôt qu'ils tombe-

roient malades : on leur promit toutefois d'envoyer à l'Hôpital général autant de ceux qui étoient le plus mal , qu'il en faudroit pour diminuer leur travail , sans cependant surcharger cet Hôpital. On espéra qu'au moyen de la dispersion des malades , & de l'air pur qu'on tâchoit de conserver dans les quartiers , on pourroit au moins modérer la contagion , si on ne la prévenoit pas. Elle menaçoit en effet plus que jamais , si l'on considère la petitesse de la Ville , les prisons pleines de personnes dont plusieurs étoient blessées , la longueur du campement & les maladies qui en sont la suite ; la multitude de monde , la mal-propreté d'une petite place où se tenoient les marchés de l'armée , & enfin l'air mal-sain d'une Ville où la rougeole & la petite vérole avoient fait beaucoup de ravages avant l'arrivée de l'armée.

Toutes ces circonstances concouroient à nous faire appréhender les suites les plus fâcheuses. On eut par cette raison grand soin de partager les malades en plusieurs bandes , & de tenir leurs quartiers bien propres. On donna pareillement ordre de nettoyer tous les

Jours les prisons, & d'enlever promptement les corps de ceux qui y mourroient; pour prévenir les inconvéniens de la trop grande affluence, on mit une partie des prisonniers à bord de quelques vaisseaux qui se trouvoient à la rade, & on leur laissa la liberté de venir respirer l'air sur le tillac.

Ainsi le mois de Mai se passa sans aucune infection; le tems étant extraordinairement sec & chaud pour la saison, la maladie inflammatoire avoit baissé à vûe d'œil dans le camp, lorsqu'un accident imprévu rendit inutile toute précaution, & fit que la fièvre maligne devint plus générale & plus fatale qu'on ne l'avoit craint d'abord.

Vers la fin du mois le régiment d'Houghton & trois autres, qui avoient été envoyés pour renforcer les troupes, aborderent à Nairn & joignirent l'armée: Douze Soldats de ce corps tombèrent malades de la fièvre quelques jours après; on les envoya à l'Hôpital, où ils furent abondamment saignés; mais le jour suivant le Médecin ne remarquant ni toux, ni points de côté, ni douleurs de rhumatisme, symptômes ordinaires de la fièvre qui domi-

noit alors dans le camp; voyant d'ailleurs que la saignée leur avoit abbatu le pouls, & que quelques-uns avoient un engourdissement extraordinaire, il rapporta sur le champ cette fièvre à une espece maligne, & conclut qu'elle tiroit son origine de l'air infect & renfermé des vaisseaux qu'ils avoient respiré pendant le voyage. Il ne put cependant s'empêcher d'être étonné de ce que ce bataillon étoit si malade tandis que le reste se portoit bien.

Mais après de plus amples recherches, il apprit que cette fièvre venoit directement par contagion de la véritable maladie de prison, qui se communiqua de la maniere suivante. Quelques mois auparavant on avoit pris à la hauteur des côtes d'Angleterre un vaisseau François, à bord duquel il y avoit des troupes destinées à secourir les rebelles. Il se trouva parmi ces troupes quelques Anglois qui avoient déserté en Flandre. Ces derniers ayant été pris furent jetés dans les prisons à leur arrivée en Angleterre, où on les garda jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion pour les transporter à Inverness, afin d'y être jugés par le Conseil de guerre. Les

prisonniers au nombre de trente-six ayant apporté avec eux la fièvre de prison, la communiquèrent à ce régiment qui s'étoit embarqué avec eux.

Trois jours après qu'ils eurent abordé, six Officiers en furent attaqués, & le régiment laissa pendant le peu de tems qu'il séjourna à Naïrn, autour de quatre-vingt malades. Les dix jours suivans qu'il passa au camp d'Inverness, il envoya à l'Hôpital environ cent vingt personnes qui avoient la même fièvre; mais quoique la force de la maladie eût diminué dans la marche qu'il fit ensuite pour gagner le Fort Auguste & le Fort Guillaume, ce corps resta cependant malade pendant un tems considérable.

Les symptômes de la maladie de prison ressembloient totalement à ceux de la fièvre d'Hôpital. On avoit soupçonné ces maladies d'être la même; les conjectures se changerent alors en certitude; car la première ayant été introduite de la sorte, elle se répandit bientôt, non-seulement dans les Hôpitaux, mais encore parmi les Habitans de la Ville; tandis que le nombre & la violence des maladies ordinaires aux camps:

diminuoient sensiblement après le commencement de Mai. Le tems se trouvant non-seulement sec pendant tout le mois de Mai, mais encore fort chaud pour le climat, le camp n'avoit alors d'autres maladies que celles qui se font sentir au commencement d'une campagne, si l'on en excepte un petit nombre de fièvres intermittentes & un plus grand nombre de diarrhées; ces cours de ventre accompagnoient pour l'ordinaire les moindres incommodités; mais ils étoient légers, & sembloient moins provenir du froid que de l'eau de la riviere qui sort du Lac de Ness, & qu'on a toujourns regardé comme laxative pour ceux qui ne sont pas accoutumés à en boire. Ces diarrhées s'en alloient d'elles-mêmes, ou cédoient bien vite aux astringens.

Le 3. Juin on laissa quatre bataillons dans Inverness, & neuf autres avec un régiment de Cavalerie se mirent en marche pour le Fort Auguste, laissant dans l'Hôpital environ six cens malades, sans compter les blessés.

Le nouveau campement se fit près du Fort, à l'extrémité du Lac de Ness, dans une petite vallée environnée de montagnes.

tagnes , excepté du côté qu'elle donne sur le Lac. Ce Lac est considérable, l'eau en est douce , il a vingt-quatre milles de long sur près d'un mille de large. Il est situé entre deux rangs de montagnes paralleles l'un à l'autre , ce qui le fait paroître un vaste canal. Il est remarquable par sa profondeur & par la propriété qu'il a de ne geler jamais. Par tout où on l'a sondé , on a trouvé depuis cent seize jusqu'à cent vingt brasses , & dans un endroit jusqu'à cent trente cinq. Son eau est parfaitement douce au toucher & au goût ; elle dissout aisément le savon. Cependant elle est laxative pour quelques-uns , & se trouve toûjours un diurétique. Les habitans en font grand cas pour le scorbut , & véritablement on peut croire par ces qualités qu'elle peut convenir dans quelques especes de cette maladie (1). On voit sur ses bords un

(1) Savoir dans la galle , & dans les degrés inférieurs de la lépre qu'on range communément, quoique improprement, parmi les especes du scorbut. *Voyez Part. III. Chap. VII.*

grand nombre de petites pierres pesantes , qui sont une espèce de marcassite , & il paroît fort probable que le fond s'en trouve pareillement couvert : mais il est difficile de déterminer si quelque principe minéral , quelque source d'eau chaude , ou la grande profondeur de ce Lac empêche son eau de geler (1). Comme il est plein de

(1) Il est très-probable que la grande profondeur de ce Lac l'empêche de geler : car le Comte de Marsilly observe dans son *Histoire physique de la Mer* , que depuis dix jusqu'à cent vingt brasses elle a le même degré de chaleur depuis le mois de Décembre jusqu'au commencement d'Avril , & il conjecture qu'elle persiste dans cet état le reste de l'année avec fort peu de variation. Or il paroît naturel de croire , que l'eau douce à une certaine profondeur n'est pas plus affectée par le chaud & par le froid de l'air , que ne l'est celle de la mer à la même profondeur ; d'où l'on voit que la surface du *Lac Ness* peut fort bien ne jamais geler , à cause de la grande quantité d'eau de dessous qui est d'un degré de chaleur supérieur au point de la congélation. Une autre circonstance peut encore y concourir. Le Lac ne se trouve jamais dans un calme parfait , & le vent qui souffle toujours d'une extrémité à l'autre , excite de telles ondulations , qu'elles sont un obstacle à

poisson , & que son eau n'a aucun goût particulier , il ne paroît pas qu'elle soit beaucoup impregnée de particules minérales , si tant est qu'elle le soit. D'ailleurs quand elle ne seroit pas toujours froide , on auroit d'autant moins raison d'attribuer sa propriété de ne jamais geler , à quelque source d'eau chaude qui soit au fond , qu'on n'en trouve aucune de cette nature dans tout le pays. Ce Lac est entretenu par quatre petites rivières , toutes sujettes à geler , & il se décharge dans le *Ness* assez grande rivière , qui après un cours de six milles va se perdre dans le détroit de Murray à Inverness , & qui de même que sa source ne se change jamais en glace.

On a toujours regardé le Fort Auguste comme un endroit fort sain ; mais il n'en est pas de même du Fort Guillaume qui est sur la côte occidentale ;

la congélation. Cette relation se confirme par la remarque qu'on fait communément dans le voisinage , que si l'on prend de l'eau du Lac & que l'on la tienne tranquille & sans mouvement , elle gele alors aussi-tôt qu'une autre eau.

on y est sur-tout sujet à la fièvre intermittente & à la dysenterie. Il pleut continuellement dans cette partie de l'Isle ; & le Fort se trouve situé dans une vallée étroite , humide & environnée de montagnes ; de sorte que non-seulement il y a une plus grande abondance de pluie , mais encore que l'évaporation s'y fait beaucoup plus lentement que dans tout le reste du pays.

Comme il ne se trouva point de paille au Fort Auguste , on ordonna aux Soldats de couper les bruyeres & d'en faire usage pour se coucher ; l'on remarqua que les plus diligens à s'en servir , & que ceux qui les renouvelèrent plus souvent , se porterent le mieux.

Le tems , depuis le milieu de Mai jusqu'à la fin du même mois , fut ainsi qu'au commencement de Juin extraordinairement sec & chaud ; mais il devint ensuite froid & pluvieux. Ce changement rendit les dysenteries beaucoup plus fréquentes : mais comme il y eut des vents continuels , qui tinrent la terre assez sèche , & qui empêcherent la maladie de se communiquer par

contagion , elle ne devint point générale.

La dysenterie & toutes les autres maladies de ce camp , étant accompagnées d'un sang épais & visqueux , & d'autres marques d'une grande inflammation , rendirent les saignées abondantes & réitérées , plus nécessaires ici qu'elles ne l'auroient été dans un climat plus chaud ; mais les vomitifs qu'on employoit dans la dysenterie ne se trouverent pas d'un aussi grand secours qu'ils l'avoient été en Flandre , quoiqu'ils fussent alors plus efficaces qu'au Printems : ce qui prouve que même dans cette latitude on pourroit en Été distinguer différens degrés de corruption dans les humeurs.

Outre les dysenteries , il y eut parmi les Soldats des flux de ventre d'une espece plus douce , provenant en partie du défaut de la nourriture , de ce qu'ils avoient eu les piés & les habits mouillés ; ou bien ces diarrhées accompagnoient les fièvres , quand faute d'être assez couverts , les malades ne pouvoient être soulagés par les sueurs.

A mesure que l'Été avançoit , les fièvres inflammatoires paroissoient avec des

symptômes moins violens ; & à moins qu'on ne fût exposé à des froids extraordinaires , il n'arrivoit ni péripneumonie , ni pleurésie , ni rhumatisme aigu ou autre semblable ; ce qui surtout les caractérisoit étoit un sang épais & coëneux.

Les fièvres intermittentes participoient de la nature bilieuse & inflammatoire. Par cette raison elles exigeoient la saignée & les évacuations des premières voies : mais elles ne furent point en grand nombre ; les vents continuels empêchant l'humidité de l'air & séchant bien vîte la terre , après qu'il étoit tombé de la pluie.

Nous n'avions pour loger nos malades que quelques misérables cabannes dans le voisinage du camp. Comme on craignoit par cette raison le mauvais air , on transporta à Inverness tous ceux qui purent l'être. Si cette précaution ne prévint point la fièvre d'hôpital , du moins elle la retarda : car les malades s'étant multipliés , ces cabannes qui servoient d'infirmes furent bientôt pleines , l'air se corrompit , la maladie parut avec violence & devint funeste. Lorsque la fièvre maligne se

joignoit à quelque maladie inflammatoire commune, il se faisoit alors un mélange de ces deux maladies qui rendoit le cas d'autant plus embarrassant, que les indications curatives étoient plus contradictoires.

Vers le milieu du mois d'Août on leva le camp, & on laissa au Fort Auguste environ trois à quatre cens malades qu'on transporta depuis à Inverness. Dans ce même tems la fièvre d'hôpital devint fréquente parmi les habitans de cette Ville, mais elle fut moins mortelle qu'à l'ordinaire, à cause de la fraîcheur du tems & de la situation favorable de la place.

Depuis le milieu de Février que l'armée traversa la riviere de Forth, jusqu'à la fin de la campagne, il y eut dans les hôpitaux plus de deux mille malades, en y comprenant les blessés; près de trois cens moururent la plupart de cette fièvre maligne.



CHAPITRE VII.

*Rélation générale des maladies des
campagnes de 1746, & de 1747,
dans le Brabant Hollandois.*

TEl fut l'état de la santé des troupes dans la Grande-Bretagne. Il n'y avoit eu dans les Pays-Bas depuis le commencement de cette campagne que trois bataillons & neuf escadrons de troupes Angloises. Au mois d'Août on envoya d'Ecosse quatre bataillons pour joindre l'armée : étant abordés à Willemstad, & ayant séjournés quelque tems dans ce terrain bas & marécageux durant la plus mauvaise saison, ils gagnèrent bientôt les fièvres bilieuses intermittentes & rémittentes du pays, & se virent obligés avant de se mettre en marche, d'envoyer un grand nombre de malades à l'hôpital d'Ooster-Hout.

Les troupes ayant essuyé dans cette campagne des marches fatigantes & des pluies considérables en Automne après un Eté fort chaud, elles s'en trouve-

rent très-incommodées. Car à la fin de la campagne , sans y comprendre ceux qui furent blessés à la bataille de Raucoux , il y avoit environ quinze cens de nos soldats dans les hôpitaux , ce qui faisoit presque le quart du total. Mais on ne remarqua rien d'extraordinaire dans les maladies , & elles furent les mêmes que celles qu'on voit communément dans toutes les campagnes (1).

Le Printems suivant , l'armée se mit en campagne le 23. Avril , & elle campa d'abord à Gilsen près de Breda. L'armée Angloise étoit au commencement composée de quinze bataillons & de quatorze escadrons , & quelque tems après on fit partir d'Angleterre un renfort de sept bataillons ; mais comme on en envoya quatre en Zélande , & que les trois autres restèrent dans les lignes de Berg-op-Zoom , ils ne joignirent point l'armée.

Les premiers jours qu'on fut campé ,

(1) L'Auteur suivit pendant cette campagne l'armée en Ecosse ; il n'a pu par cette raison circonstancier les maladies des troupes employées dans les Pays-Bas.

il fit extrêmement froid, le tems se ra-
doucit ensuite & il continua de la sorte
jusqu'au commencement de Juin qu'il
devint très-chaud. Depuis qu'on fut en-
tré en campagne, jusques vers la fin de
Juin, il tomba fort peu de pluie, &
tous les endroits où l'on campa furent
secs.

Les six premières semaines on en-
voya dans les hôpitaux environ deux
cens cinquante malades, nombre fort
modéré, si l'on considère que les troupes
sortirent de fort bonne heure de leurs
quartiers; les maladies prirent leur cours
ordinaire, c'est-à-dire, qu'elles se trou-
verent pour la plûpart inflammatoires.

La bataille de Laffeld se donna le
2. Juillet, & depuis ce tems-là il tom-
ba beaucoup de pluie, qui rafraîchit
l'air. On conduisit à Maastricht autour
de huit cens blessés, & l'on choisit en-
tr'autres bâtimens, pour servir d'hôpi-
tal, une grande Eglise, qui non-seule-
ment contient beaucoup de malades;
mais qui encore par sa grandeur pré-
vint pendant toute la saison la fièvre
d'Hôpital, quoique un grand nombre
de personnes attaquées de la dysenterie

& d'autres maladies putrides y fussent renfermées.

L'armée traversa la Meuse après la bataille & elle campa à Richolt. Quelque tems après elle alla à Richel & ensuite à Argenteau ; mais elle séjourna toujours dans le voisinage de Mastricht. Tous ces camps par leur situation étoient secs & aérés ; & dans les commencemens n'y ayant pas de service extraordinaire pendant la nuit, les maladies se trouverent peu nombreuses & très-peu inflammatoires. La dysenterie ne se fit point sentir, si ce n'est aux gardes qui étant campés à Richolt sur un terrain bas, & alors un peu mouillé ; cependant le nombre des malades ne fut point considérable, & les symptômes étoient favorables.

Depuis le 20. Juillet jusqu'au 10. Septembre, il fit une chaleur étouffante, & jusqu'au milieu du mois d'Août les nuits furent presque aussi chaudes que le jour. Le camp jouit d'une parfaite santé pendant tout ce tems ; mais les blessés souffrirent beaucoup, car l'extrême chaleur occasionna des fièvres putrides, ou bien en relâchant les fibres & en rendant âcres les humeurs, tantôt elle

empêchoit les plaies de se cicatriser ; tantôt elle les dispoit à se rouvrir après avoir été guéries. Vers le milieu d'Août , malgré la chaleur des jours , les nuits ne laisserent pas de devenir fraîches & il commença à tomber d'abondantes rosées. C'est à ces variations de tems auxquelles les troupes du camp étoient continuellement exposées qu'on doit attribuer l'origine de la dysenterie ; puisqu'elle arrive communément lorsque la transpiration est arrêtée par l'humidité , après que la chaleur a donné de l'âcreté aux humeurs.

Plus de la moitié des soldats gagnèrent la maladie à différens degrés ; elle fut aussi plus fréquente parmi les Officiers qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors. La contagion se communiqua aux Villages voisins , & fit de grands ravages parmi les Paysans , soit qu'ils manquaient tout-à-fait de remedes , ou qu'ils en employassent dont ils auroient dû plutôôt se passer. Mais Mastricht souffrit fort peu , malgré son commerce journalier avec le camp ; car cette Ville étant bâtie sur une fort grande riviere dans un pays ouvert , se trouve bien

aérée , & on la tient dans une grande propreté.

Nonobstant le grand nombre de dysenteries & leur violence, peu de personnes en moururent ; car les malades étoient plus dispersés , les hôpitaux mieux aérés qu'à l'ordinaire, & les Chirurgiens de l'armée étant devenus habiles par expérience , ou guérissoient parfaitement ceux qui étoient dans les hôpitaux de la campagne, ou bien après quelques évacuations nécessaires ils les envoioient à Mastricht.

Au commencement d'Octobre il tomba beaucoup de pluie , & les soldats qui s'y trouverent exposés furent attaqués de la dysenterie : mais cette pluie devint en général fort favorable à l'armée , à cause qu'elle rafraîchit l'air & que par-là elle mit fin à cette maladie.

Les fièvres rémittentes d'Automne qui avoient paru vers la fin du mois d'Août devinrent fréquentes ; mais il n'y eut rien de nouveau ni dans les symptômes , ni dans la cure.

Quelques jours après les pluies, l'armée se mit en marche du côté de Breda , & comme le tems commençoit

alors à être froid , les toux , les points de côté pleurétiques , les douleurs de rhumatisme furent communs , & parurent seuls , ou se joignirent aux fièvres rémittentes.

Le 12. Novembre les troupes entrèrent en quartier d'Hyver.

Quoiqu'il y ait eu beaucoup de maladies pendant la campagne , la mortalité ne fut pas cependant considérable , & le nombre de ceux qu'on envoya dans les hôpitaux à la fin de cette même campagne doit paroître fort modéré , si l'on considère qu'elle finit fort tard.

Mais en Zélande la maladie devint excessive dans les quatre bataillons qui depuis le commencement de la campagne y avoient été en partie campés , & en partie dans des quartiers , les uns dans le South-Beveland , & les autres dans le Walcheren , Isles du département de cette Province. Ces troupes furent tellement incommodées, soit dans le camp , soit dans les quartiers , que lorsque la maladie parvint à son plus haut période , quelques-uns de ces corps avoient au plus cent hommes en état de faire le service , ce qui étoit

moins que la septième partie d'un bataillon. Le *Royal* en particulier n'eut à la fin de la campagne que quatre hommes qui se fussent toujours bien portés. Or, comme nous avons déjà traité suffisamment de la nature de l'air de la Zélande, & que nous avons prouvé que les fièvres bilieuses rémittentes & intermittentes & les dysenteries en sont les effets & la suite, (1) il suffit de renvoyer nos Lecteurs à cette partie de notre Ouvrage, afin qu'ils puissent se former une idée générale de ces maladies. Pour ceux qui veulent les connoître plus particulièrement ils peuvent avoir recours à la troisième partie (2). Je me contenterai de remarquer ici que ces fièvres épidémiques, non - seulement commencèrent beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, à cause de la grande chaleur; mais encore se firent sentir plus violemment, & devinrent aussi fatales aux Habitans qu'à nous-mêmes. Les Officiers ne furent pas plus

(1) Chap. I. p. 9 , 10.

(2) Chap. IV. §. 2.

épargnés ; mais comme on prit plus de soin d'eux & plus à tems , leurs fièvres se trouverent accompagnées de symptômes moins violens & moins mauvais que ceux des soldats. Mais l'Escadre commandée par M. Mitchell , qui pendant tout ce tems-là étoit à l'ancre dans le canal entre South-Beveland & l'Isle de Walcheren , où la maladie parut avec tant de violence , ne se trouva attaquée ni de fièvres ni de dysenteries, & au milieu de cette contagion elle jouit d'une santé parfaite. Ce qui prouve que l'air humide & putride des marais étoit dissipé , ou du moins corrigé avant que de parvenir à l'Escadre , & qu'une situation en plein air est un des meilleurs préservatifs contre les maladies d'un pays bas & marécageux , dont on se trouve trop près.

A proportion que l'Automne devint plus frais , ces fièvres diminuèrent de leur ardeur , & se changerent plus aisément en intermittentes , quoique toujours irrégulieres & d'une mauvaise espèce. La dysenterie ne fut pas générale , quoique assez commune , & l'on remarqua que ceux qui en étoient attaqués évitoient ordinairement la fièvre ,
ou

ou que si quelqu'un les avoit toutes les deux, c'étoit alternativement ; de sorte que lorsque la dysenterie paroïsoit, la fièvre cessoit, & lorsque la dysenterie étoit arrêtée, l'autre revenoit. Il s'ensuit que quoique ces deux maladies soient bien différentes, elles proviennent cependant d'une même cause.

A l'égard des trois autres bataillons qu'on envoya à Berg-op-Zoom, ils camperent dans les lignes de cette place & ils y resterent pendant la campagne. Cette Ville se trouve située sur une petite hauteur ; mais le pays qui l'environne étant en quelques endroits marécageux, l'air y est moins pur qu'aux environs de Mastricht, quoiqu'il n'y soit pas aussi humide qu'en Zélande. La maladie fut dans la même proportion soit pour l'espèce, soit pour la violence, & garda un milieu entre celles qui dominèrent dans ces deux endroits : c'est-à-dire, que les fièvres furent autant au-dessous de la violence de celles de la Zélande, qu'elles étoient au-dessus des fièvres douces rémittentes du camp. Si les dysenteries parurent plus fréquemment dans les lignes de Berg-op-Zoom qu'en Zélande, cela vient de ce que

les soldats étoient plus exposés à la pluie, & qu'étant dans un camp fixe, la maladie se communiquoit plus aisément.

A la fin de la campagne, il se trouva dans les hôpitaux sans compter les blessés plus de quatre mille hommes, tant du gros de l'armée Angloise que des détachemens, ce qui faisoit un peu plus du cinquième du total. Mais on doit observer que les quatre bataillons qui étoient en Zélande en fournirent eux seuls près de la moitié, de sorte que lorsqu'ils entrèrent dans leurs quartiers d'hyver, les malades étoient à ceux qui se portoient bien comme quatre à un.



CHAPITRE VIII.

*Rélation générale des maladies de la
campagne dans le Brabant
Hollandois en 1748.*

Cette campagne qui fut la dernière s'ouvrit de très-bonne heure ; car le 8. Avril l'armée campa à Hillenraet , près de Roermond avec quinze bataillons & quatre escadrons. Depuis ce tems-là jusqu'au commencement de Mai , il fit très-froid , il tomba de la neige , & il y eut des vents violens accompagnés de pluie ; mais le service ne fut pas rude , & le terrain est naturellement sec.

Le 12. Mai l'armée quitta Hillenraet , & en peu de jours elle vint à Nistelroy , où nous campâmes pour la dernière fois , laissant dans l'hôpital de Cuick environ cinq cens hommes , qui pour la plûpart avoient des maladies inflammatoires. Il parut un nombre extraordinaire de fièvres intermittentes : elles n'étoient communément

que des rechûtes de ceux qui en avoient été attaqués en Zélande & dans les lieux de Berg-op-Zoom la campagne précédente. Elles furent aussi accompagnées d'un peu d'inflammation qu'on doit attribuer au froid de la saison.

On nous envoya d'Angleterre en ce camp un renfort de sept bataillons ; la chaleur commençoit alors à se faire sentir & souvent elle étoit excessive ; mais quelques orages accompagnés de tonnerre & d'éclairs survenant à propos , détournèrent les chaleurs étouffantes & purifierent l'air en le dégageant de ses particules les plus malsaines. Car on a remarqué que le tonnerre étant plus fréquent dans les pays couverts & marécageux , il peut avoir pour cause finale , de rafraîchir & de corriger la putréfaction de l'air , lorsque les chaleurs sont le plus excessives (1). Le terrain étoit pareillement sec & le camp aéré ; de sorte que , tant que les troupes restèrent en campagne , la maladie fut très-peu considérable. J'ex-

(1) Musschenbroek , Instit. Phyt. Cap. 40.

cepte toutefois les quatre bataillons qui avoient été la campagne précédente en Zélande. Car ils furent sujets à retomber dans des fièvres intermittentes irrégulières qui se terminoient en hydropiques. Leurs malades étant en grand nombre, & les hôpitaux des Régimens qu'on avoit placés dans des cabanes près des lignes se trouvant remplis, il s'y engendra bientôt une fièvre maligne, qui de-là se communiqua à l'hôpital général établi alors à Ravenstein. Mais les quartiers de cet hôpital étant spacieux & bien aérés, la contagion ne fit pas de grands progrès; quoique plusieurs des soldats qu'on y amena fussent couverts de taches livides.

L'armée décampa le 9. Juillet & s'en alla en quartier. On établit à Eyndhoven le quartier principal, dans lequel on comprit les trois bataillons des Gardes; on plaça le reste de l'Infanterie dans les Villages des environs, & la Cavalerie près de Bois-le-Duc.

Il n'y avoit en ce tems-là que mille malades dans les hôpitaux, en comptant ceux qui y étoient restés de l'Hiver dernier & de la campagne précédente; mais quelques jours après qu'on

eut cessé la campagne, il parut une maladie qui devint en peu de tems aussi fréquente qu'aucune de celles qui avoient jusqu'alors affligé l'armée : on en peut rendre les raisons suivantes.

Cette partie de Brabant est presque aussi unie qu'aucun autre endroit des Pays-Bas ; ses seules inégalités sont quelques montagnes sabloneuses & quelques élévations presque insensibles, qui donnent à quelques Villages l'avantage de quelques piés au-dessus du niveau du reste du pays. Le terroir paroît sabloneux & stérile ; l'on y aperçoit si peu d'eau, qu'au premier coup d'œil on s'imagine qu'il est aride & fort sain ; mais les apparences sont trompeuses : car on trouve par-tout l'eau à deux ou trois piés de la surface, & à proportion qu'elle est plus ou moins avant en terre, les habitans se trouvent plus ou moins sujets aux maladies. Le pays étant situé le long des bords de la basse partie de la Meuse, est non-seulement très-mauvais à cet égard, mais à cause des inondations des petites rivieres qui l'arrosent, il reste sous l'eau l'Hyver entier, & pendant l'Été il continue d'être humide.

Les inondations qu'on a faites depuis le commencement de la guerre autour des Villes fortifiées n'ont pas peu contribué à augmenter l'humidité & la corruption de l'air. Ces inondations devinrent sur-tout nuisibles au commencement de l'Été qu'on fit rentrer une partie des eaux dans leur lit , après qu'on eut signé les articles préliminaires de la paix. Car ce terrain qui avoit été entièrement couvert d'eau , n'ayant été saigné qu'à demi , & devenant par-là marécageux chargea l'air de vapeurs humides & putrides. Les Etats Généraux s'en étant apperçu à la contagion qui se fit sentir avec violence à Breda & dans les Villages circonvoisins , donnerent ordre de remettre l'inondation dans son premier état , & de l'y contenir jusqu'à l'Hyver.

La maladie fut incomparablement plus grande près de Breda & de Bois-le-Duc qu'à Eynhoven , qui étoit éloigné de quelques lieues des inondations , & de tout autre terrain marécageux. C'est pourquoi l'humidité des quartiers provenoit principalement des eaux souterraines qui s'évaporoient à travers le

sable (1). Il y avoit près de Eyndhoven deux Villages , le Lind & le Zelst ; l'un élevé de dix piés au-dessus de la surface de l'eau , & l'autre de quatorze , hauteur prodigieuse pour le pays. On remarqua que les soldats qu'on y avoit envoyés en quartier se portèrent mieux que par tout ailleurs.

On mit en quartier à Eyndhoven deux bataillons des Gardes , & le troisième au-dehors dans les maisons des Paysans ; de maniere qu'ils ne formoient ensemble que l'enceinte d'un mille. Ce qu'il y eut de surprenant fut que le bataillon logé hors de la Ville eut toujours trois fois plus de malades que chacun des deux autres , quoique l'un d'eux eût été très-incommodé en Zélande l'année précédente. Or , la hauteur du terrain étant par-tout la même on ne peut attribuer cette différence qu'à la grande humidité des cabannes (2) : car ces Corps se ressembloient dans tout le reste ; même nourriture , même service

(1) *Vid.* Ch. I. p. 4.

(2) *Vid.* Chap. I. p. 5.

& mêmes exercices. Il arriva un cas semblable à un Régiment d'Infanterie. Une de ses Compagnies ayant été mise en quartier dans des maisons situées parmi des bruyeres, elle y jouït d'une santé passable ; mais le reste étant dans un bois , s'y trouva fort incommodé. Le camp des Hollandois établi à Gilsen tout près de nos quartiers , mais situé sur une bruyere ouverte de tous côtés se conserva en bonne santé , tandis que nous étions fort mal ; ce qui sert encore à prouver qu'il est très-préjudiciable de respirer dans un pays si humide un air que les plantations serrées empêchent de circuler. Telle fut la situation où nous nous trouvâmes. Nous allons voir maintenant jusqu'à quel point le tems concourut à causer cette maladie épidémique.

Il avoit fait très-chaud jusqu'alors ; mais pendant les mois de Juillet & d'Août , que la maladie se trouvoit la plus violente , le tems devint sec , étouffant & sans air. Les brouillards qui s'élevoient pendant la nuit étoient près des inondations épais & fétides.

Les chaleurs diminuerent au commencement de Septembre , & les maladies à proportion ; mais le froid ne se fit sentir que vers le 20. d'Octobre ; il plut alors pendant quelques jours , il fit de grands vents , & vers la fin du mois il y eut quelques gelées un peu fortes. Le tems devint ensuite plus doux & il continua de la sorte pendant tout le tems que les troupes resterent dans le pays.

La maladie épidémique parut d'abord sous la forme d'une fièvre ardente ; & ce fut la pire de toutes. Ceux qui s'en virent attaqués ressentoient de violens maux de tête , & tomboient souvent en délire. S'ils venoient à sentir leur mal , ils se plaignoient de douleurs dans le dos & dans les reins , d'une soif excessive , d'une chaleur brûlante ; accompagnées d'un grand mal & d'une grande oppression d'estomac ; ou bien ils vomissoient de la bile avec beaucoup d'efforts ; d'autres l'évacuoient par les selles , avec un ténésme & des douleurs dans les intestins. Cette fièvre devenoit généralement rémittente dès les commencemens si l'on tiroit du sang ,

& si l'on procuroit à propos des évacuations des premières voies. Mais si l'on venoit à négliger ces précautions, la maladie devenoit continue & dangereuse. La tendance à la putréfaction étoit telle que plusieurs avoient des taches, des pustules & même des mortifications presque toujours fatales.

Dans les quartiers voisins des inondations, la plupart des malades éprouverent ces symptômes & autres semblables pendant la première fureur de la maladie. Mais les quartiers plus éloignés de l'eau qui ne se trouvoient exposés qu'à l'humidité naturelle au pays, & à la chaleur de la saison, eurent moins de fièvre, & les symptômes parurent plus favorables.

Ainsi quoique la maladie fût générale, les troupes qui étoient près des marais souffrirent davantage soit par le nombre des malades qu'ils eurent, soit par la violence des symptômes. Le Régiment de Grey en quartier à Vucht, Village à une lieue de Bois-le-Duc, & environné de prairies alors couvertes d'eau, ou qui avoient été saignées peu

de tems auparavant , se trouva le plus incommode. Les quinze premiers jouts ce Régiment n'eut aucun malade ; mais cinq semaines après il en parut sur les listes cent cinquante en même tems ; deux mois ensuite il en eut deux cens soixante , & à la fin de la campagne , il n'avoit en tout que trente hommes qui se soient toûjours bien portés. Les Dragons de Rothes & de Rich qui étoient près des inondations furent aussi extrêmement malades. Le Régiment de Johnson à Nieuwland où les prairies avoient été couvertes d'eau pendant tout l'Hyver , & qui venoient d'être saignées , eut quelquefois plus de la moitié de malades. Les Fuseliers Ecossois qui se trouvoient à Dinther quoiqu'ils fussent à quelque distance des inondations , eurent plus de trois cens malades à la fois , parce que leurs quartiers étoient dans un Village bas & humide.

Ce qui parut surprenant , c'est qu'un Régiment de Dragons en quartier à Helvoirt, Village situé seulement à une demi-lieue Sud-Ouest de Vucht , fut

en grande partie exempt du malheur de ses voisins ; les fièvres rémittentes & intermittentes n'y étant pas aussi nombreuses , & d'une aussi mauvaise espèce. Tel étoit l'avantage d'être éloigné des marais , d'avoir des vents qui soufflassent sur-tout d'un endroit sec , & d'être placé sur un terrain un peu plus élevé , sur des bruyères ouvertes de tout côté.

Ainsi les troupes furent à peine un mois en quartier que les listes des malades furent en tout augmentées de deux mille , & elles monterent par la suite beaucoup plus haut. Car la maladie continua pendant tout le mois d'Août & ne diminua avec les chaleurs que vers le milieu de Septembre. Les fièvres alors commencerent , il est vrai , à n'être plus ni si nombreuses , ni si violentes ; les rémissions furent aussi plus libres ; de sorte qu'insensiblement avec la fraîcheur du tems , cette fièvre devint régulière intermittente , & cessa totalement aux approches de l'Hyver. Il étoit assez curieux de remarquer que ces fièvres intermittentes baïssoient pro-



portionnellement au desséchement & à la chute des feuilles. Il s'éleve en ce tems-là beaucoup moins de vapeurs, & par la chute des feuilles les Villages sont exposés davantage au vent, l'air circule plus librement, & ils deviennent par conséquent plus secs & plus sains.

Les Officiers furent par-tout moins incommodés que les simples Soldats; avantage qu'on peut attribuer aux bons lits, aux chambres sèches & à une meilleure nourriture.

Les Paysans souffrirent beaucoup; sur-tout ceux qui demeuroient près de Breda & de Bois-le-Duc; mais dans les Villes il y eut moins de malades & moins de morts à proportion. La maladie fut en général plus fréquente parmi les pauvres qui couchoient dans des rez-de-chaussée, se nourrissoient mal & manquoient de remèdes. Car sans les évacuations artificielles la nature n'étoit pas capable de guérir, ou bien elle ne le faisoit que lentement & imparfaitement. Ce pays n'avoit pas éprouvé de tels malheurs depuis un grand nombre d'années, parce que leurs deux grandes

causes n'avoient pas concouru ; je veux dire, les inondations accompagnées d'un Eté & d'un Automne excessivement chauds.

La dysenterie se trouva peu fréquente pendant tout ce tems. Circonstance, qui si l'on considère la corruption des humeurs & combien elles étoient portées à prendre cette voie, mérite qu'on y fasse quelque attention. On peut se ressouvenir qu'on a dit que la dysenterie paroissoit lorsqu'après de grandes chaleurs la transpiration étoit subitement arrêtée, soit par les habits mouillés, le terrain mouillé, ou bien par les brouillards & les rosées. Mais quoique ces inconvéniens se présentent communément dans un camp, ils sont cependant fort rares dans les quartiers. Ajoûtez à cela, que la grande violence de la dysenterie est moins occasionnée par la saison, par les habits mouillés ou par d'autres accidens, que par l'infection provenant des excréments putrides de plusieurs de ceux qui venoient à être attaqués de cette maladie. Or,

non-seulement moins exposés à avoir leurs habits mouillés ; mais si quelques-uns se trouvoient affectés de ce mal , ils étoient tellement dispersés que les privés ne pouvoient occasionner de contagion.

La paix ayant été conclue vers le milieu de Novembre , les troupes sortirent de leurs quartiers pour aller à Willemstad , où elles s'embarquerent sur le champ. Mais les vents contraires ayant forcé plusieurs vaisseaux à rester à l'ancre plus d'un mois , & ayant eu après cela un passage ennuyeux & orageux , pendant lequel la plûpart des Soldats resterent enfermés , l'air se corrompit & produisit la fièvre maligne.

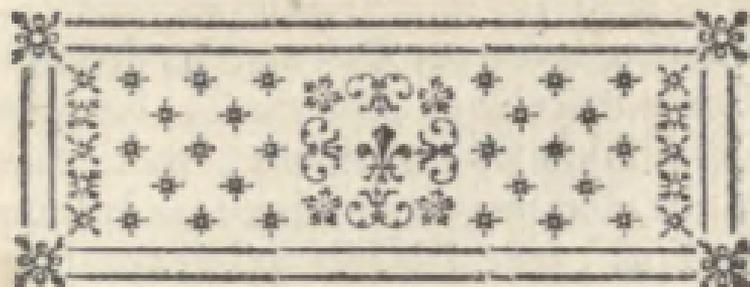
Ce fut encore pis sur les vaisseaux qui transporterent à Ipswich les malades de l'hôpital général d'Oosterhout. Car soit par quelques semences de maladie qui étoient déjà parmi eux , soit parce qu'ils se trouvoient trop serrés ~~à~~ fond de cale où ils resterent trois semaines , plusieurs se virent attaqués de cette fièvre à bord ou bientôt après qu'ils eurent débarqués. Il est à pro-

pos d'observer que le plus grand nombre de maladies , & celles où il parut plus de malignité se trouverent sur un vaisseau , dans lequel il y avoit deux hommes dont les membres étoient gangrenés. Cet accident fut non-seulement cause que l'infection se répandit davantage sur mer , mais aussi dans les salles de l'hôpital où on les mit , après qu'on eut abordé.

L'hôpital qu'on avoit préparé à Ipswich pour la réception de ces malades se vit forcé d'en admettre d'autres que le mauvais tems obligea de relâcher à cette côte ; de sorte qu'il y avoit en tout environ quatre cens personnes , la plûpart malades de cette fièvre maligne. Il y en eut un si grand nombre à la dernière extrémité parmi ceux qui venoient de dessus les vaisseaux destinés à transporter les malades , que l'infection & la mortalité furent d'abord considérables. Mais comme les quartiers étoient spacieux & qu'on logeoit en Ville les malades à mesure qu'ils se rétablissoient , on les éloignoit par-là d'une nouvelle contagion , & comme

l'on gaignoit plus d'espace pour ceux qui continuoient toujours à ne se pas bien porter, l'air se purifia de jour en jour, & la fièvre diminua plutôt qu'on ne s'y attendoit. Ainsi on supprima l'hôpital qui avoit duré près de trois mois en Angleterre.

Fin de la premiere Partie.



OBSERVATIONS

SUR LES

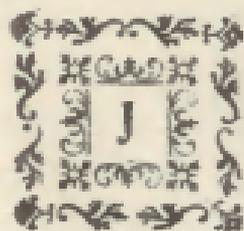
MALADIES DES ARMÉES,

DANS LES CAMPS

ET

DANS LES GARNISONS.

SECONDE PARTIE.



’ A I donné dans la première Partie une relation générale des maladies les plus fréquentes à l’armée, dans l’ordre qu’elles se présenterent pendant le cours de la guer-

re ; mais j'ai réservé pour les différentes parties de cet Ouvrage les descriptions particulières , les causes , les préservatifs ou les traitemens , parce que ce détail auroit trop interrompu la suite des faits , qu'on devoit présenter sous un seul point de vûe ; c'est pourquoi je vais procéder comme il suit :

1°. Je rangerai ces maladies suivant leurs classes différentes.

2°. Je rechercherai leurs causes en tant qu'elles dépendent de l'air , de la nourriture & du reste des choses non-naturelles.

3°. Je proposerai les moyens de prévenir les maladies.

4°. Je comparerai les Saisons par rapport à la santé & à la maladie , afin de calculer le nombre d'hommes sur lequel on peut compter pour le service , en différens tems de l'année.



CHAPITRE PREMIER.

De la division des maladies les plus ordinaires à une Armée.

LEs Soldats se trouvent en tems de guerre dans des circonstances bien différentes de celles des autres personnes, en ce qu'ils sont exposés davantage aux injures de l'air, & en ce qu'ils sont pressés & les uns sur les autres dans les camps, dans les casernes & dans les hopitaux. C'est pourquoi la division la plus générale de ces maladies est en celles qui proviennent de l'intempérie de l'air, & celles qui doivent leur origine à l'infection.

On peut réduire à deux sortes les maladies militaires qui dépendent de l'air; savoir à celles d'Été & à celles d'Hyver, ou ce qui est la même chose aux maladies des camps & à celles des garnisons. Comme on ne peut éviter d'être exposé au froid au commencement d'une campagne, & quelque tems

avant qu'on la quitte , les maladies d'Hyver qui se font sentir vers la fin de l'Automne , ne cessent entierement que vers le milieu de l'Eté. Les chaleurs de l'Eté & les vapeurs humides de l'Automne disposant d'ailleurs le corps à différentes maladies , celles qui regnent dans le camp ne finissent jamais avec la campagne ; mais elles continuent encore quelque tems après que les troupes se sont retirées dans leurs quartiers d'Hyver. De sorte que partout où nous ferons mention des maladies de l'Eté ou de l'Hyver , des camps ou des garnisons , on doit toujours supposer qu'elles se prolongent ainsi.

Si au lieu de déterminer par les Saisons les maladies les plus générales d'une armée , on veut le faire par l'état où se trouve alors le corps , on peut les diviser en inflammatoires & en bilieuses ou putrides ; les maladies inflammatoires se trouvant les mêmes que celles de l'Hyver & du commencement de la campagne ; & les bilieuses n'étant autres que celles de l'Eté , de l'Automne & une partie de celles qui sont portées du camp dans les garnisons.

Les maladies inflammatoires ou d'Hiver les plus fréquentes sont les toux, les pleurésies, les péripneumonies, les rhumatismes aigus, les inflammations du cerveau, des intestins & d'autres parties, accompagnées de la fièvre. Il se trouve des inflammations plus légères sans fièvre, & des fièvres d'une espèce inflammatoire, où il n'y a point de partie assez particulièrement affectée pour pouvoir donner un nom à la maladie. On peut aussi rapporter à la même classe ces maladies chroniques, qui doivent leur origine à des inflammations; les principales sont des rhumes anciens, des consommations & des rhumatismes sans fièvre. Or toutes ces maladies viennent originairement du froid, ou d'une suppression de la transpiration, dans le tems que les fibres sont très-tendues, que le sang est condensé & que les pores de la peau se trouvent plus resserrés.

Mais la nature des maladies d'Été & d'Automne est tout-à-fait différente. Dans ces Saisons les fibres sont relâchées, les fluides plus raréfiés & plus disposés à la putréfaction. Si dans cet état

il arrive que la transpiration , ou quelque autre excretion destinée à évacuer les parties les plus volatiles ou les plus putrides du sang soit arrêtée , il s'en suivra une fièvre rémittente ou intermittente , un *cholera morbus* ou une dysenterie , suivant l'acrimonie des humeurs , le lieu qu'elles occupent & le cours qu'elles auront pris. Hippocrate attribue les maladies de cette nature à la trop grande abondance de la bile , & la plûpart des autres Auteurs à sa corruption ; de sorte qu'il est fort ancien & fort général de donner le nom de (1) bilieuses à ces maladies d'Automne & d'Eté. En effet dans tous les pays chauds & dans les camps où les Soldats sont tant exposés au Soleil , si la bile n'est pas plus abondante , elle est du moins alors plus corrompue. Quoique cette circonstance ne soit pas la premiere cause de toutes les maladies de l'Eté & de l'Automne , elle les ac-

(1) Le terme *putride* convient beaucoup mieux ; mais j'ai préféré *bilieuse* , qui est le terme dont se sont servi les anciens.

compagne cependant & concourt à les rendre plus dangereuses.

Mais quand les mêmes causes operent plus lentement, ou que ces maladies ne sont guéries qu'imparfaitement, il se forme des obstructions dans les visceres, & par la maniere dont ils sont affectés ils donnent lieu à diverses maladies chroniques : en sorte qu'en observant la variété, & la fréquence des maladies qui paroissent en ce tems, on trouvera que l'ancienne maxime qui veut que l'Été & l'Automne soient les plus mal-saines (1) de toutes les saisons, non-seulement vérifiée par rapport aux climats plus chauds ; mais encore par rapport à un camp, où les hommes sont si fort exposés à la chaleur & à l'humidité, causes des maladies putrides & contagieuses.

Après avoir établi cette distinction générale entre les maladies d'Été & celles d'Hyver, il est à propos de con-

(1) *Saluberrimum ver est ; proxime deinde ab hoc hyems ; periculosior æstas ; autumnus longe periculosissimus : Cels. (Ex Hipp. Aphor.)*
Lib II. Cap. I.

114 *Observations sur les*
fidéret ces deux Saisons, en particu-
lier pour voir leurs effets sur la santé,
suivant qu'elles sont plus ou moins
avancées.

Lorsqu'il commence à faire froid,
les Soldats étant très-peu couverts se
trouvent particulièrement sujets à des
rhumes, des pleurésies, des péripneu-
monies & autres maladies inflamma-
toires. Les mêmes continuent pendant
tout le Printems; mais comme le tems
devient alors plus doux, elles dimi-
nuent considérablement: ainsi cette
saison est la plus salubre pour une ar-
mée. Mais aussi-tôt que les troupes en-
trent en campagne, quand même
ne seroit pas avant le commencement
ou le milieu de Mai, ce changement
occasionne de nouveau toutes les ma-
ladies d'Hyver, avec quelques fièvres
intermittentes & des flux de ventre
d'une espèce inflammatoire. Au com-
mencement de Juin la plûpart des ma-
ladies inflammatoires ou maladies d'Hy-
ver disparoissent, & ce qui en reste
s'adoucit. C'est par cette raison que ce
mois est communément le plus salubre
de la campagne, parce que les fièvres

bilieuses épidémiques n'ont fait encore aucun progrès. Le mois de Juillet se trouve pareillement favorable si la saison précédente n'a point été trop chaude, & si les Soldats ne se sont point couchés sur un terrain humide, ou avec des habits mouillés; accidens qui donnent toujours naissance à la dysenterie. Mais les maladies n'ayant pas tant de violence lorsque les chaleurs sont douces & qu'on campe sur un terrain sec, les fièvres rémittentes, & les flux de ventre ne commencent que vers le milieu ou la fin d'Août, tems où les jours sont à la vérité fort chauds, mais où la fraîcheur des nuits occasionne des rosées abondantes & des brouillards malsains. La dysenterie baisse avec l'Automne; mais les fièvres rémittentes continuent tant qu'on reste campé & ne cessent jamais entièrement qu'avec les premières gelées. Vers la fin de la campagne le froid renouvelle les symptômes inflammatoires. Ces inflammations sont souvent seules les premières maladies de l'Hyver; mais communément elles se trouvent jointes aux fièvres intermittentes.

Tel est le cours ordinaire de ces fièvres. On peut cependant remarquer que les maladies bilieuses & inflammatoires ne sont pas tellement bornées à leurs saisons, que divers accidens n'y apportent quelquefois du changement. Quoiqu'il ne puisse y avoir de précision à cet égard, il n'en est pas moins important de connoître ce qui se présente le plus souvent. En 1746. que les troupes camperent dans le Nord, les maladies inflammatoires continuerent pendant tout l'Été, à cause de la froideur du climat; & l'on ne vit aucune fièvre bilieuse, ou s'il y en eut, elle étoit accompagnée de tant d'inflammations que la saignée opéra la plus grande partie de la guérison (1).

On doit de plus observer que comme le passage d'une saison à l'autre se fait par degrés insensibles, il se trouve à leur jonction un mélange de ces deux espèces de maladies. Ainsi sur la fin du mois de Juin ou au commencement de Juillet les symptômes inflammatoires

(1) Part. I. Chap. VI. p. 77.

diminuent ou se retirent , & les bilieux avancent de leur côté ; de sorte que quelles que soient les causes qui occasionnent une maladie , elle sera légèrement inflammatoire ou bilieuse , ou un mélange de ces deux espèces. De même vers le déclin de l'Automne , les toux , les points de côté , les douleurs de rhumatisme & autres symptômes d'une grande inflammation se joignent aux fièvres bilieuses.

Il est à propos de remarquer encore que les maladies de l'Hiver & de l'Été diffèrent beaucoup par rapport à leur traitement. Ainsi dans toutes les maladies inflammatoires ou d'Hiver , la première attention est de diminuer la force du sang , de l'atténuer , & de relâcher les fibres. Les principaux remèdes pour y réussir sont la saignée , les atténuans & les diaphorétiques : au lieu qu'en Été & dans l'Automne où les humeurs se trouvent dans un état de putréfaction & les solides trop relâchés , on aura surtout besoin de remèdes qui débarrassent les premières voies , qui corrigent & expulsent les parties les plus corrompues des fluides , & qui for-

tifient les fibres. De-là vient qu'on se sert généralement des vomitifs, des purgations, des cordiaux, des acides & du quinquina.

Tel est l'ordre dans lequel nous pouvons ranger les maladies qui dépendent des saisons & du tems. Il nous reste à considérer celles qui proviennent de la contagion. Les plus fatales sont, la dysenterie & la fièvre d'hôpital, qui se répandent le plus souvent par infection, quoiqu'elles soient quelquefois produites par d'autres causes. La petite vérole & la rougeole sont aussi d'une nature contagieuse; mais comme elles n'ont jamais été générales je ne les mettrai point au nombre des épidémiques d'une armée.

Les maladies vénériennes & la galle sont des infections d'une espèce différente. La première n'étant pas plus ordinaire aux Soldats qu'aux autres hommes, je la passerai pareillement sous silence; mais comme la dernière arrive si fréquemment dans les camps, dans les casernes & dans les hôpitaux, on peut la mettre au nombre des maladies militaires, & j'en parlerai dans la suite.

CHAPITRE II.

Des causes des Maladies les plus ordinaires à une armée.

IL paroît par la première Partie , que les maladies les plus fréquentes d'une armée sont occasionnées par les accidens presque inséparables de la vie militaire , & par les changemens sensibles qui arrivent dans l'air ; elles doivent par conséquent avoir leurs révolutions & leurs périodes comme les saisons dont elles dépendent. Il est donc fort à propos d'avoir une connoissance parfaite de ces deux causes , afin de trouver les meilleurs moyens d'en prévenir les mauvais effets.

§. I.

Des maladies occasionnées par le chaud & par le froid.

Pendant que les troupes restent tout

le jour exposées au Soleil (1), les grandes chaleurs par le relâchement des fibres & par la disposition à la putréfaction qu'elles donnent aux humeurs, sont la cause éloignée plutôt qu'immédiate d'une maladie générale. C'est ce qui arrive dans toutes les campagnes, où l'on a observé que jamais on n'a vû de maladies épidémiques à la suite des grandes chaleurs que la transpiration n'ait été arrêtée par des habits ou des lits mouillés, ou par des rosées & des brouillards; & en ce cas des maladies bilieuses ou putrides ne manquoient pas de s'ensuivre. Il n'y eut

(1.) Les Soldats dans le camp souffrent beaucoup de la chaleur, parce qu'ils sont continuellement exposés à l'ardeur du Soleil, sans avoir rien pour s'en défendre que des tentes assez minces, où l'air se trouve tellement resserré que la chaleur y est quelquefois plus insupportable qu'au Soleil. Cette circonstance jointe aux vapeurs humides d'un camp cause même dans le Nord une très grande ressemblance entre les maladies épidémiques de l'Été & de l'Automne qui arrivent dans les armées, & celles des pays méridionaux, de ceux surtout où l'air est humide.

point

point de maladie générale durant la campagne de 1743. quoique les chaleurs eussent continué pendant long-tems ; mais les troupes ayant été mouillées après la bataille de Dettingen, la dysenterie parut alors sur le champ (1). L'Été de 1747. fut pareillement très-chaud , & sans aucun mauvais effet jusques vers la fin du mois d'Août ; les nuits devenant fraîches & les rosées & les brouillards de la nuit arrêtant la transpiration , occasionnerent la même maladie (2). Quoique les chaleurs fussent grandes dans la dernière campagne, elles causerent peu de maladies, jusqu'à ce qu'on eût mis les troupes en quartier au milieu des marais. L'humidité & la putréfaction s'y trouvant réunies & portées à un degré considérable, les fièvres ardentes, rémittentes & intermittentes, & les flux de ventre devinrent très-communs ; mais ils

(1) Part. I. Chap. III. p. 31.

(2) Part. I. Chap. VII. p. 81.

122 *Observations sur les*
ne furent que les effets éloignés de la
chaleur.

On doit cependant convenir que les chaleurs se trouvent quelquefois si grandes, qu'elles deviennent la cause la plus immédiate des maladies particulières. Par exemple, lorsque dans des chaleurs brûlantes les sentinelles n'ont rien pour se mettre à couvert ou qu'on ne les relève pas souvent, lorsque les troupes sont en marche, qu'on leur fait faire l'exercice pendant la chaleur du jour, ou bien lorsque par imprudence les Soldats se couchent & s'endorment au Soleil; toutes ces circonstances peuvent produire des maladies qui seront variées suivant les Saisons. Au commencement de l'Été, elles occasionnent des fièvres inflammatoires; sur la fin de cette même saison ou au commencement de l'Automne une fièvre rémittente ou une dysenterie.

Mais le froid devient plus souvent la cause la plus immédiate des maladies. Il est nuisible de deux manières; seul ou accompagné d'humidité. Le dernier cas paroît le pire de tous. Les maladies qui proviennent du froid sont toutes

d'une espece inflammatoire; savoir, des rhumes, des pleurésies, des péripneumonies, des douleurs de rhumatisme & autres semblables, & des consumptions que dans une armée on doit presque toujours attribuer à un rhume négligé. Nos troupes se trouvent en tems de paix beaucoup moins exposées au froid, à cause de la douceur de nos Hivers, & du peu de fatigues qu'elles ont à essuyer. Mais qu'on se rappelle ce qu'un Soldat doit souffrir en tems de guerre, lorsque sans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, il quitte un lit chaud & le feu de son Hôte pour des casernes froides, un feu modique, & les Hivers rigoureux des Pays-Bas. Or, on a vû dans la relation de la premiere maladie des garnisons, & dans celle des maladies du commencement & de la fin de chaque campagne, combien nos troupes étoient sujettes à prendre du froid.



§. II.

Des maladies occasionnées par l'humidité.

L'humidité est une des plus fréquentes causes du dérangement de la santé. Dans le compte que nous rendîmes des maladies du premier Hiver, nous observâmes combien les troupes souffrirent, surtout à Bruges, de l'humidité de leurs casernes. On fit la même remarque l'Hiver suivant & dans la campagne de 1745. Mais les Soldats se trouvent plus exposés à l'humidité dans leurs tentes, où la terre ne peut jamais être parfaitement sèche, à cause des exhalaisons continuelles & de la pluie dont elle est souvent abreuvée : ces exhalaisons sont communes à tous les camps, & particulièrement à ceux des contrées basses & humides des Pays-Bas. Mais ni les canaux, ni les grandes inondations lorsque l'eau est profonde ne se trouvent pas à beaucoup près si dangereux, & n'exhalent pas des vapeurs aussi pernicieuses que des terrains

marécageux , des prairies qui après avoir été couvertes d'eau ont depuis peu été saignées , ou des champs qui quoique secs en apparence ne laissent pas d'être humides par la transpiration des eaux souterraines.

On évalue communément l'humidité d'une saison par la quantité d'eau qui tombe , au lieu qu'on doit plutôt le faire , surtout lorsque le tems est très-chaud , & dans les lieux bas & couverts de bois , par la continuité des vents humides , soit qu'ils amènent des pluies ou non (1). Si après une inondation l'eau croupit & se corrompt sur un terrain bas , les pluies produisent alors

(1) Je n'ai fait en particulier aucune expérience sur la sécheresse & sur l'humidité des différens vents des Pays-Bas ; mais je m'en suis rapporté à l'estimation des autres. Le savant Musschenbroek pense que tous les vents de Nord dessèchent en ce pays , que ceux d'Est & de Nord-Est y font les plus secs de tous , & que les vents d'Ouest & de Sud-Ouest sont les plus humides. *Vid. Instit. Physic. Cap. 43.* comparez aussi Mylord Bacon , *Hist. Nat. Cent. 8. Exp. 786.*

dans l'air une humidité fort dangereuse ; mais si les pays les plus unis ont des écoulemens , les pluies fréquentes deviennent salutaires en Eté , parce qu'elles temperent la chaleur , qu'elles rafraichissent l'eau croupie & qu'elles précipitent toutes les exhalaisons putrides (1). On peut remarquer que les maladies pestilentiellees ont souvent paru dans les Etés secs & chauds (2) ; j'ai pareillement observé que les saisons les plus mal-saines dans une campagne se trouvent toujourns accompagnées des plus grandes chaleurs avec très-peu de pluie. Mais il faut aussi ajoûter que quoique les pluies soient communément salutaires en Eté , elles ont cependant des suites fâcheuses si les Soldats sont obligés de se coucher sur terre , ou bien de marcher pendant qu'elles tombent.

(1) Voyez Part. I. Chap. I. p. 8.

(2) Voyez Mylord Bacon , Hist. Nat. Cent. IV. Exp. 383.

Diemerbr. de Pest. Lib. 1^o. Cap. 8^o. & la III. Partie de cet Ouvrage , Chap. IV. §. IV.

Le froid & l'humidité affectant le corps pendant l'Hiver produisirent plusieurs maladies inflammatoires, & occasionnerent des rechûtes parmi ceux qui ne s'étoient pas bien portés l'Automne précédent. Cet effet parut encore d'une manière plus sensible au Printems & au commencement de l'Eté lorsque les troupes quitterent leurs quartiers & se mirent en campagne.

Les conséquences de l'humidité de l'air sont plus à craindre après de grandes chaleurs & lorsque le sang se trouve raréfié. Car l'humidité non-seulement arrête la transpiration; mais elle relâche encore les fibres: & les humeurs étant beaucoup disposées à la corruption par la chaleur, il n'est pas étonnant qu'il en résulte des dysenteries & des fièvres bilieuses, qui sont deux maladies putrides.

Plusieurs Auteurs regardent la trop grande sécheresse de l'air comme la cause des maladies épidémiques: mais je pense que c'est sans raison, puisque dans les camps & dans les quartiers d'Hiver, les Soldats se trouvent toujours exposés à une trop grande humi-

dité. Mais quelque grandes que paroissent les sécheresses de l'Eté, on ne peut en conclure une aridité excessive de l'air ; car tant que les végétaux transpirent, l'air ne manque presque jamais d'une humidité suffisante pour conserver la santé : de sorte que ce n'est peut-être que parmi des sables arides qu'on peut apprendre à quelles maladies les hommes sont sujets dans une atmosphère trop sèche.

§. III.

Des maladies qui proviennent d'un air putride.

Je vais maintenant examiner comment l'air se corrompt par la putréfaction, qui de toutes les causes des maladies est la plus fatale & celle qu'on comprend le moins. Cet air infect, si funeste aux armées, peut se diviser en quatre especes. La première vient de l'eau corrompue des marais ; la seconde, des excréments qui sont autour du camp pendant les chaleurs, & lorsque la dysenterie est fréquente ; la troisième

Une espece tire son origine de la paille qui se pourrit dans les tentes ; & la quatrième provient de l'air qu'on respire dans les hôpitaux pleins de gens incommodés de maladies putrides. On doit aussi rapporter à un degré inférieur de cette dernière espece, l'air des casernes , quand elles sont trop pleines & qu'on n'a pas le soin de les entretenir proprement ; celui des vaisseaux lorsqu'on se trouve fort serré & qu'on reste long-tems en mer.

On peut observer à l'égard de la première espece de mauvais air, que pendant la dernière guerre l'armée n'a jamais campé assez près des marais pour qu'elle en fût sensiblement incommodée ; mais quelques détachemens souffrirent de cette cause, un en Zélande & un autre dans les lignes de Berg-op-Zoom (1). La dernière année de la guerre , une grande partie des troupes ayant été mise en quartier près des inondations de Bois-le-Duc, elles devinrent

(1) Part. I. Chap. VII.

extrêmement malades (1). Or, comme les exhalaisons qui s'élevent des marais sont composées de particules d'eau, d'émanations putrides produites par une multitude innombrable de plantes & d'insectes qui y meurent & qui y pourrissent, il ne paroît pas surprenant que les maladies dont se trouvent affectés ceux qui respirent cet air soient d'une nature putride & maligne, & que les fièvres bilieuses & les flux de ventre se trouvent dans ce pays si fréquens, si infects, & si dangereux (2).

Après les marais, les endroits les plus mauvais pour camper sont les terrains bas & trop chargés d'arbres. Car l'air se trouve alors non-seulement humide & mal-sain en lui-même; mais en crouissant il devient encore plus susceptible de corruption à cause des ordures du camp.

La seconde & la troisième espèces de mauvais air viennent des privés du

(1) Part. I. Chap. VIII.

(2) Voyez Part. I. Chap. VII. & VIII.

camp & de la paille pourrie : ces deux choses sont toujours nuisibles ; mais elles deviennent surtout dangereuses lorsque les flux de sang dominant , par ce qu'elles renferment les excréments & les émanations putrides des malades. Il y a des tems où les personnes les plus robustes & qui se portent le mieux se sentent quelques dispositions à la dysenterie. Ces dispositions pourroient se dissiper d'elles-mêmes sans ces vapeurs pernicieuses , qui agissent comme un ferment & développent la maladie.

La dernière espèce tire son origine des hôpitaux , des casernes , des vaisseaux de transport , & en un mot , de tout endroit plein de monde , où l'air se trouve tellement renfermé qu'il perd par la fréquente respiration une partie de son principe vital , & qu'il se corrompt par la transpiration qui étant la partie la plus volatile des humeurs , est aussi la plus sujette à la putréfaction. Il s'ensuit de-là que la fièvre maligne devient fréquente & mortelle à proportion de la mal-propreté de ces endroits , du nombre de dysenteries , d'ulceres ,

132 *Observations sur les*
& sur-tout de mortifications ou de gan-
grènes qui s'y trouvent (1).

§. I V.

*Des maladies qui proviennent d'un
manque de régime.*

On suppose communément quoique injustement , que les maladies militaires proviennent de l'irrégularité du régime. Si cela se trouvoit fondé , les vicissitudes du tems & des saisons n'affecteroient pas si visiblement la santé des Soldats ; les corps les plus sobres & les plus réguliers ne seroient pas si malades ; des nations différentes qui demeurent dans le même camp , & qui vivent chacune à leur maniere ne se verroient pas sujettes aux mêmes maladies , & l'on n'appercevroit pas en différentes années une grande inégalité dans le nombre des malades , si la plûpart

(1) On traitera plus amplement dans la troisième Partie , Chap. VI. §. VI. des maladies occasionnées par un air putride.

des maladies provenoient de quelques autres causes que de celles qu'on a déjà rapportées. Je conviens que certains régimes rendent les Soldats un peu moins sujets à la maladie ; mais je n'en connois point qui puisse les conserver en santé, si le tems, le terrain & mille autres circonstances ne contribuent pas à l'entretenir (1).

Un Soldat ne peut à cause de la modicité de sa paye donner en tems de guerre dans des excès du côté de la nourriture, défaut le plus ordinaire dans le régime. Il y a plutôt à craindre qu'il ne se nourrisse pas suffisamment : car lorsqu'on ne le met pas dans la nécessité de manger à un plat commun, il s'en trouve quelques-uns qui dépensent leur paye en liqueur forte, & qui dissipent en un jour, ce qui suffiroit à peine pour les faire vivre pendant une

(1) Ce qu'on dit ici du régime ne doit s'entendre que des Soldats qui sont en bonne santé & non pas des malades, à qui on fait observer le régime le plus exact sans s'en rapporter ni à eux-mêmes, ni à leurs gardes.

semaine. Mais supposé que le Soldat fournisse son contingent pour vivre en commun, on peut être sûr que lorsque la paye se trouve presque toute employée à une nourriture commune, il ne peut y avoir dans le régime de défaut qui soit de quelque conséquence. On accuse, il est vrai, assez ordinairement les Soldats de faire des excès de fruits & de liqueurs, & l'on prétend qu'ils sont fort sujets à boire de la mauvaise eau; mais je ne balance point à soutenir que toutes ces causes combinées ensemble n'ont jamais occasionné dans une armée la dixième partie d'aucune maladie contagieuse. Premièrement il faut observer que les liqueurs prises même avec excès, tendent plutôt à affoiblir le tempérament qu'à produire quelques-unes des maladies communes aux camps. Mais s'il arrive à quelques soldats de tomber malades pour en avoir trop bû, il n'en est pas moins certain qu'il s'en trouve un beaucoup plus grand nombre, qui ne se conservent en santé qu'en prenant de ces liqueurs avec modération. Ne confondons donc point l'usage nécessaire des

liqueurs dans un camp , avec les excès où l'on donne en tems de paix. Faisons attention que les Soldats ont souvent à lutter contre les deux extrêmes , le chaud & le froid , un air humide & mauvais , de longues marches , des habits mouillés , & des provisions assez minces. Pour pouvoir soutenir toutes ces fatigues , il est nécessaire que leur boisson soit plus forte que l'eau & même que la petite biere qui dans les camps se trouve toujours nouvelle & mauvaise , & trop chere pour la modicité de leur paye.

Passons maintenant aux fruits. On les regarde ordinairement comme une des causes des fièvres des camps & de la dysenterie. Mais ces maladies sont d'une nature inflammatoire & putride ; on ne peut par conséquent les attribuer à des substances si acides. Si la dysenterie venoit d'avoir mangé trop de fruit , cette maladie ne seroit elle pas plus commune parmi les enfans. Les Soldats ne les aiment pas avec tant de passion ; d'ailleurs ils n'ont pas le moyen d'en acheter. Il n'est pas concevable qu'après ce qu'on retient de la

136 *Observations sur les*
paye journaliere, le reste suffisant à
peine pour acheter une livre de bonne
viande, un Soldat en veuille mettre
une partie en fruit. Un petit nombre
de maraudeurs en volent, il est vrai,
dans les jardins; mais les plus rangés
d'entre les Soldats se trouvent égale-
ment sujets à la dysenterie & à la fié-
vre des camps. On peut encore remar-
quer que le plus dangereux flux de
ventre que nous ayons éprouvé com-
mença vers la fin de Juin (1), dans le
tems qu'on ne voyoit à la campagne
d'autres fruits que des fraises, dont les
Soldats cependant ne goûterent point;
& que la même maladie cessa entiere-
ment avant le premier d'Octobre, lors-
que le raisin fut mûr, quoique les Sol-
dats en mangeassent autant que bon
leur sembloit. Ajoutons à ces raisonne-
mens l'autorité de Sydenham qui ne
met jamais les fruits au nombre des
causes des dysenteries épidémiques qui
parurent de son tems à Londres (2).

(1) Part. I. Chap. III. p. 31.

(2) *Vid.* Op. §. IV. Cap. III.

Degnerus autre observateur exact, qui a écrit un excellent Traité sur cette maladie, déclare expressément que les fruits ne furent nullement la cause de cette fatale dysenterie, qui fit il y a seize ans tant de ravages à Nimegue (1).

Cela étant aussi évident, il semble étonnant que l'opinion contraire ait été si généralement admise. Mais voici les raisons qui ont pû servir à établir ce préjugé. Le flux de sang arrive communément dans la saison des fruits; comme ils lâchent le ventre & qu'ils causent ordinairement des tranchées, il étoit naturel de n'attribuer la dysenterie qu'à un excès en ce genre, d'autant plus que la véritable cause paroissoit moins remarquable. Mais quoique les fruits n'occasionnent point un cours de ventre aux personnes robustes, on doit faire attention que la dysenterie des camps diffère beaucoup de la diarrhée par les symptômes, le danger & le traitement. Je conviens que les fruits pris avec excès, surtout dans un pays hu-

(1) *Vid.* Hist. Dysent. Cap. II. §. X.
Tome I. M

mide, peuvent disposer le corps à des fièvres intermittentes; mais les fièvres rémittentes du camp sont d'une nature un peu différente, & se trouvent la plûpart du tems accompagnées d'une inflammation considérable. Mais quand même les fruits seroient capables de produire ces fièvres & ces flux de ventre qui dominant dans une armée; cependant comme en plusieurs centaines de personnes attaquées de ces maladies dont j'ai eu soin, je n'ai jamais remarqué après les recherches les plus exactes, que les fruits en aient été la cause; je conclus que c'est un cas si rare, qu'on peut bien l'omettre dans la relation qu'on donne de la dysenterie. Il est en même tems à propos d'observer que quiconque a un flux de ventre, ou qui peu de tems auparavant en a été incommodé, doit s'abstenir de manger du fruit. Car quoique les acides soient bons pour corriger la disposition à la putréfaction, cependant les intestins sont trop relâchés & trop délicats pour souffrir un aliment acide, froid & venteux. Par là même raison ceux qui relevent depuis peu de fièvres intermittentes,

doivent s'abstenir des fruits ou en manger modérément. Les personnes qui se portent le mieux ne doivent pas non plus en faire des excès dans les pays marécageux, & où il fait fort peu de vent; parce que tout ce qui est froid & relâchant de sa nature affoiblit trop le tempérament & arrête la transpiration; au moyen de quoi le fruit quoique réellement acide peut servir de fondement à quelque maladie putride.

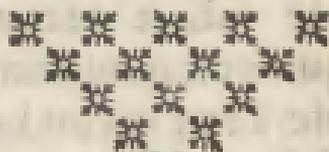
Enfin, on prétend que la mauvaise eau occasionne un grand nombre de maladies populaires, & c'est une opinion généralement reçue & très-ancienne; Hippocrate lui-même attribue beaucoup d'incommodités à cette cause. Mais sans vouloir approfondir la justesse de ces idées, je remarquerai seulement qu'il ne faut pas appliquer ce que ces Auteurs ont écrit de l'eau des pays où ils vivoient, à celle dont notre armée faisoit usage communément, & qui étoit abondante & bonne. J'en excepte l'eau qu'on but en Zélande, & qui étant moins pure put concourir avec d'autres causes à rendre la

maladie si générale dans ce pays (1). Mais tout le reste du tems & par-tout ailleurs l'eau étoit bonne, & particulièrement dans les deux saisons où le flux de sang parut le plus épidémique (2).

Enfin, si l'on veut se donner la peine de lire la relation que nous avons donnée des différentes campagnes, on y verra une si grande conformité dans la naissance & les périodes des maladies, avec la salubrité ou l'insalubrité de l'air, qu'on doit être convaincu, que ni l'abus des liqueurs & des fruits, ni les mauvaises eaux, ne peuvent beaucoup contribuer à les produire.

(1) Voyez Part. I. Chap. I. & VII.

(2) Savoir au camp de Hanau en 1743. & à Maastricht en 1747. Voyez Part. I. Chap. III. & VII.



§. V.

Des maladies occasionnées par l'excès du repos & du mouvement, du sommeil & des veilles, & par la malpropreté.

La vie d'un Fantassin se trouve communément sujette aux deux extrêmes du travail & de l'inaction. Quelquefois il est prêt à succomber sous la fatigue, lorsque avec ses armes, son havresac & le reste de l'attirail qu'il lui faut porter, il se voit encore obligé de faire de longues marches, surtout par des tems chauds ou pluvieux; mais il lui arrive plus souvent de croupir dans le repos. La Cavalerie mène un genre de vie plus uniforme, & les marches ne lui sont pas fort pénibles; soit en campagne, soit en quartiers, le soin de leurs chevaux leur donne un exercice continuel, mais modéré & facile; raison de plus pour se conserver en bonne santé.

Le service devient quelquefois si fréquent & si pressé, que les troupes

n'ont pas le tems de dormir ; mais cela ne se rencontre qu'assez rarement , & communément lorsque les Soldats ne sont plus en faction , ils dorment trop ; ce qui énerve le corps & le rend sujet aux maladies.

Personne n'ignore la nécessité d'entretenir la transpiration, & que la mal-propreté concourt avec d'autres causes à l'arrêter. J'ai remarqué dans les Hôpitaux que lorsqu'on y apportoit du camp des gens qui avoient la fièvre , on ne trouvoit rien de si sudorifique , que de leur laver les piés , les mains & quelquefois le corps entier , avec du vinaigre & de l'eau chaude , & de leur donner du linge blanc. Aussi les Officiers ont-ils raison , soit pour la montre , soit pour la santé des Soldats, lorsqu'ils exigent avec tant de rigueur la propreté de leurs personnes & de leurs habits.

Il est à propos de parler ici de la gale, maladie si commune parmi les Soldats. Elle se répand si aisément par le contact de la personne incommodée ou bien de ses habits , qu'un seul homme la communiquera bientôt à tous les autres sous la même tente , dans la mê-

me caserne. Cette circonstance jointe au peu d'attention pour la propreté qu'ont les personnes de cet état, fait qu'il est presque impossible d'extirper cette maladie, quoique la guérison de chacun en particulier soit fort aisée.

CHAPITRE III.

Des moyens généraux pour prévenir les maladies dans une armée.

QUOIQUE la plûpart des causes dont on a fait mention ci-dessus dépendent des vicissitudes de l'air, & de mille autres circonstances qu'on peut à peine éviter ; cependant comme toutes ces choses ne sont mauvaises que relativement, & sur-tout par rapport à l'état de la personne, il s'ensuit qu'on peut prendre des précautions qui mettront le corps en état de résister à la plûpart des fatigues auxquelles on se voit exposé dans la vie militaire. Mais comme cette maxime ne sauroit être exac-

tement vraie par rapport à une multitude, on ne peut l'admettre qu'autant qu'on regardera comme en bonne santé un corps considérable de troupes qui n'a que peu de malades. Il est presque inutile d'ajouter que les préservatifs contre les maladies ne doivent point consister en remèdes, ou dépendre de quelque chose que le Soldat pourroit négliger ; mais d'ordres seulement qu'on lui fera exécuter avec d'autant plus de facilité qu'ils ne lui paroîtront point déraisonnables.

Nous allons donc examiner les moyens dont on doit faire usage pour se préserver des maladies, & nous suivrons l'ordre des causes dont on a fait mention plus haut (1). Les principales dépendent de l'air, aussi considérerons-nous les diverses précautions qu'il faut prendre, & nous proposerons ensuite des réglemens au sujet du régime, & des autres points importans qu'il dépend des Officiers de faire observer.

(1) Chap. II.

§. I.

Comment on peut prévenir les maladies qui proviennent du chaud ou du froid.

Pour pallier les effets d'une chaleur excessive , les Généraux ont jugé à propos de régler les marches , de façon que les Soldats pussent arriver à l'endroit destiné , avant les grandes chaleurs du jour ; ils ont pareillement donné des ordres fort précis , pour qu'aucun Soldat n'eût à dormir hors de sa tente , qu'il peut couvrir dans les campemens fixes avec des branches d'arbres , pour se garantir par le moyen de leur ombre de l'ardeur du Soleil (1). Il est de la dernière importance de faire lever les Soldats de bonne heure , & de leur faire faire l'exercice avant que la fraîcheur de la matinée soit tout-à-

(1) *Ne aridis , & sine opacitate arborum , campis aut collibus , ne sine tentoriis aestate , milites commorentur.* Veget. de re Milit. Lib. III. Cap. II.

fait passée. On évite par-là non seulement les chaleurs étouffantes, mais encore le sang étant rafraîchi & les fibres fortifiées, le corps se trouve plus en état de supporter la chaleur du jour. Enfin dans les tems fort chauds on a regardé comme très-utile d'abréger le tems que les sentinelles doivent être en faction, lorsqu'il faut nécessairement qu'elles soient exposées au Soleil.

Les préservatifs contre le froid consistent en habits, en couvertures de lit, & en un feu modéré. L'expérience que nous avons eue de l'utilité des camisoles pendant la campagne que nous fîmes en Hiver dans la Grande-Bretagne (1), devroit nous apprendre à pourvoir de même nos armées dans une autre guerre. Il n'y a point parmi les Etrangers de Soldats qui soient sans cette partie nécessaire de l'habillement, ni même de gens de la plus vile condition. Ces camisoles seroient non-seulement utiles dans les quartiers d'Hiver ; mais encore dans les commencemens

(1) Part. I. Chap. VI. p. 61.

& sur la fin d'une campagne. L'on auroit pareillement besoin de manteaux pour les Soldats qui sont en faction ; la relation générale des maladies du premier Hiver en fait assez sentir les avantages (1). Un troisième article non moins important , est de donner aux Soldats des souliers forts , puisque personne n'ignore combien il est aisé de gagner un rhume lorsqu'on a les piés humides.

Le second moyen pour préserver les troupes des maladies dont on a fait mention , consiste à distribuer une couverture par chaque tente de l'Infanterie. Ce réglemeut quoiqu'en usage par-tout ailleurs n'a presque pas eu lieu dans l'armée Françoisse ou dans la nôtre. Nous avons observé combien les manteaux étoient utiles à la Cavalerie (2) ; de quel avantage ne seroient donc pas des couvertures pour conserver la santé des Soldats à la fin & au commence-

(1) Part. I. Chap. II. p. 23.

(2) Voyez Part. I. Chap. III. p. 29 , 37.

ment d'une campagne. La seule chose qu'on doit examiner, est de voir si la dépense & l'embarras de ce surplus de bagage l'emporte ou non sur l'avantage qu'on en pourroit retirer.

Notre dernier article regarde le feu. Nos Soldats ne peuvent s'en passer, puisque de tous les peuples guerriers ce sont les moins accoutumés au froid. Mais comme il est avantageux qu'ils en endurent un peu afin de s'endurcir contre les commencemens d'une campagne, on ne doit leur fournir du feu qu'autant qu'il leur en faut pour faire cuire leurs alimens, pour corriger l'humidité de leurs casernes, & pour adoucir la rigueur d'un Hiver trop rude : se fiant plutôt à des habits chauds & à leurs exercices qu'au feu pour les garantir des maladies causées par le froid. Végece (1) qui a fait un Re-

(2) *Non lignorum patiantur (milites) inopiam, aut minor illis vestium suppetat copia; nec sanitati enim, nec expeditioni idoneus miles est, qui algere compellitur. De re Milit. Lib. III. Cap. II.*

cueil des principales maximes de l'ancienne discipline militaire des Romains, recommande en particulier aux Officiers le soin des habits & du feu qui sont l'objet de ces deux articles.

§. II.

Comment on peut prévenir les maladies qui proviennent de l'humidité.

Quand les troupes vont en garnison, les Maréchaux des Logis sont obligés par leur devoir d'examiner toutes les casernes que les Magistrats du lieu leur présentent, & de rejeter toutes celles qui se trouvent à rez-de-chatiffée dans une maison inhabitée, ou qui paroît humide. Nous avons eu un exemple des avantages comparatifs que procure la sécheresse des étages élevés (1) qui sont toujours préférables, surtout dans les Pays-bas où les maisons n'ont point d'écoulemens. Mais en cas qu'on ne puisse pas avoir de logement sec, la seule ressource contre

(1) Voyez Part. I. Chap. II. p. 21.

150 *Observations sur les*
les maladies provenant de l'humidité
seroit d'augmenter le feu.

Le plus sûr moyen lorsqu'on se trouve en campagne, est de faire des tranchées tout autour des tentes; ce qui, non-seulement diminue l'humidité naturelle de la terre; mais encore intercepte l'eau de la pluie qui s'écoule sans mouiller la paille. Cette précaution devient toujours nécessaire quand on reste campé plus d'une nuit dans le même endroit.

Il est de la dernière importance de faire distribuer aux Soldats beaucoup de paille & de la faire souvent renouveler; un lit sec & nouveau étant non-seulement plus agréable, mais servant aussi de préservatif contre les maladies; c'est aussi par cette raison que les Soldats en changeant de camp, jouissent communément d'une meilleure santé, parce qu'alors on abandonne la paille humide & pourrie.

Mais quand une fois le camp se trouve fixé & qu'on ne sauroit toujours se procurer de la paille nouvelle aussi souvent qu'il seroit utile de le faire; Il est à propos de donner de l'air aux

tentes tous les jours pendant quelques heures, de faire tirer la paille une fois ou deux par semaine, & de la faire sécher à l'air. Sans cette précaution, non-seulement elle contractera de l'humidité; mais elle se pourrira en peu de tems & deviendra fort mal-saine.

Il est pareillement nécessaire que les Officiers donnent tous les jours de l'air à leurs tentes, sans quoi tout y périroit par l'humidité. On leur conseille encore de faire élever leur lit de dessus la terre, de se servir d'un bois de lit, & de ne jamais mettre le matelat sur l'herbe. Des toiles huilées, & séchées, étendues sur le terrain qu'occupent leurs tentes, interceptent une partie des vapeurs qui s'élevent. Vers la fin de la saison, lorsque le tems devient froid & humide, il est utile de brûler de l'esprit de vin sur le soir, afin d'échauffer & de corriger l'air de l'intérieur de la tente. Mais les Officiers ne doivent en aucun tems tenir l'air trop renfermé, même pendant les froids, sur tout lorsqu'ils sont malades; prenant toujours pour règle qu'il y a plus de danger à respirer dans une atmos-

152 *Observations sur les*
phere humide, chargée des émana-
tions qui sortent de leurs corps, que
dans une tente ouverte avec une mar-
quise baissée.

Les Soldats se trouvent inévitable-
ment exposés à la pluie lorsqu'ils sont
en faction ou en marche, & leurs ha-
bits devenant mouillés, les rendent
extrêmement sujets aux maladies, à
moins qu'on ne leur permette de cou-
per du bois & d'allumer du feu à l'ex-
trémité du camp, indulgence dont j'ai
toujours remarqué l'utilité dans ces
occasions.

Quand le terrain est également sec,
les camps sont dans une situation plus
saine sur les bords d'une grande rivière;
parce que dans le tems des chaleurs,
l'air au moyen de l'eau se renouvelle
continuellement, & dissipe les exhalai-
sons humides & putrides. A l'égard des
quartiers, on doit non-seulement cher-
cher des Villages éloignés des endroits
marécageux; mais encore ceux où l'air
est moins resserré par les jardins de plai-
sance, & qui se trouvent plus élevés au-
dessus des eaux souterraines. Dans les
pays humides, les Villes sont commu-

nément préférables aux Villages ou aux simples Fermes , par les raisons qu'on a déjà alléguées (1).

§. III.

Comment on doit prévenir les maladies qui proviennent d'un air putride.

Nous avons rapporté dans le Chapitre précédent toutes les causes d'un air putride qui affectent une armée , il ne me reste plus qu'à présenter ici quelques réflexions sur les moyens de les écarter ou de les diminuer chacune en particulier.

Premièrement on peut appliquer à l'air putride des marais & des autres eaux dormantes , la plupart des préservatifs dont on a parlé à l'article de l'air humide. Si les opérations militaires obligent une armée de rester long-tems sur un terrain si mal-sain , le meilleur expédient est de changer souvent

(1) Part. I. Chap. I. p. 5. & Chap. VIII. p. 96.

& de ne pas toujours demeurer dans le même camp (1) ; car en changeant de camp , on changera pareillement de paille ; les troupes auront plus d'exercices , & on laissera bien loin les privés , qui dans les camps deviennent extrêmement dangereux , à cause du grand nombre de dysenterie.

A l'égard des quartiers dans les pays marécageux , si les troupes doivent y séjourner pendant la mauvaise saison , il vaut beaucoup mieux inonder tout-à-fait les campagnes , que de les laisser à moitié sèches : car plus l'eau est basse & plutôt elle se corrompt , & l'évaporation augmente aussi à proportion. Le Régiment qu'on avoit mis à Helvoirt , éloigné seulement d'une demi-lieue de l'inondation , peut servir d'exemple pour montrer combien les troupes peu-

(1) *Si autumnali , æstivoque tempore diutius in iisdem locis militum multitudo consistat , ex contagione aquarum & odoris ipsius sæditate , vitiatæ haustibus & aere corrupto , perniciosissimus nascitur morbus , qui prohiberi aliter non potest nisi frequenti mutatione castrorum.*
Veget. de re Milit. Lib. III. cap. II.

vent être près des marais sans en être notablement (1) incommodées, pourvû que le vent porte les vapeurs d'un autre côté. L'Escadre de M. Mitchel en Zélande, & les quartiers salutaires d'Eyndhoven, de Lind & de Zelst, dont le voisinage étoit mal-sain, fournissent d'autres preuves de la même nature (2). De plus, on a observé à Rome que la sphère des vapeurs malignes qui s'exhalent des marais voisins, s'étend seulement aux endroits de la Ville qui en sont plus près, y occasionnant des fièvres, tandis que le reste de la Ville jouit d'une santé parfaite (3). Ainsi en s'éloignant un peu des marais on peut quelquefois prévenir une maladie générale, mais si cela se trouve incompatible avec le service, comme

(1) Voyez Part. I. Chap. VIII. p. 100.

(2) Voyez Part. I. Chap. VII. p. 88. & Chap. VIII. p. 96.

(3) *Lancif. de nox. palud. effluv. lib. 2. Epid. 1. cap. 3.*

il arriva pendant la campagne de 1747. qu'on fut obligé d'envoyer quelques bataillons en Zélande, & pendant l'Eté suivant que nos troupes furent mises en quartier au milieu des inondations, on doit alors se contenter de pallier ce qu'on ne sauroit éviter. Mais comme c'est par le régime & par l'exercice qu'on en vient à bout, je différerai de donner des règles là-dessus jusqu'à ce que j'en sois à ces articles.

Quand le flux de sang commence à faire des progrès, le meilleur moyen pour s'en garantir, est de quitter le terrain où l'on campe & d'abandonner les privés, la paille pourrie & toutes les autres immondices du camp. Si cette méthode ne se trouve pas incompatible avec les opérations militaires, on doit les réitérer une fois ou deux & même plus souvent, ou du moins jusques vers le milieu de Septembre, tems où le danger est en grande partie passé. La premiere campagne me fournit une preuve de la bonté de cette méthode; car le long séjour qu'on fit à Hanau ne fit qu'entretenir la violence de la dysenterie, qui dès qu'on

eut abandonné ce camp diminua subitement (1). En 1745. que ce flux de ventre fut moins dangereux qu'on ne l'avoit jamais vû auparavant , non-seulement on en attribua la cause à la fraîcheur de la saison ; mais encore aux fréquens changemens de camp , pendant que l'armée étoit le plus en proie à cette maladie (2). Mais si quelques circonstances rendent impraticable le changement de camp , lorsque la dysenterie commence à faire du ravage , on peut alors se servir d'autres méthodes pour en arrêter les progrès.

Afin de conserver la salubrité de l'air pendant la saison de la dysenterie , on peut défendre aux Soldats de se décharger le ventre partout ailleurs qu'aux privés , & imposer une légère punition aux contrevenans. D'ailleurs depuis le milieu de Juillet , ou dès qu'on s'apperçoit que le flux de sang commence à se répandre , on peut

(1) Voyez Part. I. Chap. III. p. 33.

(2) Voyez Part. I. Chap. V. p. 54.

rendre les privés plus profonds qu'à l'ordinaire, & y faire jeter une fois par jour une couche épaisse de terre, jusqu'à ce que les fosses soient près d'être pleines, & lorsqu'elles le sont on doit bien les couvrir de terre & en creuser de nouvelles. On doit faire creuser les fosses à la tête ou à la queue du camp, précaution fort utile, parce qu'alors les vents en emportent les exhalaïsons au loin. Il est de plus nécessaire de renouveler souvent la paille, non-seulement parce qu'elle se trouve sujette à se pourrir; mais encore parce qu'elle retient aisément les émanations infectes de ceux qui ont été attequés de cette maladie. Si l'on ne peut pas se procurer de la paille nouvelle, on doit prendre plus de soin à donner de l'air à la tente & à la paille & à les tenir séches, comme on l'a observé auparavant.

Enfin quand la maladie commence à être fréquente, on ne doit pas mettre les malades dans un Hôpital général; du moins on ne doit pas y en envoyer un assez grand nombre pour corrompre l'air, & par-là non-seulement commu-

niquer aux autres l'infection ; mais encore l'entretenir & la conserver parmi eux. Ce réglemeut paroîtra d'autant plus juste, si l'on fait attention aux faits allégués dans la relation de la campagne d'Allemagne (1), & si on les compare avec ce qui s'est passé pendant l'Été de 1747. (2). C'est pourquoi lorsque la dysenterie domine , les Chirurgiens de chaque Régiment doivent traiter les cas légers dans le camp même ; pour les Soldats qui sont plus mal, on les mettra dans les Hôpitaux des Régimens qu'on doit sur-tout choisir bien spacieux & bien aérés , & ils n'en soigneront qu'autant qu'ils le pourront. Les granges, les greniers & autres lieux semblables sont excellens parce que les vapeurs s'y trouvent dispersées , sans qu'il y ait de risque à courir du côté du froid , puisque le tems est communément chaud pendant cette saison. A l'égard de l'Hôpital, qu'on n'y admette que ceux

(1) Voyez Part. I. Chap. III.

(2) *Ibid.* Chap. VII.

que les Hôpitaux des Régimens ne peuvent contenir, & les malades qui ne sauroient suivre l'armée. Si l'on ne disperse point les malades de la sorte, l'Hôpital général peut dans les mauvaises saisons être chargé de plusieurs milliers de malades, qui ne sauroient être soignés que par un plus grand nombre de personnes que le public n'y en employe. Mais quand même on obviendroit à cet inconvénient, il seroit toujours fort imprudent de n'avoir qu'un Hôpital général, à cause de la grande mortalité qui s'ensuit toujours de ce qu'un grand nombre de gens attaqués de maladies putrides sont pour ainsi dire pressés les uns sur les autres.

Après avoir fait voir dans la relation de presque toutes les campagnes, les terribles effets de la fièvre d'Hôpital; je n'ai pas besoin d'appuyer sur la nécessité de se servir de toutes sortes de précautions pour s'en garantir. Il est inutile d'entrer ici dans une description particulière de cette maladie, je la réserve pour la troisième Partie de mon Ouvrage; je me contenterai seulement de proposer les moyens qui peuvent empêcher

empêcher cette maladie de paroître tout - à - fait , ou d'être si contagieuse & si dangereuse. Je considérerai ces moyens sous les deux articles suivans , le choix des Hôpitaux , & la méthode de renouveler l'air qui y est renfermé.

En traitant du flux de sang , j'ai recommandé pour la guérison plus prompte des malades & pour prévenir l'infection , qu'on eût à se pourvoir dans le voisinage du camp de maisons spacieuses & bien aérées. Les mêmes moyens préviendront pareillement la fièvre d'Hôpital , puisque la dysenterie en est souvent la cause (1). Il est assez ordinaire de chercher en ces occasions des maisons chaudes & bien fermées , & de préférer par cette raison la maison d'un Paylan à sa grange ; mais

(1) Les émanations putrides des matières fécales dysentériques sont non-seulement propres à propager le flux de sang commun ; mais encore à causer la fièvre maligne d'Hôpital , avec des selles sanguinolentes , ou sans ce dernier symptôme.

l'expérience nous a convaincu que l'air est plus nécessaire que la chaleur. Par conséquent non-seulement les granges, les étables, mais surtout les Eglises sont les meilleurs Hôpitaux depuis le commencement de Juin jusqu'au mois d'Octobre. On en vit un exemple pendant la campagne de 1747. qu'on appliqua à cet usage une grande Eglise de Mastricht; quoique plus de cent personnes incommodées d'ulcères, de flux de ventre & d'autres maladies putrides, y fussent ensemble pendant plus de trois mois, & quoique pendant la plus grande partie de ce tems, il fit extrêmement chaud, cependant cette fièvre ne parut pas (1). Nous pouvons par conséquent poser pour règle, que plus on laisse entrer d'air frais dans les Hôpitaux & moins il y a de danger d'y causer la maladie.

Un autre point qu'on doit observer dans un camp fixe, c'est de disperser de côté & d'autre les Hôpitaux des Régimens & de ne les point placer les uns

(1) Voyez Part. I. Chap. VII.

près des autres dans le même Village. Par la même raison, si l'Hôpital général est obligé d'admettre à la fois un grand nombre de malades, (ce qui arrive toujours lorsque l'armée se met en marche après un long campement,) il est à propos de les disperser dans deux ou trois Villages, plutôt que de les tenir renfermés dans un seul, quoique l'œconomie de l'Hôpital & la commodité de ceux qui doivent en prendre soin exigent le contraire. Le plus grand danger venant d'un air corrompu, on ne peut jamais y suppléer par le régime & par les remèdes. De sorte qu'il est de la dernière nécessité que tous les malades qu'on peut commodément transporter dans des chariots, suivent par tout leurs Régimens respectifs.

Il est à propos d'ajouter la distinction suivante. Au commencement d'une campagne lorsque les maladies inflammatoires dominent, on doit laisser derrière ceux qui en sont atteints, d'autant plus que leur situation ne permet pas le changement de place, & que cette maladie n'est pas contagieuse.

se. Mais pour ceux qui tombent malades depuis la fin de l'Été jusqu'au déclin de l'Automne, comme ce sont des maladies d'une espèce putride, qu'elles permettent le mouvement, & que communément elles guérissent en changeant d'air, on doit par cette raison les faire plutôt suivre l'armée & les disperser, que de les rassembler dans un Hôpital général pour propager l'infection.

Comme ces Hôpitaux sont de la dernière conséquence, il est nécessaire de les fournir de couvertures, & de remèdes tirés des magasins publiques, & de donner aux malades des gardes & les autres choses dont ils peuvent avoir besoin. On doit non-seulement conserver ces Hôpitaux pendant qu'on est en campagne, mais encore dans les quartiers d'Hyver; parce qu'il se trouvera toujours à la fin d'une campagne plus de malades que les Médecins établis n'en peuvent soigner. Dans la campagne de 1743. on laissa dans l'Hôpital général autour de trois mille malades, & en 1747. lorsque les troupes entrèrent en quartiers d'Hyver, les listes des malades montoient à quatre mille. Dans le cours de la guerre un Médecin

étoit quelquefois chargé de sept cens malades en même tems ; dans ce cas l'Hôpital pourroit avoir le nom d'un Médecin, quoiqu'il en tirât fort peu d'avantages. Mais quand même on employeroit autant de Médecins qu'il seroit nécessaire, & qu'il y auroit des Chirurgiens à proportion, cependant la multitude en corrompant l'air rendroit presque toutes leurs peines infructueuses. C'est ce qu'on peut aisément concevoir par ce qui arriva en effet. Car sans compter la mortalité plus que pestilentielle qui régna dans les Hôpitaux de la première campagne, & prenant un terme moyen pour le reste, l'air fut toujours communément si mauvais, & rendit tous les soins si infructueux, que suivant un calcul modéré, de six personnes qu'on admettoit à l'Hôpital, il y en avoit toujours une qui mouroit. Outre l'avantage d'un air meilleur, avantage occasionné par la dispersion des Hôpitaux, il s'y en rencontre encore un autre ; c'est que les Chirurgiens connoissent mieux le tempérament, la disposition de leurs malades, & toutes les circonstances de

leurs maladies. Comme on doit toujours avoir recours au Médecin dans les cas difficiles, & qu'il est obligé de faire régulièrement les visites, on ne peut faire d'objections contre cette méthode de traiter les malades, dans laquelle j'ai toujours remarqué beaucoup plus d'avantage que dans celle d'un grand Hôpital général. Pour mettre les Chirurgiens en état d'avoir plus de soin des malades de leurs Régimens, il seroit nécessaire de donner à chacun un aide de plus en tems de guerre, parce qu'il arrive souvent que les malades sont en trop grand nombre pour que deux personnes seulement puissent en prendre soin. D'ailleurs dans les saisons malades, l'un de ces aides & quelquefois tous les deux peuvent tomber malades en même tems.

Examinons maintenant les Hôpitaux généraux. Il y en a de deux espèces; l'Hôpital volant qui suit toujours le camp à une distance convenable, & l'Hôpital fixe qui reste dans la même place. On doit sérieusement recommander à ceux qui ont l'inspection de ces deux Hôpitaux de faire en sorte que

les salles soient grandes & bien aérées ; ils doivent faire attention que la chaleur ne manque pas en Eté, & qu'en Hiver on peut se la procurer au moyen du feu. Il est aussi beaucoup plus avantageux de placer les Hôpitaux généraux dans les Villes que dans les Villages, parce que sans compter mille autres commodités, on peut avoir des salles plus grandes.

A l'égard de la disposition des Hôpitaux, pour conserver la pureté de l'air, la meilleure règle est d'admettre dans chaque salle si peu de malades qu'une personne qui ne connoît pas le danger du mauvais air, croiroit qu'elle en pourroit contenir le double ou le triple. Si les plat-fonds se trouvent bas, on fera fort bien de mettre autre part une partie des malades, & d'ouvrir jusqu'aux toits l'étage supérieur. Il paroît incroyable en combien peu de jours l'air se corrompt dans des salles trop pleines & où l'air est renfermé. Ce qui rend encore plus difficile de remédier à cet inconvénient, c'est l'impossibilité de convaincre les gardes & les malades eux-mêmes de la nécessité d'ouvrir les

portes ou les fenêtres pour avoir de l'air. J'ai toujours remarqué que les salles dont on ne pouvoit exclure l'air extérieur à cause que les fenêtres étoient brisées , se trouvoient les plus saines.

Il paroît par conséquent que lorsque les cheminées manquent, le meilleur préservatif seroit de se servir des ventilateurs du Docteur Hales, & pour l'usage des Hôpitaux l'on en pourroit construire de petits qu'il seroit aisé de transporter partout. Nous pourrions par leur moyen renouveler l'air dans toutes les salles, & les convalescens s'exerceroient à les mettre en jeu. Comme ces ventilateurs doivent être d'une dimension fort petite pour qu'on puisse les voiturer aisément , on peut aussi s'en servir sur les vaisseaux de transport (1).

(1) Le célèbre Inventeur de cette machine que j'ai consulté en cette occasion a eu la bonté de m'envoyer les avis suivans :

» Réflexions sur les moyens de tirer le
 » mauvais air des chambres des malades dans
 » les Hôpitaux des armées, soit en Ville ,
 » soit dans les maisons particulières.

» On ne doit pas pomper le mauvais air

Dans

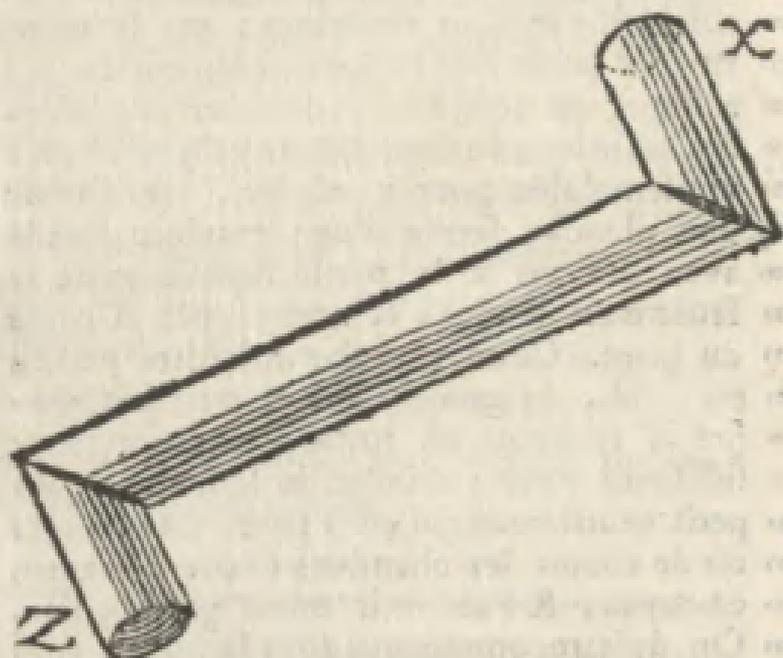
Dans les Hôpitaux d'Hiver on doit échauffer les chambres avec des cheminées & jamais avec des poëles. Car quoique ces derniers puissent entretenir

» de ces chambres par de petits ventilateurs
» mobiles placés dans les passages qui se ren-
» contrent entre les chambres ; car le mau-
» vais air qu'on tire retourne bien-tôt de ces
» passages ou corridors , dans les chambres
» des malades ; de sorte que le moyen le plus
» vraisemblable pour y réussir , est d'avoir
» une planche serrée d'une manière solide
» avec des vis à la partie supérieure de la
» fenêtre en dehors , & non clouée à cause
» du bruit. Cette planche doit être percée
» en rond , de manière que ce trou soit pro-
» pre à recevoir un tuyau d'une longueur
» suffisante pour atteindre de la fenêtre à un
» petit ventilateur qui est à terre. Le mauvais
» air de toutes les chambres se tire à travers
» ce tuyau , & l'air frais entre par la porte.
» On doit recommencer tous les jours aussi
» souvent qu'on le jugera à propos.

» Il est nécessaire que le trou de la plan-
» che attachée au haut de la fenêtre , & ce-
» lui qui est au côté du ventilateur soient
» ronds pour recevoir les orifices des tuyaux
» qui y correspondent. Au moyen de quoi le
» même tuyau peut servir pour des fenêtres
» de différente hauteur , en les plaçant plus

170 *Observations sur les*
ces chambres plus chaudement & à beau-
coup moins de frais ; cependant comme

» ou moins obliquement : savoir X , l'extré-
» mité du côté de la fenêtre ; Z celle qui est
» attachée au ventilateur.



» On peut faire des tuyaux de différente
» longueur qui se joindront l'un à l'autre , &
» qui serviront aux fenêtres plus élevées.
» Comme ces tuyaux doivent être de plan-
» ches de sapin fort minces d'environ cinq
» pouces de large , il n'est pas nécessaire de

ils n'attirent point l'air, ils ne sont propres qu'à augmenter la qualité putride; au lieu que le feu qu'on fait dans les cheminées agit comme un ventilateur perpétuel.

Si l'on se sert des ventilateurs, les autres précautions seront moins nécessaires; mais si l'on ne s'en sert pas il faut avoir recours à d'autres moyens pour purifier l'air. Les plus communs, sont de brûler de l'encens, du bois ou des bayes de genievre, ou quelque autre végétal résineux antiseptique. On recommande souvent en cette occasion l'odeur du vinaigre, & peut-être répond-elle mieux au but qu'on se propose, mais comme elle ne se répand pas aussi commodément que les autres choses qu'on

» les clouer ensemble dans la forme d'un
» tuyau jusqu'à ce qu'on en ait besoin; elles
» peuvent par cette raison occuper moins de
» place.

» On peut se contenter d'un très-petit ven-
» tilateur, de cinq piés de long environ &
» de vingt pouces de largeur & de profondeur,
» tel que celui que j'ai décrit dans mon venti-
» lateur, figure sixième.

brûle, on n'en a pas fait l'épreuve jusqu'à présent. Il y a des Auteurs qui font aussi mention du soufre & de la poudre à canon, & il est très-probable que ces matieres sont aussi fort utiles à cause de leurs vapeurs acides.

§. IV.

Comment on peut prévenir les maladies causées par une mauvaise nourriture ou un mauvais régime.

On doit observer qu'il n'y a point d'ordres assez forts pour empêcher les Soldats de manger & de boire ce qui leur plaît quand ils peuvent l'acheter. C'est par cette raison une regle fondamentale & presque la seule nécessaire, d'obliger les Soldats à manger en commun. On sera assuré par - là qu'ils employeront la meilleure partie de leur paye en nourriture saine, parce que heureusement c'est le goût du plus grand nombre. A l'égard du choix, il suffit de s'en rapporter à leur goût & à leur expérience, sans examiner trop scrupuleusement la nature des alimens

particuliers, qui n'incommodent pas tant même les personnes les plus délicates par leur espèce que par l'excès qu'on en fait. Le plus grand obstacle à ces repas communs, vient de ce que la plûpart des Soldats ont des femmes & des enfans qu'ils doivent entretenir sur leur paye. Dans de pareilles circonstances, ce n'est pas une mauvaise nourriture; mais le manquement de toute nourriture qui peut mettre en danger la santé du Soldat. Le repas commun étant une fois établi, il ne reste plus que d'avoir soin que le pain ne manque point, que les marchés soient tellement réglés, que les Marchands trouvent de l'encouragement à venir au camp, & que les chambrées aient de bonnes provisions à un prix modéré, & en particulier de bons légumes, qui pendant les chaleurs doivent faire une grande partie de la nourriture. La paye des Soldats en Angleterre est plus forte que celle des troupes des Puissances Etrangères, mais ils ne sont pas aussi économiques; de sorte qu'après avoir payé leur part du repas commun, on n'a pas sujet de craindre qu'il leur reste de quoi

s'incommoder par des excès. On a fait voir un peu plus haut (1) jusqu'à quel point les liqueurs fortes prises modérément peuvent être utiles.

Comme les chaleurs de l'Été en disposant les humeurs à la corruption, tendent à produire des maladies pendant l'Automne, il seroit à souhaiter qu'on réglât dans cette saison la nourriture de manière qu'elle corrigeât un peu cette disposition. Les Romains considéroient le vinaigre (2) comme une des plus indispensables provisions d'une armée; & cette conduite mérite notre attention. Or, soit qu'ils s'en servissent pour assaisonner leurs alimens, ou qu'ils en bûssent mêlé avec de l'eau lorsqu'ils avoient chaud & qu'ils se sentoient quelque disposition à la

(1) Chap. II. §. IV.

(2) *Hyeme lignorum & pabuli, aestate aquarum vitanda est difficultas. Frumenti vero, vini, aceti, nec non etiam salis omni tempore vitanda necessitas. Veget. de re Milit. Lib. III. Cap. III.*

fièvre, cela devoit faire un très-bon effet pour corriger pendant l'Été la trop grande putréfaction du sang. Le petit lait fait avec le vinaigre, déjà connu dans les Hôpitaux, est un excellent rafraîchissant dans les fièvres inflammatoires, & il se trouvoit du goût des Soldats. Mais la plus sûre méthode pour faire prendre un acide aux Soldats, seroit de mêler du vinaigre ou de l'esprit de vitriol avec autant de liqueur qu'un homme en peut prendre raisonnablement, & de lui faire boire cette mixtion pour lui servir de préservatif contre les maladies; sur-tout quand on envoie pendant la mauvaise saison des détachemens en Zélande & dans les parties les plus marécageuses du Brabant & de la Flandre.

On a quelquefois défendu le porc dans les camps, parce qu'on le regarde comme mal-sain. Sanctorius observe qu'il retarde la transpiration; & comme il se corrompt plutôt que le bœuf & le mouton, on peut présumer qu'il fournit une nourriture moins saine lorsqu'il y a du danger du côté de la putré-

faction : on peut croire aussi que cette viande est communément trop peu saignée, & par-là très-sujette à se corrompre, & à concourir avec d'autres causes à engendrer des maladies putrides.

En établissant les repas communs on pourroit faire quelques réglemens par rapport à la déduction nécessaire pour les liqueurs, soit en la retenant sur la paye ou d'une autre maniere. Cette méthode est déjà en usage dans la marine, & sans doute par les mêmes raisons qu'elle conviendrait fort ici; puisque dans les vaisseaux les hommes se trouvent aussi sujets aux maladies qui proviennent d'un air humide & corrompu.

A l'égard des Officiers, ils sont exposés dans le camp ou dans les quartiers humides, aux mêmes maladies de la saison & du climat, quoiqu'ils le soient beaucoup moins que le commun des Soldats. La principale règle qu'ils doivent observer dans les tems mal-sains, est de manger avec modération & d'éviter toute réplétion & in-

digestion (1). Le vin est nécessaire , mais l'excès en tout devient dangéreux , particulièrement en ce tems-là. Je finirai par cette maxime prudente de *Celse* , pour se garentir des maladies qui proviennent d'un air humide & corrompu : *tum vitare oportet fatigationem , cruditatem , frigus , calorem , libidinem* (2).

§. V.

Comment il faut prévenir les maladies qu'on provient d'un défaut dans l'exercice.

LÈS plus grandes fatigues qu'un Soldat ait à soutenir , sont les longues marches sur-tout dans les tems chauds & pluvieux. Lorsque le service l'exige on doit les endurer ; mais elles ne seront pas suivies par tant de mala-

(1) *Si qua intemperantia subest , tutior est in potione quàm in escâ.* *Celsus* , de *Med.* Lib. I. Cap. II.

(2) *Lib. I. Cap. X.*

dies, si l'on prend soin de se pourvoir de bonnes provisions & d'une grande abondance de paille sèche. Dans d'autres tems, lorsqu'on ne sera pas si pressé, on peut ordonner de petites marches avant la chaleur du jour, & faire faire halte aux troupes de tems en tems. Une pareille conduite bien loin de les fatiguer, contribue infiniment à les conserver en santé. Comme l'inaction occasionne toujours plus de maladies que la fatigue, il est indispensable lorsqu'on se trouve dans un camp fixe de faire des réglemens convenables au sujet de l'exercice; & cela d'autant plus que nos Soldats lorsqu'on les abandonne à eux-mêmes, sont naturellement indolens.

L'exercice que doivent prendre les troupes peut se considérer sous trois points différens; le premier a rapport à leur devoir; le second regarde les commodités de la vie, & le troisième leurs divertissemens.

Le premier point consistant dans ce qu'on appelle proprement l'exercice militaire, en même tems qu'il rend le Soldat expert & habile dans son métier,

il lui sert de moyens pour se conserver en santé (1). Il est plus avantageux de réitérer souvent cet exercice de bon matin, avant que le Soleil ait acquis un certain degré de chaleur que de le faire rarement & d'être plus long-tems à chaque fois ; car un camp ne pouvant fournir beaucoup de commodités pour le rafraîchissement, on doit éviter toute fatigue inutile.

A l'égard du second article on peut leur faire couper des branches d'arbres pour ombrager leurs tentes, leur faire faire des tranchées tout autour de leurs tentes, afin de laisser un écoulement à l'eau ; aérer la paille, nettoyer leurs habits & leur fourniture, & aider à leur cuisine. Il doit y avoir des ordres précis à ce sujet, & ce ne peut être un

(1) *Rei militaris periti, plus quotidiana armorum exercitia, ad sanitatem militum putaverunt prodesse, quàm Medicos. . . . ex quo intelligitur quanto studiosius armorum artem docendus sit semper exercitus, cum ei laboris consuetudo & in castris sanitatem, & in conflictu possit præstare victoriam. Veget. de re Milit. Lib. III. Cap. II.*

exercice désagréable pendant une partie du jour.

Enfin par rapport aux divertissemens on ne peut les y obliger par force ; mais on doit se contenter de les encourager. Les Officiers le peuvent faire par leur exemple , ou par de légères récompenses envers ceux qui excellent dans quelque jeu qu'on jugera propre à répondre au but qu'on se propose. Il y a quelques précautions à prendre sur cet article des divertissemens. Le peuple parmi nous est excessif en tout ; il ne connoît aucun milieu entre l'amour du repos & les exercices les plus violens. Quelque nécessaire que puisse être le mouvement aux troupes dans un camp fixe , on doit d'un autre côté prendre garde de les exposer à trop de fatigues , sur-tout dans les chaleurs & dans les saisons mal-saines , & à porter leurs habits mouillés, ce qui est la cause la plus fréquente des maladies des camps , comme nous l'avons prouvé assez amplement.

CHAPITRE IV.

*Comparaison des saisons par rapport
à la santé d'une armée.*

Nous devons nous attendre au commencement de chaque campagne, du moins pendant les premiers mois, à voir les listes des malades beaucoup plus fortes que si les troupes restoient dans leurs quartiers. En 1748. on ouvrit la campagne le 8. Avril (1), & c'est le plutôt qu'elle ait jamais commencé; aussi y eut-il cette année un si grand nombre de malades que les listes montoient à $\frac{1}{27}$ de l'armée entière. En 1745. on ouvrit la campagne dans les Pays-Bas le 25. Avril, & en 1747. le 23. du même mois dans le même pays. Mais en 1746. les troupes camperent le 23. Avril dans le Nord de l'Écosse: si

(1) Voyez. Part. I. Chap. VIII.

l'on considère la latitude & combien le pays est ouvert, on doit regarder cette campagne comme la plus avancée de toutes. On a raison de croire par tous ces exemples, que lorsque l'armée quittera ses quartiers de si bonne heure, on trouvera entre les malades & ceux qui ne le sont pas la même proportion qu'on a vûe ci-dessus.

Mais si les troupes continuoient dans les quartiers jusqu'au milieu du mois de Mai, la maladie seroit moins considérable pendant le premier mois, quoiqu'elle ne le fut peut-être pas autant qu'on pourroit s'y attendre. Ainsi dans la première année, les troupes campèrent le 17. Mai (1), & il y eut dans les Hôpitaux un mois après environ un $\frac{1}{11}$ de l'armée entière : proportion cependant que je ne veux pas regarder comme générale, parce que les Soldats avoient fait une longue marche, & que c'étoit leur première campagne. L'année suivante les troupes sortirent de leurs quartiers le 13. Mai ; après un

(1) Voyez Part. I. Chap. III.

campement d'un mois, il ne se trouva dans les Hôpitaux qu'environ $\frac{1}{40}$ seulement du total. Mais comme le tems fut fort doux & que d'autres circonstances favorables concoururent ensemble, on peut réduire la proportion année commune à $\frac{1}{10}$; de sorte que tout étant égal d'ailleurs, le nombre des malades sera après le premier mois environ $\frac{1}{4}$ plus grand, lorsque l'armée campe au milieu d'Avril que lorsqu'elle entre en campagne un mois plus tard.

Quinze jours ou trois semaines après le premier campement la maladie diminue d'une manière sensible; les plus infirmes sont déjà dans les Hôpitaux, le reste se trouve plus accoûtumé à la fatigue & le tems devient plus chaud de jour en jour. Cet état de santé continue pendant tout l'Été (1), à moins que par une exposition extraordinaire à la pluie les Soldats n'ayent leurs habits ou leurs lits mouillés; & en ce cas les

(1) C'est-à-dire, jusqu'au milieu du mois d'Août.

dysenteries sont plus ou moins fortes à proportion des chaleurs qui ont précédé.

La grande maladie commence ordinairement vers le milieu ou vers la fin du mois d'Août ; les jours se trouvent encore chauds , il est vrai ; mais les nuits sont humides & rafraîchies par des brouillards & par des rosées. La dysenterie devient alors dominante si elle ne l'a pas été plutôt, & quoique vers le commencement d'Octobre sa violence soit beaucoup diminuée ; cependant comme les fièvres rémittentes se font alors sentir , elle continue le reste de la campagne & ne cesse jamais entièrement , même dans les quartiers que vers le tems des premières gelées.

La maladie est tellement uniforme au commencement de la campagne , qu'on peut prédire à peu près le nombre de ceux qui en seront attaqués. Mais pendant le reste de la saison , comme les maladies sont alors d'une nature contagieuse , & qu'elles dépendent en grande partie des chaleurs de l'Été , il est impossible de prévoir combien il y aura de malades depuis le commencement jusqu'à la fin de l'Automne. A la fin de
la

la campagne d'Allemagne le nombre des hommes qui se trouvoient dans les Hôpitaux étoit à ceux qui se portoient bien comme trois à treize. Lorsque les troupes en 1747. entrèrent dans leurs quartiers, les malades faisoient environ $\frac{2}{3}$ de toute l'armée. Mais si l'on examine à part le détachement qu'on envoya cette année en Zélande, la proportion est presque inverse; car ceux qui se trouvoient en bonne santé étoient aux malades comme un à quatre. Lorsqu'on termina la campagne de 1744. quoique la moitié de l'armée ne fût composée que de troupes nouvelles, il n'y eut cependant de malades qu'un sur dix-sept, & l'année suivante qui fut remarquable par sa salubrité, il n'y en eut qu'un sur vingt-six; mais aussi les troupes entrèrent ces deux années en quartiers d'Hiver plutôt qu'à l'ordinaire.

J'ai remarqué que les quinze derniers jours d'une campagne prolongée jusqu'au commencement de Novembre, se trouve accompagnée de plus de maladies que les deux premiers mois de campement.

C'est pourquoi si l'on doit rester campé pendant six mois , il importe beaucoup pour la santé que les campagnes commencent de bonne heure. Car quoiqu'on pense qu'il est plus sûr pour les troupes de différer à entrer en campagne jusqu'au commencement du mois de Mai , & de rester campé jusqu'à la fin d'Octobre ; cependant l'expérience fait voir qu'il est plus avantageux de commencer la campagne quinze jours auparavant , afin de rentrer d'autant plutôt dans les quartiers d'Hiver.

Nous avons déjà remarqué que la fièvre rémittente ne finit pas toujours avec la campagne , & qu'elle continue dans les quartiers jusqu'à ce que les premières gelées commencent. Nous avons pareillement observé qu'il n'y a point d'autres maladies aiguës , à moins qu'elles ne soient occasionnées par des froids (1) violens depuis ce période jusqu'au campement suivant. Mais il se trouvera toujours une grande variété

(1) Part. II. Chap. I. p. 110. Chap. II. p. 123.

de maladies chroniques causées communément par des obstructions dans les viscères & par l'Automne précédent ; cependant les rôles des malades diminueront tellement , que si les troupes ont le nécessaire & que l'Automne précédent n'ait point été extraordinairement mal-sain , suivant toutes les apparences ils entreront en campagne le printems suivant sans avoir plus d'un malade sur quarante hommes.

Quoique les expéditions d'Hiver soient rudes en apparence , elles se trouvent accompagnées de fort peu de maladies , si l'on fournit aux Soldats des souliers forts , du feu , de bonnes provisions & de bons quartiers. Nous en avons eu une preuve lorsque nous marchâmes en Allemagne ; nous en eûmes une autre dans la campagne du Nord , l'année de la rébellion. Mais il est dangereux de faire de longues marches en Été , à moins qu'on ne les fasse pendant la nuit , ou si matin , qu'elles puissent cesser avant la chaleur du jour.

Ceux qui tombent malades dans le camp , sur-tout après le déclin de l'Été ,

& qui sont obligés d'être pendant quelque tems à l'Hôpital, ne se trouvent pas en état de servir cette saison : car la maladie les ayant affoiblis, & étant tenus chaudement tandis qu'ils sont entre les mains des Médecins, il est probable qu'ils retomberont aussi-tôt qu'ils rentreront en campagne. Il seroit par conséquent à propos de mettre les convalescens dans les garnisons pour le reste de la campagne, ou du moins jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement rétablis ; les Hôpitaux n'ayant ni les commodités nécessaires, ni un air assez bon pour cela. Il seroit fort utile pour prévenir les maladies, d'envoyer lorsqu'on le pourroit commodément les corps malades, ou qui ne sont pas accoutumés à la fatigue, en quartier d'Hiver quinze jours plutôt que le reste des troupes.

Puisque je viens de parler de la distinction des troupes, il est à propos d'ajouter la précaution suivante, parce qu'il est fort aisé de se tromper en cette matiere. On entend communément par des troupes accoutumées à la fatigue des troupes qui en ont beaucoup éprou-

vé, & qu'on croit par cette raison en état d'en supporter beaucoup davantage. Mais nous pouvons nous tromper en cela; parce que ces corps que le service a rendu malades ne seront jamais en état de supporter de nouveaux travaux, jusqu'à ce que tous les infirmes soient morts ou qu'on les ait renvoyés. Car, comme les Soldats en tems de guerre sont non-seulement sujets à des maladies violentes, mais encore qu'ils n'ont ni le tems, ni la commodité de se rétablir parfaitement, s'ils tombent une fois malades, il est presque sûr que leur tempérament s'affoiblira tellement, qu'ils seront toujours par la suite plus sujets aux maladies. J'en vais rapporter deux exemples. Nos troupes ayant campé l'année qui précéda la guerre, à Lexden-Heath près de Colchester, & y étant restées long-tems fort tard, elles entrèrent en quartiers toutes malades. Or, on remarqua que dans les garnisons la maladie commença par ceux qui s'étoient rétablis & qui avoient passé en Flandre; que les mêmes avec les autres qui avoient été malades dans les Pays-Bas

le furent encore les premiers dans les quartiers & ensuite dans le camp en Allemagne. De sorte qu'ils ne se portèrent bien que lorsqu'ils eurent perdu tous ceux d'entr'eux qui étoient foibles; ce qui arriva en grande partie pendant le cours de la première campagne. Le second exemple, est celui des détachemens qu'on envoya en Zélande & à Berg-op-Zoom, & qui souffrirent beaucoup par le mauvais air du pays. Les mêmes bataillons furent au commencement de la campagne suivante, beaucoup plus malades qu'aucun autre (1). Mais comme la première campagne de Flandre fut très-saine (2), (quoiqu'à la suite d'une fort malade en Allemagne) & que la suivante le fût encore davantage (3), quelques-uns pourroient inférer de-là que les troupes ne sont sujettes à souffrir

(1) Part. I. Ch. VII. p. 86. Ch. VIII. p. 92, 93.

(2) Part. I. Chap. IV. p. 49.

(3) Chap. V. p. 58, 59.

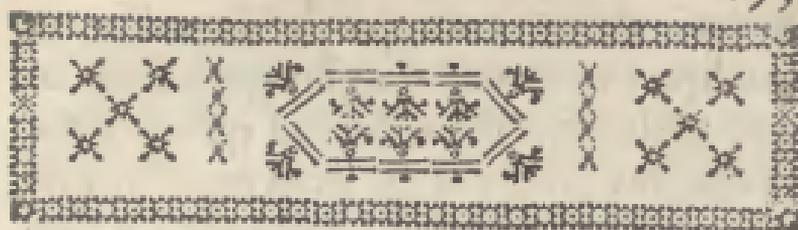
que la première année, & que les Soldats étant alors endurcis à la fatigue, ils peuvent supporter les travaux militaires sans en être incommodés. Mais outre que le tems fut fort favorable pendant la seconde & la troisième campagne, & qu'on entra en quartiers de fort bonne heure, on doit se rappeler que toutes les troupes qui avoient été en Allemagne y avoient perdu presque tous leurs malades; de sorte que ceux qui entrèrent en campagne l'année suivante étoient de vieux Soldats qui s'étoient toujours bien portés, des recrues ou des Régimens nouvellement levés qui arrivoient d'Angleterre; ce qui est une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé plus haut. Si la troisième campagne fut encore plus saine que la seconde, on doit remarquer que l'armée étoit alors dans son meilleur état, étant sur-tout composée de Soldats nouveaux, & d'autres qui s'étoient habitués à la fatigue en faisant une petite campagne par un tems modéré. Mais, preuve évidente qu'on ne doit pas mesurer la santé des troupes par le tems qu'elles ont servi, c'est que dans les deux der-

192 . *Observations sur les*
nieres années de la guerre, les mala-
des furent en aussi grand nombre à
proportion qu'ils l'avoient été les deux
premieres. Ce qui arriva dans les quar-
tiers du Brabant Hollandois pendant la
derniere campagne, fait voir qu'il n'y
a point d'habitude à la fatigue qui puisse
être de quelque utilité contre l'influen-
ce de l'air humide & corrompu des ma-
rais.

Ce que nous venons de dire peut
se réduire à ceci ; tout étant d'ail-
leurs égal, on peut asûrer que les
troupes dont le tempérament aura été
moins affoibli par les fatigues & le mau-
vais tems d'une premiere campagne,
seront plus propres à soutenir les tra-
vaux d'une seconde.

Fin de la seconde Partie.

OBSERVATIONS



OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMEES,

DANS LES CAMPS

ET

DANS LES GARNISONS.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Observations sur les fièvres inflammatoires
en général.*

PRÈS avoir divisé les mala-
A dies qui arrivent le plus fré-
quemment à une armée, & après
avoir parlé de leurs causes éloignées &
des moyens de les prévenir, je conti-

Tome I.

R

nuerai dans cette partie à présenter quelques observations pratiques sur chaque maladie, dans l'ordre qu'on les a proposées (1) ; c'est pourquoi je vais commencer par celles qui sont simplement inflammatoires.

Mais comme les maladies inflammatoires sont communes partout, & que ce sujet a été souvent traité, je n'entrerai ici dans aucun détail, je me contenterai seulement de faire quelques remarques sur celles qui reviennent le plus souvent dans les Hôpitaux de l'armée.

Au commencement d'une campagne, de même que pendant l'Hiver, les pleurésies & les péripneumonies sont les formes sous lesquelles la fièvre inflammatoire paroît le plus communément ; viennent ensuite les fièvres accompagnées de douleurs de rhumatisme. L'inflammation se jette aussi sur le cerveau, le foie, l'estomac & les autres viscères. La fièvre qui tire universellement son origine d'une transf-

(1) Voyez Part. II. Chap. I.

piration arrêtée, ou bien d'une inflammation de quelques unes de ces parties, ce qui est le principal effet du froid, se trouve ensuite entretenue par cette obstruction.

Quelquefois nous n'appercevons pas qu'une partie soit plus atteinte qu'une autre, & il ne paroît que quelques symptômes généraux d'inflammations. On appelle alors la maladie simplement fièvre inflammatoire, quoique si elle continue plus de deux ou trois jours, il est probable que quelques-unes des parties les plus *indolentes* seront pour lors obstruées. Cette espèce est plus commune lorsque le tems commence à devenir chaud; mais sur la fin de l'Été ou en Automne, il n'y a point de fièvre inflammatoire qui soit simple. Car dans cette saison l'exposition au froid & à l'humidité produisent des fièvres & des flux de ventre d'une espèce putride, & l'inflammation ne paroît souvent que la moindre partie de la maladie.

Car après le solstice d'Été la plupart des fièvres tendent à être rémittentes, & le sang est moins épais & plutôt putride. Mais vers la fin de la campagne

lorsque le tems devient froid, les symptômes inflammatoires les plus violens s'y joignent alors; de sorte qu'on peut dire que les fièvres dépendent en ce tems-là de deux causes différentes.

On peut mettre au nombre des fièvres inflammatoires mixtes, les intermittentes du Printems, qui attaquent au commencement d'une campagne, non-seulement ceux qui en ont eu l'Automne précédent; mais encore ceux qui se sont bien portés. On doit les distinguer des véritables fièvres intermittentes, avec d'autant plus de soin qu'il faut surtout se servir pour les guérir, de saignées & d'autres remèdes antiphlogistiques. Si l'on donne le Quinquina avant que le sang soit devenu moins épais, la maladie se change en fièvre continue, ou si elle s'arrête pour un tems, elle revient ensuite avec des symptômes plus mauvais.

Les fièvres inflammatoires d'une armée différent de la plûpart des autres, en ce qu'elles sont plus violentes & plus fréquemment accompagnées de la diarrhée.

La rigueur des saisons à laquelle

un Soldat se trouve particulièrement exposé, sa négligence à se plaindre des premiers symptômes & la dure sur laquelle il couche, lorsqu'il tombe malade; l'incommodité du chariot sur lequel on le transporte à un Hôpital assez éloigné; toutes ces circonstances ne suffisent-elles pas pour rendre raison de la violence de la maladie. Et c'est le défaut du lit, ou bien le froid, & la mauvaise boisson qui occasionnent le flux de ventre.

Comme la saignée est le remède le plus indispensable pour la guérison de toutes les maladies inflammatoires, il s'ensuit que si on la diffère trop longtemps, ou qu'on ne la réitere pas assez, des rhumes se terminent par des fièvres dangereuses, des rhumatismes, ou des consumptions. Comme un Soldat s'adresse d'abord au Chirurgien de son Régiment, il dépend de lui de prévenir plusieurs maladies en les soignant à tems. Les jeunes Praticiens en général ne sont pas portés à tirer beaucoup de sang; & cependant on perd plusieurs personnes, pour avoir seulement différé l'opération de quelques heures. Mais

le Chirurgien peut être sûr qu'un Soldat ne se plaindra jamais d'un rhume, ou de douleurs avec des symptômes inflammatoires, où la saignée ne soit pas nécessaire. Il doit juger par l'épaisseur du sang & la continuation des douleurs, de la nécessité de la recommencer, & si le malade a un point de côté ou sent quelque difficulté à respirer, on ne doit jamais la différer. Un Soldat qui n'a pour vivre dans un pays étranger que sa paye, ne peut faire beaucoup de sang; & quoique fort, n'étant pas cependant plein d'humeurs, il supporte plus aisément des saignées faites à plusieurs reprises, qu'il ne feroit la perte d'une plus grande quantité de sang à la fois. Je fais tirer communément dans les inflammations depuis douze jusqu'à quinze onces de sang pour la première saignée, & un peu moins pour les autres. Si cette quantité ne paroît pas suffisante, on peut suivre la règle de Celse; c'est-à-dire, faire attention à la couleur du sang pendant qu'il coule, & tant qu'il est noirâtre, (ce qui arrive toujours dans la difficulté de respirer, & dans les grandes inflamma-

tions,) on doit le laisser couler jusqu'à ce qu'il devienne plus vermeil (1). Dans tous les cas où on indique une saignée abondante, il vaut mieux la faire au lit, afin de prévenir l'évanouissement; & l'on peut aussi remarquer qu'une personne supportera plus aisément la perte d'une plus grande quantité de sang si l'orifice est étroit, que si on le fait plus grand; quelques-uns ont regardé cette méthode comme nécessaire pour détourner plus promptement les humeurs.

Un autre préservatif consiste à exciter la sueur de bonne heure; le *Hausst. diaphoret. Pharmacop. pauper. Edinburg.* (2) est le meilleur remède qu'on puisse

(1) *De med. lib. II. cap. X.*

(2) On doit observer qu'à moins que je ne m'exprime autrement, je suis par rapport aux noms & aux compositions des remèdes, la dernière édition de la Pharmacopée de Londres, savoir celle de l'année 1746.

On peut donner au lieu de cette composition une cuillerée du simple *spiritus mindereri* délayé dans un peu d'eau, toutes les deux

200 *Observations sur les*
employer pour cela. Si le sel ammoniac volatil vient à manquer, on peut y suppléer par le sel de corne de cerf, ou par l'esprit s'il est fait sans chaux vive. On donne communément de la thériaque ou quelque autre remède chaud; mais si ces remèdes ne provoquent point la sueur, ils ne font qu'augmenter la fièvre; au lieu que les préparations salines opèrent sans chaleur. La thériaque devient plus sudorifique & moins narcotique, en y ajoutant dix grains de corne de cerf pour une dose ordinaire, & en excitant la sueur par le moyen d'une grande dose de petit lait fait avec du vinaigre. Mais quant à ce qui regarde la méthode pour prévenir les fièvres, elle dépend plus des Chirurgiens des Régimens que des Médecins des Hôpitaux, qui voyent rarement le malade que la fièvre ne soit

heures, jusqu'à ce que la sueur paroisse. On peut encore donner à l'heure du coucher deux scrupules de sel de corne de cerf, infusés dans environ trois cuillerées de vinaigre commun & l'avaler en une fois.

tout-à-fait formée , ou tellement avancée qu'on ne puisse plus l'arrêter qu'avec les sudorifiques.

C'est pourquoi , si un rhume ou quelque disposition à la fièvre dure pendant deux ou trois jours , on doit se contenter seulement de saigner , & n'employer d'autres sudorifiques que ceux qui se trouvent rafraîchissans par leur nature , ou du moins fort peu échauffans. De cette espèce sont les remèdes nitreux ordinaires , & la potion saline de Riviere. Mais il n'y a rien peut-être de si efficace en ce genre que le *spiritus mindereri* (1). Le savant Boerhaave (2) a le premier fait mention de son usage interne ; il est devenu depuis fort commun à Edimbourg , & le Docteur (3) Clerk , célèbre Méde-

(1) *Pharmacop. Edinburgensis.*

(2) *Chem. Vol. II. Proc. 108.*

(3) Comme les observations du Docteur Clerk , sur les effets de ce remède en différens cas peuvent faire plaisir à mes Lecteurs,

cin de cette Ville l'y a introduit. On donne le nitre depuis dix jusqu'à quinze

je joindrai ici ses propres expressions tirées de l'extrait d'une Lettre sur ce sujet dont il m'a honoré.

» Je ne donne jamais plus d'une demi-on-
 » ce de *spiritus mindererii* pour une dose.
 » Quand j'ai intention de provoquer l'urine ,
 » je donne la même quantité deux fois le
 » jour mêlée avec autant de *syrop d'albea* , &
 » rarement ce remede manque-t-il de faire
 » effet. Mais dans une hydropisie je fais plus
 » communément usage du *Julap. diuretic.*
 » *Pharmacop. pauper. Edinb.* J'ajoute quelque-
 » fois du *sel de succin* , quand je suis sûr que
 » c'est du véritable ; mais on le trouve rare-
 » ment tel. On l'a retranché par cette raison
 » de la Pharmacopée des pauvres , & l'on a
 » mis en sa place l'esprit , qui est en même
 » raison au sel , que l'esprit de corne de cerf
 » est à son sel ; quoique n'étant pas jusqu'alors
 » en usage , on le jettât comme n'ayant au-
 » cune valeur. Lorsque je donne le *spiritus*
 » *mindereri* pour exciter la sueur , j'ajoute
 » toujours une petite quantité de sel de corne
 » de cerf pour lui donner une teinture alca-
 » line , comme dans le *Haustus diaphoreticus*
 » *Pharmacop. pauper.* Quand je veux exciter
 » une sueur abondante , comme dans les
 » rhumatismes ; je donne deux cuillerées du
 » *Julap. diaphoretic.* (*Pharmacop. pauper.*)

grains toutes les six heures. Une dose plus forte nuit communément à l'estomac, & même celle ci l'est encore quelquefois trop. J'ai pareillement suivi la pratique commune en joignant les testacées aux sels neutres ; mais sans faire d'abord aucune attention particuliere à leurs effets : mais ayant depuis découvert par des expériences faites hors du

10 d'heure en heure ou toutes les une heure &
20 demie jusqu'à ce que la sueur sorte ; & je le
30 répète suivant que le besoin l'exige lorsqu'
40 que les liqueurs chaudes délayantes ne suf-
50 fissent pas pour l'entretenir. J'ai donné de
60 cette maniere environ 2. onces d'esprit & 10.
70 grains de sel de corne de cerf dans l'espace
80 de 24. heures. Dans les inflammations to-
90 piques, je lui donne une teinture d'acide en
10 y mêlant une égale quantité d'*Acetum scilliti-*
11 *cum*. Je l'ai souvent ordonné de la sorte dans
12 les pleurésies & les péripneumonies. Je fais
13 que plusieurs de mes Confreres ne se servent
14 que de cette formule. Je crois que de tous les
15 sels neutres, le sel ammoniac crud approche
16 davantage du *spiritus mindererii*. Je fais
17 quelquefois usage du *Bol Diaphorétique*
18 *Pharm. pauper.* ; mais je ne trouve pas qu'il
19 soit à beaucoup près aussi efficace que le
20 *Julep*.

corps, que toutes ces substances ont une qualité putréfactive, il étoit naturel de conclurre que prises intérieurement, elles devoient faire le même effet (1). Et peut-être qu'on s'en apercevrait plus souvent, sans la quantité des acides qu'on donne ordinairement dans les maladies aiguës ; dans ce cas, non-seulement la qualité putréfactive des testacées peut être détruite ; mais les acides peuvent devenir neutres, & avoir par-là une vertu plus diaphorétique. On peut aussi corriger la qualité putréfactive de ces poudres par la racine de *contrayerva*, & lorsqu'elles sont ainsi mêlées on n'en doit rien craindre (2). *p. 8. v. 204.*

Il est nécessaire de distinguer cette fièvre en deux états. Dans le premier, le pouls se trouve dur & il est à propos

(1) Voyez le Traité sur les substances septiques & anti-septiques, Mémoire III. Expérience XXIII.

(2) Voyez le Traité sur les substances septiques & anti-septiques, Mémoire IV. Expérience XXIV.

de saigner. Dans le second, quoique les symptômes inflammatoires subsistent toujours, le pouls paroît trop profond pour qu'on fasse cette évacuation. On doit appliquer dans ce dernier cas les vésicatoires comme l'unique remède, & l'on ne doit pas s'en servir plutôt, à moins que ce ne soit dans quelques circonstances dont on parlera dans la suite. Si les vésicatoires sont grands, il vaut mieux les appliquer par degrés que d'en employer un grand nombre à la fois. On commence ordinairement par le dos, & s'il est nécessaire, on les applique le jour suivant aux cuisses & aux jambes, réservant les bras pour les derniers, afin qu'on puisse remuer d'autant plus long-tems le malade d'une manière commode. Dans un grand abattement accompagné d'un délire, les sinapismes appliqués à la plante des piés pour ranimer le pouls & soulager la tête, font souvent plus d'effet que les vésicatoires. Je me suis servi par cette raison des deux formules de la Pharmacopée d'Edimbourg.

Il est bon dans ces Hôpitaux où l'on doit toujours soupçonner le mauvais

air, de se précautionner de bonne heure contre la corruption. Par cette raison, aussitôt que l'inflammation commence à diminuer, ou que le pouls s'adoucit; je crois qu'il convient de donner les diaphorétiques de la manière suivante.

R. aq. fontan. unc. IV. aq. alexeter. spir. unc. i. acet. distillat. unc. sem. julep. e camphor. unc. ij. pulv. contrayerv. comp. scrupul. IV. nitri puri scrup. ij. syr. e cort. aurant. unc. sem. misc.

Cap. sexta quaque hora cochle. IV.

Lorsque le camphre est ainsi dissous, il paroît répondre mieux au but qu'on se propose, & je l'ai toujours regardé comme plus efficace en petites doses pour diminuer l'inflammation & les symptômes nerveux, & aussi pour exciter une sueur douce.

Vers la crise ou le déclin de la fièvre, on peut ajouter à la panade un peu de vin, ou bien le donner sous une autre forme. Dans un abattement, je me sers de cordiaux ordinaires; mais j'ajoute dans les grands une demi-drachme de sel de corne de cerf sur six ou huit onces

de cette mixtion , & j'en donne deux ou trois cuillerées pour une dose.

On modère la soif en donnant avec de l'esprit de vitriol ou du jus de limon un petit goût d'acide à l'eau d'orge ou à la sauge prise en guise de thé ; mais rien ne l'appaise tant & ne paroît si agréable aux malades , que quelques tranches d'orange.

Si l'on a été constipé avant la maladie , il est à propos de prendre après la saignée , quelque chose qui relâche ; sinon les clysteres suffisent pour provoquer les selles. Lorsqu'on est rétabli , il faut communément donner quelque médecine douce , pour prévenir une trop prompte réplétion , ce qui arrive ordinairement aux convalescens , qui ne manquent point de satisfaire leur appétit ; autrement les purgations paroissent alors inutiles.

On ne doit jamais donner de vomitifs , à moins que ce ne soit dans quelques cas particuliers , & de quelque manière que ce soit ils sont dangereux , excepté dans les commencemens d'une maladie. On peut faire une exception du cas suivant ; lorsqu'après la résolu-

tion d'une péripneumonie, le malade se trouve prêt à être suffoqué par une fluxion violente, un vomitif doux devient alors le meilleur remède pour dégager la poitrine.

Un jeune Médecin n'a pas de précautions plus nécessaires à prendre, que de s'abstenir d'opiates dans toutes ces fièvres, quoique les malades se plaignent de douleurs & d'insomnie. Il peut y avoir quelques exceptions; mais elles sont en petit nombre & difficiles à définir; il est par conséquent plus sûr de n'en faire aucune, & de suivre une route uniforme. Si la fièvre se trouve accompagnée d'une diarrhée, qui ne soit pas critique, on peut la réprimer peu à peu par du *diascordium* (1), après avoir donné la rhubarbe, & avoir tâché de pousser les humeurs vers la peau, par l'usage des diaphorétiques, (le nitre toutefois excepté) avec la décoction blanche pour boisson ordinaire.

Quelques fièvres lentes & nerveuses

(1) Voyez la Formule, Part. III. Chap. VI. §. IV.

soit souvent accompagnées d'un cours de ventre. Quoiqu'il ne soit pas critique par lui-même, on ne peut cependant l'arrêter sans danger; mais ces sortes de fièvre se rencontrent rarement dans les Hôpitaux, & n'appartiennent pas proprement aux maladies de cette classe.

CHAPITRE II.

Observations sur quelques inflammations particulières.

§. I.

De la Phrénésie.

LA Phrénésie ou inflammation des membranes du cerveau, considérée comme une inflammation originale, est proprement une maladie d'Été, qui vient d'avoir été exposé au Soleil, surtout pendant le sommeil & après avoir bû. Mais une Phrénésie symptomatique est un des plus généraux symptômes

inflammatoires ; elle ne se trouve limitée à aucune saison , & se joint indifféremment à la fièvre bilieuse , maligne ou inflammatoire. Elle est plus commune dans les Hôpitaux militaires que partout ailleurs , à cause de la violence qu'on fait à toutes les fièvres en transportant dans des chariots les malades du camp à l'Hôpital ; violence d'autant plus grande , que le bruit & la lumière seules suffisent pour exciter la Phrénésie dans un tempérament délicat.

La Phrénésie primitive exige sur le champ d'amples saignées : & l'on regarde le soulagement comme beaucoup plus sûr , si l'on peut tirer le sang de la veine jugulaire. Je n'ai jamais conseillé de couper l'artere des temples , parce que j'ai toujours trouvé de la ressource à appliquer aux temples six ou sept sang-sues (1). On peut comparer l'avantage qu'on en retire aux effets d'une abondante hémorragie du nez. Le reste

(1) *Conf. Mead, monita præcepta medica cap. 1. sect. 3.*

de cette cure consiste en vésicatoires & autres remèdes communs à toutes les fièvres inflammatoires.

On guérit aussi la Phrénésie symptomatique en ouvrant la veine, si le pouls le peut permettre; mais si on ne le sauroit faire à cause de sa profondeur, on doit employer les sang-sues & les vésicatoires. Lorsqu'on applique les vésicatoires, on commence ordinairement par la tête; mais je pense qu'il est plus à propos dans les Hôpitaux militaires de la laisser pour la dernière chose; parce que les Barbiers sont négligens & en coupant la peau, ils exposent le malade à une violente strangurie, ou à d'autres spasmes qu'on doit surtout éviter alors (1). Les remèdes internes ordinaires sont le nitre & le camphre. Ce dernier n'échauffe point & s'accorde

(2) Le Dr. Whytt, Professeur dans l'Université d'Edimbourg, a eu la bonté de m'envoyer la remarque qu'il fit sur ce passage à la lecture de la première édition. Il a observé qu'en rasant la tête douze ou quinze heures avant l'application des vésicatoires, on prévenoit communément la strangurie.

avec l'estomac, si on le donne suivant la méthode d'Hoffman, en petites doses ; mais souvent réitérées.

La Phrénésie est souvent occasionnée ou augmentée par le défaut d'une transpiration suffisante, & le manque de chaleur aux extrémités. Aussitôt qu'on a amené un Soldat à l'Hôpital avec des symptômes fiévreux, on doit par cette raison bien bassiner ses piés & les mains avec de l'eau & du vinaigre chauds (1), & pendant toute la maladie on doit avoir soin de tenir ses piés couverts. Au moyen de quoi les fièvres prendront plutôt une favorable issue, & le malade sera moins exposé au délire.

On a trouvé des abscess dans la substance du cerveau de ceux qui sont morts de fièvres inflammatoires & nerveuses, quoique les symptômes phrénétiques n'eussent point paru violens dans le cours de la maladie. On peut conclurre de-là, que l'inflammation des meninges est accompagnée de plus de dé-

p. 14. de 12. et 1.

(1) Comparez ceci avec une observa-
n Part. II. Chap. II. §. V.

fordre dans les sens & de spasmes, qu'une inflammation & suppuration du cerveau même. Mais nous traiterons ce sujet plus amplement dans un autre article (1).

§. II.

De l'Ophtalmie.

Les Soldats sont sujets à l'Ophtalmie ou inflammation des yeux. Cela vient non-seulement des froids de l'Hiver; mais encore de leur exposition continue au Soleil & à la poussière pendant la campagne. On peut guérir les cas légers sans saigner; mais s'il s'y joint un peu de fièvre, ou que l'inflammation soit considérable, on ne doit point manquer de faire tirer du sang. On ne peut guérir les inflammations violentes sans d'amples saignées, à moins qu'on ne puisse détourner les humeurs de la partie affectée sans épuiser le reste du corps. Il est par cette

(1) Fièvre maligne, Chap. VI. §. IV.
-V. VI.

raison fort utile d'appliquer les vésicatoires derrière les oreilles, surtout si on les y laisse pendant deux ou trois jours, & qu'on laisse suppurer la plaie. Cette partie de la cure est suffisamment connue. J'ai observé que les sangsues étoient quelquefois plus efficaces, quoiqu'on ne s'en serve pas communément. On doit en appliquer deux à la partie inférieure de l'orbite, ou proche l'angle externe de l'œil, & tenir les plaies ouvertes quelques heures après qu'elles sont tombées. C'est pourquoi dans toutes les inflammations considérables, j'ai toujours fait usage de cette méthode après la saignée du bras ou de la veine jugulaire, & j'y ai joint les vésicatoires & une purgation lorsque je l'ai crû nécessaire. Cette méthode n'est pas moins recommandable dans les inflammations des yeux occasionnées par des causes extérieures. On doit toutefois faire attention que dans les fluxions considérables, il est à propos de tirer d'abord une grande quantité de sang, & de détourner sur le champ les humeurs par une purgation prompte. Mais quoique ces moyens soient fort

efficaces dans les Ophthalmies communes, on ne doit pas y compter lorsque la maladie provient de quelque cause scrophuleuse ou vénérienne.

Il faut dans tous les cas examiner souvent & attentivement l'œil enflammé; puisque l'inflammation peut être occasionnée & continuée par de petites poussieres ou par des poils des sourcils qui seront tombés dedans, ou qui croissent intérieurement, & qui causent une irritation continuelle. On guérit les inflammations légères occasionnées par le Soleil & par la poussiere, en fomentant les yeux avec du lait & de l'eau chaude, & en les frottant le soir avec l'*unguentum tutia*. Si les yeux sont foibles, & s'ils se trouvent peu enflammés, on peut les laver avec de l'eau-de-vie & de l'eau. Mais dans les cas dangereux, après que l'inflammation a un peu cédé à l'évacuation, on peut étendre du *co gulum aluminosum* sur du charpi, & l'appliquer en se mettant au lit. J'ai souvent éprouvé que c'est le meilleur remede extérieur dont on puisse faire usage. p. 14. no. 215

§. III.

De l'Esquinancie.

L'Esquinancie (1) inflammatoire est très-fréquente & très-dangéreuse au commencement d'une campagne. Sa propensité à causer la suffocation, indique la nécessité où l'on est de faire de promptes & d'amples saignées, de purger & d'appliquer les vésicatoires. Mais comme Sydenham a parfaitement bien expliqué la méthode & la manière dont il faut s'en servir, je me contente de recommander ici le remède suivant, comme un des plus efficaces pour cette maladie. Trempez un morceau de flanelle épaisse dans égale quantité d'huile commune & d'esprit de corne de cerf; appliquez-la autour du cou, & renouvellez-la une fois toutes les 4. ou 5. heures (2). Au moyen de quoi le cou, &

(1) *Faucium strangulatio.*

(2) Je tiens ce remède du Dr. Young, Médecin à Edimbourg.

quelquefois

quelquefois le corps entier entre en sueur, qui après la saignée emporte l'inflammation, ou du moins la diminue beaucoup. La formule est nouvelle, mais l'intention ne l'est pas; car les Anciens appliquoient l'huile chaude avec des éponges & des sachets de sel chaud (1). Quelques-uns d'entre les derniers Ecrivains ont recommandé des cataplasmes, faits avec de la fiente (2) d'animaux, ce qui ne paroît être qu'une manière grossière & mal-faisante d'employer les volatiles.

J'ai remarqué qu'on retiroit fort peu d'avantage des gargarismes, & je me suis même imaginé que ceux qui étoient acides, faisoient plus de mal que de bien, en resserrant les émunctoires de la salive & du *mucus*, & en épaisissant ces humeurs. Mais une décoction de si-

(1) *Ergo admovere spongiar oportet; quæ melius in calidum oleum, quam in calidam aquam subinde demittuntur. Efficacissimumque est hic quoque, salem calidum cum saccellis superimponere. Cels. Lib. IV. Cap. IV.*

(2) *Esmuller cap. de Anginâ.*
Tom. I.

gues dans de l'eau & du lait, paroît avoir un effet contraire, surtout si l'on y ajoute de l'esprit de sel ammoniac, au moyen de quoi la salive devient plus fluide, & les glandes font la sécrétion plus aisément, circonstance qui contribue toujours à la guérison. *p. 14. no. 218.*

§. I V. *no. 1.*

De la Pleurésie & de la Péripleurésie.

Je viens maintenant à la Pleurésie & à la Péripleurésie, qui sont les formes sous lesquelles la fièvre inflammatoire paroît le plus fréquemment. On doit d'abord remarquer que dans ces maladies on ressent une douleur dans quelque partie que ce soit de la poitrine, derrière, devant, aussi-bien qu'aux côtés, & quelquefois elle descend si bas dans le dos, qu'on la prend pour une colique néphrétique. De plus, comme la pleurésie couvre non-seulement les côtés; mais qu'elle enveloppe aussi les poumons, le péricarde & le côté convexe du diaphragme, quelque part que l'inflammation commence, elle se communi-

p. 14. Dernière note sur 218

que aisément à cette membrane. Mais comme par-tout où l'obstruction se fixe le traitement se trouve le même, nous devons être moins inquiets pour connoître où est son siege.

On doit distinguer la véritable Pleurésie de la fausse, & de quelques douleurs qui lui ressemblent, & qui sont occasionnées par des vents. Mais comme la vraie & la fausse s'accordent dans la viscosité du sang, & qu'elles reçoivent toutes les deux du soulagement par la saignée, & en appliquant des vésicatoires à la partie affectée, il n'est pas nécessaire d'en faire ici une exacte distinction.

Mais les méprises au sujet de l'espece venteuse peuvent être d'une conséquence plus pernicieuse. Les personnes hystériques & affectées de la maladie hypochondriaque y sont très-sujettes; mais elles paroissent rarement dans nos

Hôpitaux. Tous ceux que les maladies, & surtout celles des entrailles ont réduit fort bas, sont très-sujets aux points de côté occasionnés par les vents. Ces douleurs sont causées par des vents, ou par des excréments renfermés dans cette

partie du *colon* la plus proche du diaphragme. Elles se font communément sentir de la poitrine au dos, ou d'un côté à l'autre, affectent la respiration, & sont quelquefois accompagnées d'une toux petite, mais fréquente. Mais ni la fièvre, ni le pouls dur, ni le sang coëneux, & les autres marques d'une véritable Pleurésie ne se rencontrent. La saignée est nuisible; les carminatifs relâchans avec quelque chose de chaud appliqué à la partie affectée, donnent du soulagement. Les vésicatoires sont peut-être le seul remède qui soit commun à l'un & à l'autre.

Quoiqu'on doive rejeter les jours critiques, il faut continuer d'observer avec les Anciens, certains périodes de la maladie qu'on distingue par les symptômes & les indications de la cure. On apporte souvent les malades à l'Hôpital lorsque l'inflammation s'est déjà répandue sur les poumons, & qu'elle se trouve trop considérable pour céder à la saignée. Or, quoiqu'il ne soit pas à propos d'abandonner le tout à la nature; il est cependant certain, que si les crachats paroissent tels qu'Hippo-

crate les décrit, nous devons les regarder comme un moyen de guérison, & ne point les détourner par les saignées ou par d'autres évacuations.

C'est avec ces précautions qu'il faut procéder. On peut saigner librement les trois ou quatre premiers jours de la maladie; mais si dans ce tems-là le crachement commence, on doit tout-à-fait discontinuer la saignée, ou bien la modérer de manière qu'elle soulage la poitrine, sans diminuer la force & sans arrêter l'expectoration.

On ne peut donner aucune règle précise par rapport à la quantité de sang qu'on doit tirer & au nombre de saignées. Sydenham a déterminé quarante onces pour la quantité que les hommes pouvoient perdre dans une Pleurésie; mais ce seroit trop peu si l'on ne se servoit des vésicatoires, qui non-seulement abrègent la cure; mais préviennent encore la perte d'une grande quantité de sang.

On peut guérir avec fort peu de saignées une Pleurésie simple, ou qui n'est accompagnée que d'une inflammation légère des poumons. Le grand

222 *Observations sur les*
remède consiste en un large vésicatoire
appliqué au côté affecté. Si on l'appli-
que à tout autre endroit, il peut aug-
menter la maladie; mais en agissant
directement sur la partie, il résout
l'obstruction & écarte par-là la fièvre.

La méthode d'appliquer des vésica-
toires aux côtés paroît fort ancienne;
l'on employoit à cet usage les sinapif-
mes (1). On se sert seulement à pré-
sent des mouches cantharides, & la
pratique en est devenue fort commu-
ne en Angleterre (2). Reste mainte-
nant quelque difficulté au sujet du tems
où l'on doit appliquer les vésicatoires;
savoir s'il vaut mieux en faire usage au
commencement, ou bien attendre que
le pouls soit adouci par les fréquentes
saignées. L'expérience que j'ai m'en-
gage à préférer une prompte applica-
tion; car en traitant dans les Hôpitaux
un grand nombre de ces sortes de mala-
dies, je n'ai jamais vû qu'en appliquant

(1) *Cels. Lib. IV. Cap. VI.*

(2) *Mead. monita & præcepta medica.*

les vésicatoires immédiatement après la première saignée, il en résultât aucun inconvénient, & je me suis toujours aperçu au contraire que ce remède apportoit un soulagement prompt & certain. Bien plus, lorsqu'il n'y avoit point de Chirurgien à portée, j'ai fait souvent appliquer sur le champ les vésicatoires au côté, & saigner après, pourvu qu'on ouvrît la veine avant que les cantharides eussent eu le tems d'agir. Ces vésicatoires latéraux sont ordinairement de la largeur de la main.

Quand même les vésicatoires feroient disparoître les symptômes, il seroit plus sûr de recommencer la saignée, à moins qu'une sueur abondante ne survienne avec la cessation de la douleur, & ne rende tous les autres remèdes inutiles. Mais si les poumons sont en même tems fort enflammés, la cure ne sauroit être si prompte. Car quand même la première saignée & le premier vésicatoire apporteroient du soulagement, il seroit cependant nécessaire de les réitérer. Quelquefois la douleur se renouvelle & se fixe à l'autre côté; mais si

on la traite comme la première, elle se dissipera pareillement.

La Péripleurésie est naturellement plus dangereuse que la Pleurésie, & cela d'autant plus que les vésicatoires ne sauroient opérer aussi immédiatement sur les poumons que sur la pleure. Les vésicatoires ne laissent pas que d'être dans ce cas même, le remède le plus sûr après la saignée. La dureté des lits des Soldats dans les Hôpitaux du camp est un obstacle à l'application des vésicatoires au dos; mais ils ont un effet égal aux côtés; & lorsqu'ils sont couchés plus mollement, j'applique d'abord ces vésicatoires au dos & ensuite aux côtés. Les vésicatoires tendent à soulager la poitrine & à provoquer l'expectoration, non-seulement lorsqu'on les applique à la poitrine; mais encore lorsqu'on les met aux extrémités, au lieu que lorsque les crachats ont paru, on ne doit se servir de la saignée qu'avec les plus grandes précautions, si tant est qu'on doive y recourir.

Dans les commencemens de la Pleurésie & de la Péripleurésie, les clystères laxatifs, & les sudorifiques ra-

Fraîchissans sont fort bons ; mais tous les cathartiques & les sudorifiques chauds se trouvent pernicious. Lorsque les vésicatoires soulagent le malade , il est alors tems de provoquer la sueur ; mais dès que l'expectoration commence, on doit discontinuer les sudorifiques ou les joindre aux expectorans. ^ p. 15
170225
Le principal est l'oxymel scillitique ; ou bien dans une chaleur considérable ou une grande soif quelque acide plus agréable. Mais dans un abattement de pouls après des saignées réitérées , le sel de corne de cerf joint à quelque huile, non-seulement ranime le pouls, mais excite encore l'expectoration lorsqu'elle diminue. *p. 15. v. 2.*

Si malgré cette évacuation, la poitrine continue à souffrir , la saignée est nécessaire. Mais il n'y a point de cas où il soit si dangereux d'aller d'une extrémité à l'autre ; en omettant la saignée , on risque de causer dans les poumons une obstruction générale , & en saignant trop abondamment il y a à craindre d'arrêter l'expectoration. On a l'obligation au Docteur Huxham de quelques-unes des meilleures regles dont on puisse

faire usage dans tous ces cas (1). Mais par rapport aux vésicatoires, il n'est pas nécessaire de prendre aucune précaution dans une telle conjoncture ; puisqu'ils sont toujours bons pour ranimer le pouls, soulager la poitrine, ou pour provoquer l'expectoration.

Si l'obstruction ne se dissipe pas en peu de tems, ou si l'expectoration ne commence point, il y aura comme les Anciens l'ont observé, des signes de suppuration vers le septième jour ; mais si l'expectoration paroît de bonne heure, elle peut continuer long-tems au-delà de ce terme sans aucun danger du côté de la suppuration. Pendant l'expectoration, il sera quelquefois utile de donner un vomitif pour débarasser la poitrine des phlegmes visqueux. On peut donner quelquefois des opiates ; mais avec de grandes précautions. Car tant que le pouls est dur, qu'on sent de la difficulté à respirer, & que la

(1) Voyez la Dissert. sur les pleurésies & sur les péripneumonies, à la suite de son Essai sur les fièvres.

fièvre cause des insomnies, ils sont pernicieux. Mais lorsque la fièvre est passée, & que l'insomnie ne se trouve plus occasionnée que par des humeurs qui tombent sur les poumons, les opiates donnent du repos & provoquent le crachement. Si les phlegmes sont trop visqueux, ou que le malade soit constipé, on peut y joindre de la squille; mais s'il a le corps libre, & que la tête soit affectée par les remèdes adoucissans, on peut se servir du sel de corne de cerf comme d'un correctif.

§. V.

De l'inflammation du foie, ou hépatitis.

Le foie est non-seulement sujet à des inflammations primitives; mais encore à souffrir par des métastases de la matière. J'ai remarqué dans plusieurs corps disséqués, qu'après les poumons, ce viscere se trouve le plus sujet à la suppuration; mais je n'ai jamais vû qu'un seul cas où l'on ait été guéri après un abcès. La matière se dirigeant vers l'extérieur, on la fit sortir, & le mala-

de se rétablit en peu de tems. Il se présenta un autre cas remarquable par la situation de l'abcès qui étoit tout-à-fait sur le côté gauche de la ligne blanche. On fit néanmoins l'incision, & il en sortit une grande quantité de pus. Le malade fut soulagé ; mais l'opération ayant peut-être été trop long-tems différée, il mourut bien-tôt après. En ouvrant le corps, on trouva que l'incision avoit pénétré dans le foie ; mais qu'elle étoit trop petite pour évacuer une si grande quantité de matiere.

Il y eut un autre cas fort singulier par la qualité de la tumeur qui étoit plate, & par la grande difficulté qu'avoit le malade à respirer ; car il ne pouvoit point du tout se tenir couché ; mais il s'appuyoit la plûpart du tems sur ses genoux & sur ses mains. Il faisoit d'ailleurs de fréquens efforts pour vomir, & il se sentoit une douleur d'estomac continuelle & extraordinaire. Deux jours avant sa mort il devint jaune & fut attaqué d'un hocquet. A l'ouverture du corps, on trouva le foie totalement scirrheux & plein de pus. Le grand lobe avoit suppuré ; un

autre abcès s'étoit formé dans la partie concave qui pouſſoit l'estomac en dehors, de telle maniere que si l'on eût fait une incision avant la mort comme dans le premier cas, il auroit fallu traverser l'estomac avant que d'arriver au sac.

A l'égard de la cure d'une inflammation du foie, je n'ai fait aucune remarque digne d'attention sur la maniere dont on doit la traiter, si ce n'est qu'après des saignées abondantes, le meilleur remede consistoit à appliquer un large vésicatoire sur la partie affectée.

§. VI

De l'inflammation de l'estomac & des intestins.

La même méthode a réussi dans les inflammations de l'estomac & des intestins, & je n'ai jamais remarqué que les vésicatoires locaux ayent eu des suites funestes, quoiqu'on les appliquât tout de suite après la saignée. Ils sont en particulier fort utiles dans la passion iliaque; & ils ont pareillement un heu-

^ p. 16. n. 229

230 *Observations sur les*
reux succès dans les douleurs fixes des
intestins , soit qu'elles proviennent de
vents ou d'une inflammation.

§. VII.

Du Rhumatisme.

Les Anciens comprenoient sous un seul genre, la goutte & la maladie, qu'on appelle maintenant rhumatisme. Ils donnoient le nom d'*Arthritis* à l'affection de toutes les jointures, soit que la douleur provînt d'une inflammation, ou de ce que les Modernes entendent par le nom d'humeur gouteuse. Mais si tous les membres ne souffroient pas & qu'il n'y eût que quelques jointures d'attaquées, & que cela fût occasionné par l'une ou l'autre de ces deux causes, la maladie tiroit son nom de la partie affectée; de-là viennent les termes, *chiragra*, *podagra*, *ischias*, &c. qui étoient tous considérés comme des espèces d'*Arthritis* (1). Mais comme on

(1) Vid. *Hippoc. lib. de affect. Epis. Galen.*

remarque qu'il y avoit des douleurs arthritiques d'une nature différente des autres, on les distinguoit suivant les différentes humeurs qu'on regardoit comme la cause de la maladie. Ils supposoient qu'une espece dépendoit du sang, & ils recommandoient par conséquent la saignée comme le principal remede, & dans les constitutions pléthoriques ils vouloient qu'on la réitérât.

Quoiqu'au moyen de cette distinction, les Anciens pussent traiter de la maniere qu'il convient la maladie qu'on appelle à présent Rhumatisme; cependant comme les noms sont fort propres à en imposer à l'esprit, on doit penser qu'on confondoit souvent les différentes especes, & qu'on les traitoit par conséquent fort mal. Nous voyons que conformément à cela, les Médecins dans les tems postérieurs considérerent toutes les douleurs des jointures qui

*de Comp. Med. sec. loc. lib. X. Alexand. Tral-
lian. lib. I. cap. I. Aetii Tetrab. III. Serm. IV.
cap. XXXII.*

n'étoient point gouteuses, comme les effets d'un rhume ou d'un catarrhe. Cette nouvelle théorie eut des suites plus pernicieuses; car toutes les humeurs catarrheuses, étant supposées d'une nature froide, on défendoit la saignée, & l'on entreprenoit la cure d'un Rhumatisme aigu sans ouvrir la veine. *Bottallus* s'opposa le premier à cet usage, & distinguant dans le catarrhe l'espece inflammatoire d'avec les autres especes; il déclare que les saignées répétées sont nécessaires pour la guérison, & il rapporte deux exemples où la méthode avoit réussi (1).

Ballonius se servit le premier après lui du terme *Rhumatismus*, pour désigner cette espece inflammatoire, qu'il crut pareillement fort différente de la goutte ou du catarrhe (2). Le même

(1) *Lib. de Curat. per sang. Miss. cap. XII.*

(2) Nous rencontrons le terme *ρευματισμός* dans Galien; mais il l'emploie d'une manière si indéterminée, qu'il est incertain s'il entendoit par-là la maladie que nous appellons

Auteur a parfaitement décrit cette maladie, & il recommande les saignées réitérées comme la partie la plus indispensable de la cure. Cette méthode a depuis été suivie par ceux qui ont le mieux écrit sur la Médecine pratique, tels que Riviere, Sydenham, &c.

On a vû dans la première partie (1) combien les Rhumatismes se rencontrent fréquemment, surtout au commencement d'une campagne; mais il faut ajoûter, que quoique la maladie parût quelquefois avec toute la violence dont *Ballonius* & Sydenham font mention, elle étoit communément d'une espèce beaucoup plus douce. Dans un Rhumatisme complet & obstiné, les jointures se trouvent souvent considérablement enflées & enflammées; mais cela se rencontroit rarement dans les fièvres accompagnées de douleurs de rhumatisme; c'est pourquoi on en gué.

à présent rhumatisme, ou bien quelque autre.

(1) Part. I. Chap. III. & IV.

rissoit en peu de jours, en saignant deux ou trois fois & en excitant une sueur par des remèdes rafraîchissans, & particulièrement par le petit-lait fait avec du vinaigre. Mais si le Rhumatisme est accompagné de douleurs violentes, ou d'une tumeur des jointures, il n'est pas à propos de faire suer; on ne doit obtenir la guérison que par des saignées souvent réitérées, & presque tous les jours, jusqu'à ce que le malade soit sans fièvre & que les douleurs soient tout-à-fait dissipées, ou du moins fort calmées. Et nous pouvons y procéder de cette manière d'autant plus hardiment, que ceux qui se trouvent sujets à cette maladie sont ordinairement dans la vigueur de l'âge, & sont d'une constitution pléthorique, ou du moins capable de supporter de grandes évacuations. Ajoutons à cela que les saignées fréquentes affoiblissent peut-être moins dans cette maladie que dans toute autre.

Si la douleur & la tumeur des articulations subsistent après que les saignées fréquentes ont diminué la fièvre, appliquez trois ou quatre sang-sues à la

partie où l'inflammation & la tumeur sont le plus considérables, & laissez dégoutter le sang jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. Comme on se sent par-là quelquefois beaucoup soulagé, quoique l'évacuation soit fort petite, il est inutile de prescrire combien de fois l'on doit réitérer. *Ballonius* parle aussi de cette méthode, & j'en ai fait une expérience suffisante pour la recommander aux autres. Mais on ne doit pas s'attendre à recevoir du soulagement des sangsues dans les douleurs des articulations, qui ne sont point accompagnées d'inflammation & de tumeur.

Dans les Rhumatismes véritablement aigus, les remèdes internes servent de fort peu de chose. Les meilleurs qu'il y ait peut-être sont les sels neutres, avec le camphre en très-petites doses, de façon que ce remède n'échauffe ni n'excite la sueur. A l'égard de la diète, elle doit être fort tenue comme le dit fort bien Sydenham.

Ballonius fait mention de remèdes adoucissans; mais sans définir l'espece ni les tems les plus propres pour les donner. Sydenham les condamne entie-

~ p. 17. v. 235. p. 17. v. 2. V ij
C. 2. 1.

rement, & autant que j'ai pû l'observer, avec raison. On ne doit point faire d'applications à l'extérieur tant qu'il reste de la fièvre ou de l'inflammation. Les linimens spiritueux & volatils échauffent, & les fomentations émoullientes, quoiqu'elles apportent du soulagement pour un tems, nuisent par la propriété qu'elles ont de relâcher, à moins qu'on ne s'en serve avec beaucoup de modération.

Si le Rhumatisme se trouve borné à une partie du corps, & qu'il ne soit pas accompagné de fièvre, ou du moins qu'il y en ait fort peu, & qu'il soit récent, on peut le guérir en faisant saigner une fois ou deux, & en provoquant la sueur par la potion suivante.

~~℞. gum guajac. (in vitel. ovi q. s. solut.) gr. XV. aq. fontan. unc. l. aq. alexeter. spir. Drachm. II. spir. minderer. unc. sem. syr. e cort. aurant. drachm. misc.~~

~~F. haust. h. s. sumend. & die crastino, mane, vel sapins repetend.~~

Si le malade ne sue pas aisément; on peut donner la gomme dissoute comme un laxatif dans un véhicule conve-

℞ p 17. n^o. 236.

nable, & la continuer tous les jours jusqu'à ce que la douleur se dissipe (1).

Mais le Rhumatisme chronique est une des maladies les plus opiniâtres qu'il y ait dans les Hôpitaux. Ce n'est quelquefois que les restes d'une fièvre de Rhumatisme, ou bien la continuation des douleurs qui proviennent en premier lieu d'un rhume plus petit, mais négligé. Dans cette espèce de maladie, si l'on ne trouve pas le sang coëneux, on peut présumer que le Soldat prétexte une indisposition, ou bien que les douleurs sont d'une autre nature (2). Sydenham a pareillement donné

(1) Il est toujours plus à propos de donner dans les Hôpitaux militaires des remèdes laxatifs que des sudorifiques, si les premiers font leur effet, à cause du danger de prendre du froid après la sueur. p. 17. No 237.

(2) Dans nos Hôpitaux, les douleurs de rhumatisme sont presque toujours accompagnées d'un sang coëneux. Ce signe de rhumatisme n'est pas cependant constant; car j'ai vu depuis des personnes incapables de tromper, qui s'en plaignoient sans qu'il y eût aucune altération dans leur sang.

une description de cette espece , & quoiqu'il n'y ait point de fièvre , il ne laisse pas de recommander la saignée ; & j'ai remarqué que de tous les remèdes , c'étoit en effet le plus efficace. Le malade doit par conséquent perdre autour de huit onces de sang tous les huit ou dix jours , tant que le sang est coëneux & que les douleurs continuent , & on le purgera dans les intervalles avec la gomme gaiac ; mais que la dose soit plus forte que dans la recette précédente.

Que le malade prenne les jours intermédiaires deux ou trois fois en vingt-quatre heures , cinquante ou soixante gouttes d'esprit de corne de cerf dans un verre d'eau. Lorsque je commençai à me servir de cette méthode , on faisoit l'esprit avec de la chaux vive ; mais elle ne réussissoit pas moins pour cela (1). Si

(1) Je crois qu'une méthode beaucoup plus avantageuse , seroit de tenir constamment le ventre libre par une dissolution de gomme Gayac en petites doses qu'on prendroit tous les jours ; mais sans omettre le sel volatil , que

les articulations sont enflées & enflammées, on doit faire usage des sang-sues comme ci-dessus. Mais s'il n'y a point d'inflammation, il faut frotter les parties douloureuses avec de la flanelle, & un liniment volatil, ou savoneux, suivant que la peau est plus endurcie, ou plus relâchée par l'usage continuel de l'un ou de l'autre. Lorsqu'une personne s'est servie pendant quelque tems de cette méthode, l'usage du bain froid ou du
(1) Quinquina accélérera son rétablis-

je regarde comme un des meilleurs remèdes qu'il y ait dans cette maladie.

(1) Il y a des Médecins qui ont recommandé depuis peu le *quinquina* dans les rhumatismes aigus, (après une ample saignée) aussi-tôt qu'il paroît du sédiment dans l'urine; quand même il resteroit encore quelque peu de fièvre, & que les douleurs seroient toujours considérables. Mais n'ayant aucune expérience pardevers moi pour le donner de si bonne heure, je ne saurois en recommander la pratique aux autres.

Je n'ai jamais eu recours aux cauterés, ni aux sétons pour la cure des rhumatismes chro-

240 *Observations sur les*
sément , & monter à cheval est un re-
mede spécifique.

J'ai connu plusieurs personnes qui ont été guéries de la sorte ; mais il faut pareillement convenir que quelques cas légers en apparence ont résisté à ces méthodes & à toutes les autres dont j'ai pû m'imaginer. Quelquefois on peut prendre des douleurs vénériennes pour des douleurs de Rhumatisme ; & d'autres fois les deux peuvent être jointes ensemble. La salivation ne guérit pas un rhumatisme chronique ; mais il y a de certains cas qui céderont plutôt , si l'on donne le soir une fois ou deux la semaine une forte dose de mercure doux & qu'on purge ensuite le lendemain matin (1).

niques , parce qu'ils sont incompatibles avec la vie d'un Soldat , lorsqu'il n'est plus à l'Hôpital.

(1) Dans les cas opiniâtres & qui sont sans fièvre , Riviere recommande de grandes doses de mercure doux souvent réitérées , jointes à un purgatif. *Prax. lib. XVI. cap. 3°. & observat. cent. III, obs. 41.* D'autres ont re-
Quelques-

Quelques-unes de ces douleurs opiniâtres sont de l'espèce que Sydenham appelle Rhumatisme scorbutique, que d'autre nomment plus justement *arthritidis vaga*, ou goutte volante : car quoique les simples Soldats, surtout pendant qu'ils servent, ne ressentent que fort rarement ou même jamais la véritable goutte ; cependant les irrégularités dans le régime & les maladies peuvent porter de ce côté les humeurs, sans toutefois qu'elles produisent quelque accès régulier. Je pense que ces douleurs peuvent être de l'espèce de celles qu'on ressent quelquefois après des fièvres intermittentes irrégulières & opiniâtres, que Sydenham attribue au quinquina, quoiqu'on les connût long-tems avant l'usage de ce remède (1).

marqué que la même préparation en doses altérantes continuée pendant quelques semaines réussissoit fort bien. Mais comme on ne confond que trop souvent les douleurs vénériennes avec celles du rhumatisme, c'est peut-être surtout dans le premier cas que le mercure est si efficace.

(1) Vid. *Ballon, de rheumatismo.*

Comme le sang peut être coëneux dans les douleurs de la goutte volante, aussi-bien que dans celles du Rhumatisme, il est quelquefois très-difficile de les distinguer; je vais par cette raison insérer comme un nouveau signe pathognomonique, une autre observation qui m'a été communiquée par le savant Docteur Clerk.

» *L'Arthritis vaga*, ou goutte vo-
 » lante, que quelques-uns appellent à
 » tort Rhumatisme scorbutique, se
 » distingue souvent par l'urine du ma-
 » lade, dans laquelle il flotte certains
 » filamens qui ne sont pas aussi trans-
 » parens que l'urine elle-même; mais
 » lorsqu'on les en a retirés, ils paroif-
 » sent aussi diaphanes que du cristal,
 » ils filent d'une grande longueur, &
 » séchés ils se changent en une chaux
 » blanche. C'est-là, selon moi, la ma-
 » tiere propre de la goutte, de la gra-
 » velle & des autres maux de ce genre,
 » en tant que distincts du Rhumatif-
 » me, & je crois y reconnoître cette
 » *pituite vitrée* des Anciens qui ne pa-
 » roît point dans le sang, mais sim-
 » plement dans l'urine des malades.

» Des modernes, au moins tous ceux
» que j'ai examinés, si l'on en excepte
» ceux qui ont copiés les Anciens, ne
» font aucune mention de cette pituite.
» Le savon est son meilleur dissolvant,
» & j'en ai donné par jour depuis une
» demi-once jusqu'à une once, &
» quand il est nécessaire je le continue
» pendant quelques mois dans les dou-
» leurs arthritiques & sciaticques.

La sciatique de nos Hôpitaux est pres-
que toujours du genre des Rhumatismes ; c'est pourquoi si elle se trouve ré-
cente la saignée & les vésicatoires ap-
pliqués à la partie affectée l'emportent.
Mais si la maladie est invétérée ou que
la cause soit gouteuse, les vésicatoires
& les autres remèdes ordinaires ne fe-
ront aucun effet. Je me rappelle deux
exemples que nous eumes dans l'Hôpital :
La douleur étoit continuelle & extrê-
mement vive, rien n'apportoit du sou-
lagement, de sorte qu'après avoir beau-
coup languï les hommes mouroient dans
les douleurs. Je n'avois alors aucune
idée d'un dissolvant.

p. 15. vob
243.

CHAPITRE III.*Observations sur les Rhumes & la
Phtysie pulmonaire.*

ON joint avec raison les Rhumes & la Phtysie aux maladies inflammatoires. Car un Rhume récent qui provient du froid, peut être regardé comme le premier degré d'une Péri-pneumonie, & un Rhume ancien & négligé, comme le commencement d'une consommation.

Aux obstructions succèdent de petites tumeurs, elles rendent le Rhume plus mauvais, déchirent & ulcerent à la fin les poumons. Dans tous les cadavres des personnes mortes de la Phtysie pulmonaire, j'ai trouvé en les disséquant les poumons pleins de ces tumeurs & de ces ulcères.

On ne sauroit par cette raison prendre trop de soin pour guérir un Rhume dans son origine. Mais cette partie regarde le Chirurgien du Régiment à qui

le Soldat s'adresse d'abord, & l'on peut être assuré qu'il faut que la toux soit en effet fort mauvaise pour qu'il s'en plaigne. La maladie étant d'une nature inflammatoire, la saignée est le principal remède, & guérira souvent elle seule de très-mauvais Rhumes, tandis que tous les autres remèdes se trouvent sans effet si on ne l'y joint pas. On adoucit les Rhumes récents après la saignée par un mucilage de graine de lin, ou par quelque huile douce commune. Mais les huiles font plus d'effet en y ajoutant du sel alkali volatil, de la manière suivante.

~~℞. Ol. olivar. unc. ij. aq. fontan, unc. VI. Syrup Simp. unc. I. Spiritus cornu cervi gutt.~~

~~L.C. Misc.~~

~~Cap. subinde cochl. ij.~~

Si l'obstruction est invétérée, les remèdes huileux sont non-seulement inutiles; mais ils relâchent l'estomac, détruisent l'appétit & augmentent le mal. Si on les continue, ils exigent ensuite l'évémétique plutôt que la maladie elle-même.

Dans les Rhumes plus invétérés &

^ p 18. n° 245: X iij

^ p. 18. n° 245-2.

plus opiniâtres , ou au commencement d'une consommation , lorsque le malade se plaint de points de côté, de constriction de la poitrine , d'une chaleur pendant la nuit , & de ne pouvoir reposer , j'ai beaucoup de confiance en de petites saignées réitérées (1) , & en des pilules faites avec du savon , de la squille & de la gomme ammoniacque (2) .

J'ai trouvé que ces petites saignées étoient non-seulement excellentes dans les rhumes invétérés qui menacent de la consommation ; mais encore après qu'un crachement purulent & les symptômes de Phthisie avoient commencé à paroître. La quantité de sang qu'on tiroit , étoit depuis quatre jusqu'à sept à huit onces une fois en huit ou dix jours , & quelquefois on ouvroit la veine sans garder tant d'intervalle. Il est remarquable que les malades ne se

(1) *Conf. Mead. Mon. & præc. Med. cap. I. sect. X.*

(2) *Videlicet Pil. scillit. Pharm. Edinburgens.*

trouvent jamais tant soulagés la première nuit que la seconde & la troisième après la saignée. Le sang étoit constamment coëneux ; mais si jamais on l'eût apperçu dans un état de dissolution, il n'eût pas été alors à propos d'en vouloir tirer davantage. Je ne voudrois pas recommander cette méthode, ni qu'elle devînt d'un usage ordinaire, à moins qu'on ne fit bien des restrictions suivant les cas, qu'on n'eût égard à la force des malades, & qu'on ne proportionnât la quantité de sang qu'on doit tirer à l'état de ceux qui sont plus foibles.

Mais je puis sûrement recommander d'après des expériences réitérées l'usage des cauterés ou des setons sur la partie la plus affectée. Ils étoient en particulier très-utiles à ceux qui ayant peine à supporter la perte de tant de sang, n'ont pas été saignés aussi souvent qu'on l'avoit jugé nécessaire.

Dans la soif, la chaleur & les autres symptômes de l'état putride des humeurs, on doit donner à la ptisanne un petit goût d'acide avec de l'esprit de vitriol, & l'on doit choisir des alimens

d'une nature acide. De l'eau d'orge & du lait doux mêlés ensemble par quantités égales & assaisonnés avec du sucre & de la noix muscade sont très-agréables, & conviennent fort pour servir en partie de nourriture. Le lait de beurre est aussi un très-bon spécifique. Lorsqu'il y a constipation, que le malade prenne une décoction de son avec du raisin sec & de la réglisse.

Je n'ai rien trouvé qui diminue tant les accès de fièvre hectique que de petites saignées; mais il faut ajouter des potions salines & une nourriture rafraîchissante. On réprime sûrement & sans le moindre danger les sueurs trop abondantes avec de l'eau de chaux, adoucie avec un peu de lait récemment tiré; l'on en fait prendre au malade environ une pinte par jour.

On peut distinguer lorsque la consommation est avancée deux sortes de toux; l'une causée par des ulcères, & l'autre par une humeur qui se jette sur le gosier & la trachée-artère. Ces parties étant alors privées de leur mucosité naturelle, elles deviennent extrêmement sensibles & s'irritent fort

aisément. Cette dernière espèce est peut-être la plus douloureuse & la plus incommode à un malade. Les mêmes remèdes ne conviennent point à toutes les deux. On doit traiter la première espèce avec des balsamiques si l'abcès est ouvert, & que l'on puisse faire sortir la matière par l'expectoration. Je me suis servi pour cela du baume du Pérou ; mais sans y remarquer plus de vertu que dans celui de Copaiï. Je donne communément autour de dix gouttes de ce dernier deux fois le jour dans un bol de conserves de roses ; ou si ce remède paroît moins agréable sous cette forme, on peut prendre la mixture suivante.

Rx. Balsam. copaiiv. (in vitell. ovi q. s. solut.) drachm. I. aq. fontan. unc. IV. aq. cinnamom. spir. unc. I. syrup. e cortic. aurant. unc. sem. misc.

Add. pro r. n. elix. paregoric. dr. ij,

Cap. bis die cochl. ij.

On ajoute suivant l'occasion ce dernier ingrédient pour empêcher le baume de purger. *p. 19. n. 249.*

On ne peut pallier l'autre espèce de toux que par des incrassans, & je me

fers toujours à ce sujet de conserves de rose & d'opium. La conserve de rose ne peut faire aucun mal, elle est d'ailleurs bien adaptée à la nature de la maladie; mais sa vertu est foible. L'opium se trouve plus efficace; mais on ne doit le donner qu'avec précaution, parce qu'il échauffe beaucoup, qu'il resserre & qu'il empêche l'expectoration. Cependant comme on corrige en partie ces mauvaises qualités par de la squille (1), aussi-tôt que le malade commence à se plaindre que la toux l'empêche de reposer pendant la nuit, je prescris communément une potion faite avec une dragme & demie d'Oxymel scillitique, & quinze gouttes de teinture thébaïque, qu'on doit prendre en se mettant au lit, & j'augmente la dose de chaque ingrédient lorsque l'occasion paroît l'exiger.

Je n'ai jamais hazardé de donner le quinquina dans aucun période de la consommation, à moins qu'on ne soit

(1) Cela m'a été communiqué par le D^r. Clerk.

convalescent, & que les poumons ne paroissent dégagés de toute obstruction. A

Je donne alors quelquefois de petites doses de teinture de quinquina avec l'élixir de vitriol, afin de fortifier les fibres & de donner de l'appétit.

Monter à cheval, & le lait d'ânesse sont deux grandes ressources qui manquent dans les Hôpitaux militaires; mais ce qu'il y a de pis, c'est que l'air de ces endroits & des casernes trop pleines de monde se trouve contraire à la guérison. Il arrive de-là que quoique cette méthode réussisse souvent aux personnes qui ont toutes leurs aïses, elle n'a pas généralement cet effet à cause du mauvais air que respirent les Soldats, & quand même ils échapperoient à son effet pernicieux, & qu'ils recouvreroient la santé, il est vraisemblable qu'étant exposés au froid en remplissant les devoirs de leur état, ils retomberoient malades.

Telle est la maniere dont j'ai traité la Phtysie pulmonaire. J'ai pareillement remarqué que dans la guérison des plaies, lorsque la matiere se trouvoit absorbée, & qu'il en résultoit une fièvre

A p. 20 n° 251. n° 1.

252 *Observations sur les*
hécitique. On retiroit un grand avan-
tage de petites saignées souvent réité-
rées. Cette fièvre s'ensuit ordinaire-
ment lorsqu'on épargne les incisions,
ou lorsqu'on ne peut point les faire dans
les plaies d'arme-à-feu.

C H A P I T R E I V.

Observations sur les fièvres qu'on appelle
bilienses ou fièvres rémittentes &
intermittentes des armées.

PAssons maintenant à ces maladies,
qu'on appelle communément bilieu-
ses (1), quoique peut-être impropre-
ment. Comme elles sont fort commu-
nes & très-funestes à une armée, & que
d'ailleurs on les connoît ici fort peu,
j'en parlerai par cette raison d'une ma-

(1) Voyez Part II. Chap. I. p. 164. où
vous trouverez les raisons qui ont déterminé à
leur donner ce nom.

niere plus ample & plus réguliere que je n'ai fait des précédentes.

Les maladies bilieuses commencent vers le déclin de l'Été, & deviennent épidémiques en Automne. Elles paroissent de meilleure heure, deviennent plus générales & les symptômes plus fâcheux, à proportion de la chaleur de la saison & de l'humidité du terrain & du climat. Quoiqu'elles paroissent sous différentes formes, elles sont toutes d'une nature homogène, & l'on peut les ramener à deux points principaux; savoir, les fièvres & les flux de ventre.

En commençant par les fièvres bilieuses, je décrirai d'abord celles qui sont ordinaires dans tous les camps; secondement, celles qui paroissent particulières aux pays marécageux; j'examinerai en troisième lieu la nature & les causes de toutes les deux. Je comparerai ensuite ces fièvres avec celles des autres endroits, les circonstances étant d'ailleurs les mêmes; je proposerai après la manière dont il faut traiter les fièvres du camp & celles des pays marécageux; enfin j'indiquerai les remèdes qui m'ont

254 *Observations sur les*
le mieux réussi pour emporter les ob-
structions qui viennent à la suite de ces
maladies.

§. I.

*Des symptômes de la fièvre bilieuse du
camp.*

Au mois de Juin les fièvres sont en plus petit nombre & moins inflammatoires qu'au commencement de la campagne, & à mesure que la saison avance, l'inflammation diminue; mais les intestins & l'estomac sont plus dérangés; on a des douleurs de tête, & ces fièvres tendent toutes à devenir rémittentes. On s'apperçoit à peine de ce changement aussi-tôt après le solstice; mais il devient très-remarquable avant la fin de l'Été ou au commencement de l'Automne.

Les maladies épidémiques différent suivant la nature du terrain; je les distinguerai par cette raison en deux especes; l'une qui arrive ordinairement aux armées sur un terrain sec; & l'autre qui se trouve fort commune dans les

pays humides & marécageux. Commençons par décrire la première.

La fièvre bilieuse ou rémittente des camps commence par un frisson, une lassitude, des douleurs de tête & dans les os, & un dérèglement de l'estomac. Pendant la nuit la fièvre devient forte, on se sent une grande chaleur, on est fort altéré, la langue est sèche & l'on a un violent mal de tête. Le malade ne peut prendre aucun repos, il tombe souvent en délire; mais communément dans la matinée une sueur imparfaite cause une rémission de tous les symptômes. L'accès revient sur le soir, mais sans aucun frisson, il est généralement pire que le premier. La seconde matinée il y a rémission comme auparavant: ces périodes continuent tous les jours, jusqu'à ce que la fièvre se change insensiblement en continue ou en intermittente. Quelquefois les selles emportent l'accès & tiennent lieu de sueurs.

La fièvre paroît le plus souvent sous la forme d'une fièvre quotidienne, cependant elle affecte quelquefois celle d'une tierce; mais quoique cette maladie ressemble en quelque chose à une

fièvre intermittente, il est cependant fort rare d'en rencontrer de réelle dans le camp, à moins qu'on n'en ait été incommodé avant que d'entrer en campagne.

Les rémissions paroissent communément dès les commencemens, sur-tout, si le malade a été saigné amplement; mais quelquefois il n'y a point de rémissions les deux ou trois derniers jours. Il survient de fréquentes hémorragies de nez dans le fort de l'accès, elles sont toujours cause que la rémission vient plutôt & qu'elle est plus considérable: les vomitifs & les purgations ont un effet semblable; mais je ne me rappelle pas d'avoir jamais vû de cure complète, opérée par des évacuations qui n'étoient point naturelles, à moins qu'il ne survînt un *cholera-morbus*.

Les accès se trouvant après la première attaque, rarement précédés des frissons & de quelque sensation de froid, le pouls est toujours plein & vif pendant les accès, & dans les rémissions, il indique toujours quelque peu de fièvre. Le sang est vermeil, la partie

tie rouge est ferme, en grande quantité, & se précipite sous la sérosité : il paroît donc dans le sang quelques signes d'inflammation, même dès les commencemens de la maladie épidémique ; mais vers la fin de la campagne, il acquiert une croûte inflammatoire ; car en ce tems-là, les points de côté, les douleurs de rhumatisme, ou les toux occasionnées par les froids, se joignent aux autres symptômes.

Tant que le tems continue à être chaud, les symptômes bilieux sont très-fréquens ; mais aussi-tôt que l'Hyver approche, les inflammatoires l'emportent.

L'urine paroît crue & fort colorée, jusqu'à ce que la fièvre devienne intermittente. Les évacuations par le haut & par les selles, sont généralement d'une nature bilieuse ou corrompue, non-seulement la constipation précède souvent, mais encore elle accompagne la maladie ; & lorsque cela arrive, le ventre est dur, & les malades se plaignent de vents. Quoiqu'ils ne vomissent pas tous, il n'y en a cependant

aucun qui ne sente un dérangement dans son estomac, sur-tout pendant les chaleurs.

On évacue souvent des vers ronds par les selles & quelquefois en vomissant ; ceux qui s'en trouvent incommodés sont sujets à des maux d'estomac & à des tranchées plus opiniâtres. Les points de côté paroissent très - fréquents dans ces cas ; mais comme ils sont d'une espèce venteuse, on ne peut les soulager par la saignée.

Il y a des malades qui deviennent jaunes comme s'ils avoient la jaunisse ; mais cette couleur fut plus commune la première campagne que les autres, ce signe étoit défavorable quoiqu'il ne fût pas mortel. On ouvrit le cadavre d'une personne morte avec ce symptôme ; mais on ne trouva dans le vesicule du fiel & dans les vaisseaux biliaires, ni calculs, ni aucune espèce d'obstruction.

L'Infanterie fut plus sujette à la fièvre que la Cavalerie, & parmi ces derniers, les Officiers l'étoient moins, ce qu'on doit attribuer à la différence des

habits, des logemens, & des autres choses nécessaires à la vie (1).

Il n'y avoit aucun jour critique, & la maladie n'avoit point de durée fixe & déterminée; elle étoit plus longue ou plus courte suivant la manière dont on la traitoit. Si l'on se servoit des moyens convenables, elle devenoit intermittente; elle se terminoit plus communément de cette manière qui se trouvoit aussi la plus favorable dont elle pût le faire. Mais cette fièvre est souvent fatale à une Armée lorsqu'il y a tant de personnes attaquées à la fois, qu'on ne sçauroit les soigner toutes autant qu'il le faudroit, ou bien, lorsqu'elle se change en une fièvre continue ou maligne, provenant de ce que dans les commencemens on néglige les malades, & de ce qu'on les met en trop grand nombre dans le même Hôpital.

Cette fièvre bilieuse ou rémittente se fit sentir dans toutes les campagnes. Elle fut plus fréquente & plus violen-

(1) Voyez Part. I. Chap. III. p. 37.
Y ij

260 *Observations sur les*
te après les chaleurs d'Été en 1743 &
1747 ; mais dans les campagnes de
1744 & de 1745 , les saisons étant
tempérées , les fièvres étoient en plus
petit nombre & d'une espece plus be-
nigne.

§. I I.

*Des Symptômes des fièvres bilieuses dans
les lieux bas & marécageux.*

On a parlé de cette espece de fièvre
bilieuse dans la relation des maladies les
plus communes aux Pays-Bas (1) ; on
en a pareillement fait mention dans la
relation de celles qui se sont rencon-
trées les deux dernieres campagnes (2) :
mais on s'est réservé de la décrire plus
amplement en cet endroit.

Il faut d'abord observer que quoique
tous les Pays humides soient sujets aux
fièvres intermittentes , si cependant

(1) Part. I. Chap. I. p. 10.

(2) Part. I. Chap. VII. p. 86. Chap. VIII.
p. 98.

l'humidité se trouve seule , & que les Etés ne soient point excessivement chauds & étouffants , ces fièvres seront communément des tierces régulières & se guériront aisément ; mais si l'humidité provient d'une eau croupie depuis long-tems , dans laquelle des plantes , des poissons & des insectes meurent & se corrompent , les vapeurs qui s'en élèvent alors , sont d'une nature putride & occasionnent des fièvres plus fréquentes & plus dangereuses , qui paroissent plus souvent sous la forme d'une fièvre quotidienne ou double tierce que sous celle d'une simple. Ces fièvres sont non-seulement sujettes à commencer par être continues ; mais après avoir été intermittentes pendant quelques jours , elles redeviennent continues d'une nature putride & maligne. Il est remarquable combien ces fièvres varient avec la saison ; car quelque fréquentes , violentes & dangereuses qu'elles aient été sur le déclin de l'Été ou au commencement de l'Automne , où la putréfaction est à son plus haut point , cependant elles se réduisent avant l'Hiver à un fort petit nombre , devien-

nent douces & se changent communément en tierce régulière.

Suivant les observations qu'on fit alors, les fièvres les plus dangereuses dominèrent dans le Pays voisin des inondations du Brabant-Hollandois (1) ; les plus pernicieuses ensuite furent celles de la Zélande (2) ; celles des lignes devant Berg-op-Zoom (3) venoient après, & la moins fâcheuse relativement aux autres, fut celle qui parut le plus fréquemment dans les quartiers autour d'Eyndhoven (4) & dans les Villages que les plantations & les eaux souterraines rendoient humides seulement & non putrides. Je vais donner la description de la première & de la pire de toutes, & par-là il sera fort aisé de juger de la nature des autres.

Vers la fin du mois de Juillet 1748.

(1) *Pag.* 95.

(2) *Pag.* 86.

(3) *Pag.* 89.

(4) *Pag.* 95.

des chaleurs étouffantes se firent sentir le jour ; mais les nuits étoient fraîches & il s'élevoit beaucoup de brouillard (1). Les troupes furent à peine dans ce tems-là quinze jours ou trois semaines en quartiers , que plusieurs Soldats des Régimens qui se trouvoient le plus près des inondations , se sentirent attaqués en même tems d'une chaleur brûlante , & d'un violent mal de tête ; que ques-uns ressentirent auparavant un petit frisson & de peu de durée ; mais les autres n'éprouverent rien de pareil , ou du moins , ils n'en parlerent pas. Ils se plaignoient d'ailleurs d'une soif excessive , d'une douleur dans les os , dans le dos , d'une grande lassitude & inquiétude , de fréquens maux de cœur , d'un mal ou douleur vers le creux de l'estomac , accompagné quelquefois de vomissemens de bile verte ou aune d'une odeur fort désagréable. Le pouls étoit communément fort petit à la première attaque ; mais la saignée lui redonnoit de la for-

(1) Part. I. Chap. VIII. p. 97. & suiv.

ce. On vit plusieurs exemples d'un mal de tête si subit & si violent , que sans aucune plainte antérieure , ceux qui en étoient attaqués connoient de côté d'autre comme s'ils eussent été fous , jusqu'à ce que la fin de l'accès occasionnée par une sueur & ses retours périodiques , découvrirent la vraie nature de leur délire.

Quelque tems après le Dr. Stedman , alors Chirurgien des Dragons de *Grey* , m'apprit » que deux Soldats de ce » corps, les premiers qui se trouverent » mal , furent saisis en même tems de » violens symptômes d'une fièvre ar- » dente , & quoiqu'on les eût saignés » promptement & abondamment , ce- » pendant une heure après , ils tombe- » rent dans un grand délire qui conti- » nua pendant quelques heures , & » se dissipa avec une sueur excessive » qui emportoit tous les autres symtôp- » mes , ce les diminoit du moins de » beaucoup. L'accès revînt le jour sui- » vant environ a la même heure , & » en six ou sept heures il prit le même » cours , plusieurs Soldats de ce Régi- » ment eurent la fièvre sous cette for-
me ;

» me ; mais les autres n'avoient pas
» des accès aussi distincts , parce qu'ils
» étoient longs & qu'ils n'étoient sui-
» vis que de sueurs imparfaites qui
» apportoient fort peu de soulagement.
» La fièvre avoit quelquefois des inter-
» missions quotidiennes, mais elle n'étoit
» communément que rémittente , & les
» rémissions se trouvoient souvent si
» imperceptibles, qu'elle paroissoit pres-
» que continue. Plus elle approchoit
» de ce dernier état & plus elle deve-
» noit difficile à traiter ; mais quand
» les accès étoient distincts avec une
» intermission de quelques heures , la
» plûpart des malades alloient fort bien,
» quoique le délire fût considérable
» pendant la chaleur des accès. Quel-
» ques retours de ces mêmes accès ré-
» duisoient si bas les hommes les plus
» robustes , qu'ils n'étoient point en
» état de se lever ; quelques-uns en-
» troient soudain en délire sans avoir
» auparavant ressenti de douleur , &
» se seroient jettés par les fenêtres ou
» dans l'eau si on ne les en eût point
» empêché. Cette phrénésie continuoit
» pendant quelques heures , après quoi

les maladesomboient dans un profond sommeil ; à leur réveil ils sentoient leurs souffrances , & surtout , ils avoient des maux de tête insupportables ; d'autres en qui la fièvre paroissoit sous une forme continue ou rémittente , eurent des sueurs critiques vers le neuvième jour ; elle devenoit ensuite régulière intermittente. Un petit nombre eut une crise par les selles ou par les urines , & il y en eut qui furent malades autour de trois semaines sans aucune rémission sensible ; la fièvre se terminoit ensuite par quelques accès quotidiens : ces hommes avoient pendant leur maladie des sueurs douces , ou plutôt , une moiteur continuelle par tout le corps. Plusieurs eurent au commencement qu'ils se trouvoient mal des vomissemens bilieux , & quelques-uns évacuoient par en haut & par les selles des vers ronds : les sueurs excessives avoient toujours une odeur putride , & ce que les vésicatoires avoient attiré paroissoit si dégoûtant , que les gardes refusoient de les panser. Ce qu'il y eut de plus remarqua-

» ble, c'est qu'un petit nombre de ceux
» qui moururent, avoient le pouls ré-
» gulier quoiqu'ils fussent près de leur
» fin. Tous ceux qui moururent exha-
» loient quelques jours auparavant une
» odeur cadavéreuse, & aussitôt après
» leur mort, ils étoient couverts de
» taches livides & d'autres signes de
» mortification. Le Dr. Stedman finit
par me faire observer » que la même
» maladie se trouvoit aussi très-com-
» mune parmi les paysans des villages
» voisins des quartiers, & qu'un grand
» nombre en mourut.

Cette description du commencement de la maladie épidémique étant aussi exacte & aussi ample, j'ajouterais seulement qu'elle s'accorde avec les observations de tous les Chirurgiens des Régimens qui se trouverent dans une situation semblable, à quelques variations près; qu'occasionnerent les différentes circonstances où ces Régimens étoient pour lors. Ainsi M. Lauder, Chirurgien du Régiment d'Inskilling, qui étoit alors le Régiment de Mylord Rothes, m'apprit que » la plûpart de
» leurs soldats se trouverent mal en re-

» venant du fourage; car ce Régiment
» étant cantonné tout près des inon-
» dations (1), à la droite & à la gau-
» che de *S. Michel's Gestel*, & quel-
» ques quartiers étant éloignés de plus
» de deux lieues de Bois-le-Duc, où
» l'on avoit mis les magasins, les Sol-
» dats se trouvoient obligés de se
» mettre en marche sur les quatre
» heures du matin, afin d'être de re-
» tour avant la chaleur du jour. A cette
» heure-là les prairies & les marais des
» deux côtés du chemin étoient cons-
» tamment couverts d'un brouillard
» épais & d'une odeur désagréable,
» qu'on peut regarder comme la prin-
» cipale cause de la maladie. Car quoi-
» que les détachemens fussent commu-
» nément de retour avant midi, M.
» Lauder trouvoit toujours quelques
» Soldats qui avoient déjà la fièvre, &
» d'autres qui étoient actuellement en
» délire. D'autres furent sur la route si
» subitement attaqués de la Phréné-
» sie, qu'ils se jetterent dans l'eau de

(1) Voyez Part. I. Chap. VIII. p. 100.

» dessus les chariots, s'imaginant
» qu'ils alloient nager jusqu'à leurs
» quartiers. Après la première attaque
» tous ceux qui ne perdirent point le
» sentiment, se plaignirent d'un vio-
» lent mal de tête, d'une soif, & d'une
» chaleur brûlante. Tous ceux qui en-
» treprenoient de s'asseoir étoient prêts
» à tomber en foiblesse, avec des ver-
» tiges, des douleurs d'estomac & des
» efforts pour vomir. Ces fièvres fu-
» rent continues pendant quelques jours
» ou du moins n'avoient que de légères
» rémissions; après quoi elles deve-
» noient plus évidemment rémittentes
» ou parfaitement intermittentes. D'a-
» bord le pouls étoit foible & très-pe-
» tit, quoique le malade fût alors en
» délire; mais la saignée lui redonnoit
» toujours de la force ». Le même
M. Lauder m'a dit depuis (1), que
deux de ces hommes qui en revenant
du fottage avoient été si subitement
attaqués de la Phrénésie, étoient tom-

(1) Environ trois ans après cette ma-
ladie.

bés depuis en épilepsie, quoiqu'on les eût guéris de cette fièvre, & que tous les autres qui s'étoient trouvés mal & qui sont encore dans le Régiment, se voyent toujours sujets à des retours de fièvres intermittentes.

L'Infanterie se trouvoit dans un état un peu différent. Comme il n'y en eut que fort peu en quartiers près des inondations, leurs fièvres quoique fréquentes furent généralement d'une nature plus douce; quelques-uns de ces Corps s'en virent cependant violemment attaqués à cause de l'air humide & putride de leurs quartiers. Le Village de Dinther (1) est fort bas, & se trouve environné de fossés, d'arbres & de plantations épaisses. M. Tough, Chirurgien du Bataillon en quartier en cet endroit, m'a dit » que les prairies pa-
 » roissoient tous les soirs couvertes d'un
 » brouillard qui continuoît jusqu'au
 » lendemain matin après le lever du
 » Soleil; ce brouillard répandoit tou-
 » jours une puanteur semblable à celle

(1) Voyez Part. I. Chap. VIII. p. 100.

» d'un fossé bourbeux & fangeux qu'o i
» a depuis peu saigné. Les Soldats tom-
» boient communément malades pen-
» dant la nuit (1), avec un frisson ou
» une sensation de froid qui étoit bien-
» tôt suivie d'un violent mal de tête,
» d'une chaleur excessive & des autres
» symptômes fiévreux. En ce tems-là le
» pouls étoit si petit & si foible, que si
» l'on ouvroit la veine, le sang sortoit
» à peine d'abord ; mais après quelque
» évacuation il s'élançoit vivement &
» la saignée ranimoit toujours le pouls.
» Une sueur excessive succédoit à la
» chaleur, avec une rémission ou in-
» termission de la fièvre. Les accès re-
» venoient tous les soirs, & si l'on n'a-
» voit pas soin d'arrêter la fièvre de
» bonne heure, elle étoit sujette à se
» changer en continue avec des symp-

(1) La paye des Dragons étant plus forte, ils louoient communément des lits de leurs Hôtes, ou du moins leurs manteaux servoient à les tenir chaudement. Mais les Fantassins manquant de ces avantages couchoient dans des granges ou autres lieux humides, sans avoir rien pour se couvrir.

» tômes malins. Il remarqua dans trois
 » cas des taches pétéchiales , & dans un
 » quatrième , une mortification sous le
 » sein gauche ; qui fut cependant gué-
 » rie par le quinquina. On vit un exem-
 » ple d'un homme , qui ayant été su-
 » bitement saisi de ce mal de tête ,
 » & n'ayant point été saigné sur le
 » champ , sortit des quartiers & se mit
 » à courir à travers les champs comme
 » un insensé « .

Dans la plus grande chaleur de la
 saison & dans la fureur de la maladie ,
 la plûpart des fièvres s'accordoient avec
 la description du καύρος , ou fièvre ar-
 dente des Anciens , qu'Hippocrate ne
 place jamais parmi les maladies inflam-
 matoires de l'Hiver & du Printems ;
 mais , toujours parmi les épidémiques
 bilieuses de l'Eté & de l'Automne (1) ,

(1) *Aphor. Lib. III.*

La fièvre ardente des Anciens étoit conti-
 nue ou rémittente. *Gorræus* donne la descrip-
 tion suivante de cette dernière. *Est i καύρος*
tertianæ febrî ἐμμενής ut qui ab iisdem
causis , eodem anni tempore & iisdem corpori-
bus provenit , à quibus & tertianæ febræ

quoique des Ecrivains postérieurs aient appliqué ce terme à toutes les fièvres accompagnées d'une grande inflammation.

Mais on remarqua dans les endroits même les plus mal-sains de ces pays, que sur le déclin de l'Automne, & dès que le tems se rafraîchissoit, toutes les fièvres commençoient à devenir d'une nature plus douce, & à la fin de la saison elles différoient fort peu des intermittentes communes des autres pays.

Il y eut fort peu de fièvres quartes, elles ne parurent même que fort tard, & elles furent fort aisées à guérir, à moins qu'elles ne vinssent à la suite de quelque autre espèce de fièvre qui eût déjà formé des obstructions dans les visceres.

Lorsque la maladie étoit au plus haut période de malignité, plusieurs ren-

excitari solent. In tertianâ intermittente. primum rigor, deinde atropēzia est: verum ardentis exacerbationes nullo cum rigore fiunt, nec unquam integre solvuntur, sed modice tantum remittuntur. Vid. definit. in voce καύρις.

doient des vers ronds. Ces vers n'étoient point la cause de ces fièvres, comme on l'a observé ci-dessus ; mais ils concouroient avec d'autres circonstances à rendre la cure plus difficile.

Lorsque l'épidémie étoit à son plus haut point, les intermittentes & les rémittentes paroissoient en prolongeant & en doublant les accès, se changer fréquemment en fièvre continue, putride & dangereuse ; la plupart de ceux que nous perdîmes moururent de cette manière. Ces hommes avoient, comme on l'a déjà observé, un jour ou deux avant leur mort une odeur putride, & quelque tems après leur corps devenoit mortifié. Quelques-uns avoient des taches pétéchiales, quoique le lieu où ils étoient ne fût point trop chargé de malades, & que l'air fût assez libre. Il s'y joignit aussi d'autres symptômes, & les mêmes que ceux de la fièvre d'Hôpital ou de prison.

Mais en général, la mortalité ne fut pas en proportion du nombre des malades, & de la violence des symptômes. Quoique la maladie fût violente, elle cédoit aux remèdes, & jamais il n'y en

ent qui parût les exiger davantage. Car un grand nombre de gens de la campagne périrent faute de ce secours, tandis que la plûpart de nos Soldats recouvrerent la santé par les soins qu'en prirent à propos les Chirurgiens de leurs Régimens. Des Dragons de Grey & de Rothes qui furent des plus mal-traités, il n'y en eut que trente-un qui moururent; ce nombre paroîtra fort peu de chose, si l'on fait attention que les malades étoient en grand nombre, tous dispersés, dans un état fâcheux, & qu'il n'y avoit que très-peu de monde pour les soigner (1).

Une circonstance des plus défavorables qui accompagnoit cette fièvre, étoit la disposition à une rechûte. On en couroit un danger très-grand pendant les chaleurs, il diminuoit sur le déclin de l'Automne, & paroissoit fort petit après les premières gelées. Mais le Printems suivant les rechûtes devinrent si fréquentes, que les Régimens qui avoient servi l'Automne précédent en

(1) Part. I. Chap. VIII. p. 100.

Zélande, eurent quatre fois plus de malades que tout autre Corps des mêmes lignes.

Les rechûtes fréquentes causoient des obstructions dans les visceres, ce qui rendoit les intermittentes plus opiniâtres & plus irrégulieres, & les faisoit quelquefois aboutir à une hydropisie ou à une jaunisse. Dans ce mauvais état des visceres on ressentoit communément une tumeur dure au côté gauche du ventre, au dessous des fausses côtes. Nos Soldats lui donnoient le nom de gâteau de fièvre. Mais comme on n'ouvrit aucun de ceux qui moururent avec cette tumeur, on ne peut assûrer quelle partie en étoit affectée. Elle étoit souvent accompagnée d'une enflure dans les jambes, d'une distension du ventre & de quelques autres symptômes d'hydropisie; & tant que cela continuoit, on ne pouvoit se servir sans danger du quinquina pour arrêter les accès. Ce signe étoit mauvais, quoiqu'il ne fût point mortel, puisque plusieurs réchapperent.

J'ai pareillement rencontré quelques

cas de tympanite, maladie qui paroît causée par un usage prématuré du quinquina. Mais à l'égard des autres obstructions, & en particulier de celles qui produisent l'*ascite*, j'ai remarqué qu'elles n'arrivoient pas moins fréquemment quand on ne prenoit pas le quinquina, que lorsqu'on en faisoit usage. Il paroît par-là, qu'on doit l'attribuer à la continuité & à l'obstination de la fièvre intermittente.

Tandis que la maladie se faisoit sentir aux Soldats avec tant de violence, elle étoit communément d'un degré beaucoup plus doux parmi les Officiers. Ils avoient rarement des fièvres continues, ou accompagnées de symptômes dangereux; elles étoient presque toutes des fièvres simples, des doubles tierces, ou des rémittentes quotidiennes, qui devenoient en peu de tems régulières intermittentes. La raison en est, que leurs quartiers se trouvoient plus secs, qu'ils étoient moins exposés au Soleil & aux brouillards, & qu'ils avoient d'ailleurs l'avantage d'une meilleure nourriture & de boire du vin.

§. III.

De la nature & de la cause des fièvres bilieuses ou rémittentes & intermittentes du camp, & de celles des lieux bas & marécageux.

La fièvre d'Automne des camps & celle des lieux bas & marécageux, ayant entre elles autant de ressemblance qu'elles en ont, il paroît raisonnable de les rapporter à des causes similaires.

Une cause générale & éloignée de ces deux fièvres, est un Eté chaud & étouffant, accompagné d'un air humide quoique sans pluie. Les exhalaisons putrides sont aussi une autre cause plus prochaine, à qui on peut les attribuer. Mais la suppression de la transpiration, ou l'admission des vapeurs corrompues dans le sang, dans un tems qu'il est disposé à la putréfaction, paroissent être la cause la plus immédiate de la maladie. Et l'on peut considérer la corruption actuelle des humeurs, comme la cause prochaine ou comme la vraie nature de cette maladie.

Pour démontrer cette théorie d'une manière régulière, il seroit nécessaire de faire voir qu'une partie de la matière transpirable est effectivement putride, ou l'occasion de la putréfaction quand elle reste trop long-tems dans le sang, & que le séjour qu'elle y fait pendant les chaleurs, se trouve accompagné d'un degré de fièvre qui lui est proportionel. Mais comme ceci exigeroit une trop longue discussion, je renvoie aux Auteurs qui ont écrit sur ce sujet (1), & aux remarques que je ferai dans le Traité sur les substances septiques & antiseptiques.

Je me contenterai d'observer ici, qu'il ne faut pas confondre les suppressions ordinaires de la transpiration en Angleterre, (où le tems est rarement excessivement chaud & étouffant pendant un tems considérable,) (2) avec

(1) *Sanctor. Med. static. passim.*

Si parcius est (perspiratio) oritur putredo, febris, &c. Boerhaave, Instit. Med. §. 778.

(2) Ce que *Sanctorius* dit des Hivers d'É-

ce qui arrive dans les autres climats sujets à de grandes intempéries, où les habitans éprouvant en Été & pendant l'Automne de grandes chaleurs sans aucune interruption, ont les humeurs disposées à la putréfaction, & exigent une évacuation plus constante de ce qui est corrompu. On peut apprendre par le frisson, la chaleur & la tueur qui suivent l'absorption de quelque matière purulente, jusqu'à quel point un ferment putride peut causer la fièvre (1).

Or, soit qu'un brouillard ou un air humide occasionne la suppression de la transpiration; si c'est en le mêlant dans la masse du sang ou par son application

talie, peut s'appliquer plus ou moins à toutes les saisons de cette Isle. *Adiapneustia, quæ æstate malignam febrem, hyeme vix minimam alterationem efficere potest: corpora enim acriori perspirabili æstate refesta sunt, quàm hyeme.*
Med. Stat. Sect. II. Aphor. XXXV.

(1) La suppuration est une espèce de putréfaction. Voyez la note de l'expérience XVII. Mém. III. du Traité sur les substances septiques & anti-septiques.

extérieure

extérieure aux pores de la peau & aux poumons, cela importe assez peu; il suffit pour le but que je me propose de poser en fait, que ces mauvaises qualités de l'air causent une obstruction de la matière de la transpiration, de quelque manière qu'elles le fassent (1). Comme l'humidité tend à relâcher les fibres, on en doit conclure, qu'elle a aussi le pouvoir d'exciter la putréfaction. Car en général, tout ce qui relâche dispose à la corruption, & tout ce qui fortifie peut être regardé comme *antiseptique* (2).

Ces principes étant établis, supposons maintenant que la transpiration soit arrêtée à la fin de l'Été ou au commencement de l'Automne; ou pour m'exprimer en d'autres termes, que les parties les plus volatiles & les plus pu-

(1) *In cœnoso (aere) prohibetur perspiratio, fibræ laxantur.* Sanct. Med. Stat. Sect. II. Aphor. VIII.

(2) Voyez le Traité sur les substances septiques & anti-septiques, Mem. III. Remarque après l'expérience XVII.

trides du sang soient retenues dans la masse, tandis que les humeurs sont le plus disposées à la putréfaction, & nous concevrons aisément qu'il peut alors en résulter une chaleur fiévreuse, avec tous les symptômes d'un accès ordinaire (1), dans lequel l'abondance de la sueur paroît dépendre de la dissolution du sang & de la foiblesse des fibres. Comme ce n'est point - la l'état naturel du corps pendant l'Hiver, nous voyons aussi que les chaleurs fiévreuses ordinaires se terminent rarement par des sueurs.

Lorsque les sueurs deviennent abondantes, les parties putrides du sang sont entièrement chassées ou du moins en grande partie; après quoi, la fièvre cesse ou diminue, ou devient intermittente.

Il est difficile de rendre raison des retours périodiques par quelque princi-

(1) *In autumnno augetur corporis pondus ; quod si excedat salubrem latitudinem, fiunt tertiana, seu alia putrida.* Sancto. Med. Stat. Sect. I. Aphor. CXV.

pe que ce soit ; mais il l'est peut-être moins de le faire par celui de la putréfaction. La chaleur du corps varie fort peu , c'est pourquoi la corruption qui se met dans quelqu'une des humeurs , doit arriver dans un tems déterminé , plus long ou plus court suivant la nature de cette humeur. La croûte inflammatoire du sang se corrompt bientôt , la partie rouge un peu plus lentement ; mais la sérosité reste long tems sans se putréfier à une chaleur égale à celle du corps humain (1). Nous pouvons observer de plus , que toutes les substances se corrompent plutôt ou plus tard à proportion de leur mélange avec l'air , & qu'elles sont plus ou moins renfermées. La putréfaction de la bile se fait promptement , mais elle n'est ni si forte ni si dangereuse que celle du sang ou des parties fibreuses du corps (2).

(1) Voyez le Traité sur les substances septiques & anti-septiques , Mémoire VII. Expérience XLIII.

(2) *Ibid.* Mém. I, Exper. II.

Qu'on examine bien ces choses, & l'on concevra aisément comment il peut y avoir des retours d'accès à égale distance & à des intervalles plus ou moins longs, suivant la qualité & le siège de l'humeur, & son degré de liberté ou de resserrement.

Si nous supposons que dans l'accès les particules les plus corrompues du sang ne passent point à travers les pores avec la sueur, & qu'une partie se décharge avec la bile; ces particules tombant dans les intestins, & étant de-là portées dans le sang par le canal des veines lactées, elles agissent comme un nouveau ferment (1), & occasionnent le retour de l'accès; ainsi la corruption de la bile peut être l'effet du premier accès & la cause de ceux qui suivent, c'est ce qu'on peut conclure de l'expérience suivante. Lorsqu'un vomitif opere d'une manière assez efficace bientôt après l'accès pour évacuer

(1) On n'emploie ce terme que pour dénoter la cause putréfiante. Voyez le Traité sur les substances sept. & anti-sept. dans la note jointe à l'expérience XVIII.

à la fois toute la bile , il emporte totalement la fièvre , ou bien il la diminue beaucoup ; mais je ne voudrois pas conclurre de cet exemple que la corruption de la bile est la seule cause qui soutienne la fièvre ; puisqu'il y a d'autres circonstances qui paroissent indiquer que les premières voies sont quelquefois le siège du levain putride , indépendamment de la bile : & dans les fièvres continues & rémittentes , on diroit que le sang ne faisant point une séparation parfaite des particules putrides , en retient une partie pour entretenir la maladie.

Si ces fièvres en général proviennent d'une cause putride , cela doit à plus forte raison arriver dans les pays marécageux , où la transpiration est non-seulement empêchée par l'humidité de l'air , mais encore où le sang est corrompu par les émanations des plantes , des insectes & des poissons qui meurent & se pourrissent dans l'eau croupie ; aussi les fièvres y sont non-seulement plus fréquentes , mais encore communément d'une nature maligne

& pestilentielle (1). Ceux qui respirent cet air reçoivent constamment dans leur sang une multitude de particules putrides, & qui en sortent lorsque les vaisseaux excrétoires ne sont pas bouchés ; mais s'ils le sont une fois, la matière putride doit infecter les humeurs & causer à la fin quelque maladie putride. De-là vient que dans les pays marécageux pendant la saison malsaine, les indigestions, les rhumes & tout ce qui tend à supprimer la transpiration, est si sujet à occasionner des fièvres bilieuses & des dysenteries.

Quoiqu'au moyen de ces principes on puisse rendre raison des symptômes ordinaires de ces fièvres, cependant la violence de celles qui parurent dans les quartiers, & la manière subite dont on en fut attaqué, semblent devoir les faire attribuer à des causes différentes de celles qu'on a déjà exposées ; il est par conséquent nécessaire d'ajouter quelques conjectures sur ce sujet.

Lorsqu'il y a un plus grand nombre

(1) Voyez Part. II. Chap. II. §. III.

d'émanations putrides , surtout d'une nature plus violente, d'admixes dans le sang , outre qu'elles agissent lentement en maniere de ferment , elles paroissent affecter immédiatement les nerfs , & causent en conséquence un dérangement extraordinaire dans toute la machine. De là viennent les convulsions , les obstructions, les palpitations , une fièvre violente , ou une circulation languissante , un frisson ou une chaleur excessive, & une variété de symptômes contraires suivant la maniere différente dont les nerfs se trouvent affectés. Ces faits sont suffisamment connus de ceux qui ont lu des relations de la peste ou qui ont eu occasion de voir des fièvres malignes & pestilentielles. Le délire , l'inquiétude , le pouls concentré , les sueurs fréquentes sans causer de crises , un grand abattement des forces & des esprits, symptômes qui paroissent de bonne heure , & qui accompagnent cette fièvre lorsqu'elle est dans son plus dangereux état , prouvent le grand désordre des nerfs qui souffrent toujours les premiers quand il s'introduit dans

le sang quelque miasme putride (1) ; mais à l'égard de cette phrénésie si subite & si violente qui attaqua plusieurs de ceux qui tomberent malades dans les quartiers près de Bois-le-Duc, il faut l'attribuer en partie à l'ardeur du Soleil à laquelle ils avoient été long-tems exposés, après avoir absorbé tant de particules septiques qu'exhaloient

(1) Il est bon de remarquer l'affinité qu'il y a entre les premières symptômes de la véritable peste, & ceux de la fièvre ardente des marais. Voici la description qu'on a faite de la peste d'Aix en Provence qui tira son infection de Marseille. » Cette maladie com-
 » mence ordinairement par un froid avec
 » douleur de tête, abbattement des forces &
 » envie de vomir, un feu brûlant dans les
 » entrailles, une soif insatiable..... le pouls
 » concentré. « Voyez *Traité de la peste*, pag. 217. Ajoutons à cela que la peste paroissoit quelquefois sous la forme d'une double tierce.
 » Il arrive, mais rarement, que le mal se
 » masque par tous les signes d'une fièvre dou-
 » ble-tierce, & ce déguisement dure tout au
 » plus jusqu'au troisième accès, & alors il se
 » démasque par tous les symptômes susdits
 » de peste, tant intérieurs qu'extérieurs,
 » *ibid.* pag. 218. «

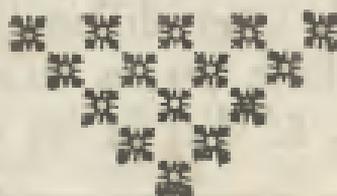
les brouillards à travers lesquels ils passoient le matin en allant au fourage.

Quoique dans leur origine ces fièvres ne fussent point inflammatoires, elles le devenoient cependant bientôt par la violence des accès : car on conçoit aisément que tout ce qui occasionne ces chaleurs brûlantes, ces hémorragies du nez, ces violents maux de tête & ces phrénésies doit causer fréquemment de grandes inflammations. Aussi arrive-t-il que les fièvres bilieuses dans leur plus grande force, sont toujours d'une nature mixte, partie putrides & partie inflammatoires, circonstance à laquelle on doit faire une attention particulière dans le traitement ; mais sur le déclin de l'Automne lorsque le tems se rafraîchit, la cause bilieuse ou putride s'affoiblit ; les accès devenant modérés, la fièvre se trouve communément sans inflammation ou du moins avec très-peu ; elle est régulière, & ses intermissions sont pleines. Pareille chose arriva dans les quartiers (1), & d'après les observations

(1) Voyez Part. I. Chap. VIII.

qu'on a faites ces fièvres suivent le même cours dans tous les autres pays marécageux ; mais quoique sur le déclin de l'Automne les fièvres tendent à l'intermission , cependant comme pendant cette saison , les Soldats sont plus exposés au froid dans les camps que dans les quartiers , il s'y joint ordinairement quelque degré d'inflammation , suffisant pour prévenir l'abbatement de la fièvre & pour la maintenir sous la forme de rémittente.

Je devrois procéder maintenant au traitement ; mais comme il est à propos d'examiner ces principes en considérant la forme que prennent ces maladies dans d'autres pays sous l'influence d'un air chaud , humide & putride , je produirai à ce sujet quelques exemples tirés d'Auteurs qui ont fait les observations les plus exactes.



§. I V.

Comparaison des fièvres bilieuses du camp & des quartiers, avec les fièvres d'Été & d'Automne des autres contrées.

Je commencerai par le *morbus hungaricus*, maladie dont les Auteurs font souvent mention ; mais qui à ce que je pense n'est connue que très imparfaitement. La description qu'on en a donnée répond à celle d'une fièvre maligne dont les symptômes sont un mal d'estomac, une douleur & une dureté autour de la région épigastrique, une grande soif dès le commencement, la langue sèche & un mal de tête violent qui se termine par le délire. C'étoient-là les symptômes communs auxquels se joignirent presque toujours des taches pétiéchiâles ou des pustules. Cette maladie étoit mortelle & fort contagieuse, quoiqu'elle ne durât pas ordinairement plus de quatorze à vingt jours : on la connut pour la première fois en 1566. qu'elle se fit sentir dans l'Armée impériale en

Hongrie, d'où elle se répandit dans la plus grande partie de l'Europe. Comme je n'ai trouvé aucun Auteur qui en eût été témoin oculaire, je prendrai la liberté de conclure de la relation que nous en a laissée Sennertus (1), que la maladie de Hongrie est un composé de fièvre bilieuse & de celle d'Hôpital, tirant d'abord la source du camp; mais acquérant ce haut degré de malignité du mauvais air des endroits où l'on mettoit en foule les malades. Il paroît par toutes les relations que ce climat est un des plus mal-sains qu'il y ait pour une Armée en campagne, à cause des nuits froides & humides qui succèdent à des jours étouffans dans un pays marécageux (2). Puisque les fièvres

(1) *De morbo hungarico,*

(2) Ce qu'on dit de l'humidité de ce pays, ne doit s'entendre que de ses parties basses, qui étant sur les bords de grandes rivières, particulièrement du Danube & de la Drave, sont exposées à des inondations fréquentes. Ces inondations forment des marais, & venant à se corrompre, elles commencent

d'Automne & les flux de ventre sont plus fréquens & plus dangereux en

cent à infecter l'air vers la fin de l'Été. On dit que le reste de la Hongrie est sec & sain ; mais comme on campe presque toujours près des rivières , les troupes sont fort sujettes aux maladies.

Le Dr. Brady , Médecin général de l'armée Autrichienne , qui a servi trois campagnes en Hongrie , m'a appris que lorsque ces inondations venoient à se dessécher , il avoit vu de grands espaces fourmillant d'insectes aquatiques ; il m'a de plus confirmé ce que je viens d'avancer au sujet de l'humidité de l'air & de la différence remarquable qui se trouve entre la température des jours & celle des nuits. Or les passages subits du chaud au froid ne doivent pas seulement s'attribuer aux vapeurs, (l'air étant toujours plus froid après le Soleil couché à proportion de son humidité) mais suivant le Docteur , aux vents qui soufflent dans cette saison des monts Crapacq , qu'on regarde comme les plus hautes montagnes de l'Europe , & qui sont toujours couvertes de neige. Comme elles sont fort éloignées , il suppose que le courant de l'air qui en vient , a eu pendant le jour le tems de s'échauffer , avant que de parvenir au camp , ce qui ne pouvoit arriver après le coucher du Soleil.

Le Dr. Brady m'a pareillement assuré que

Hongrie que partout ailleurs, on n'a besoin pour rendre raison de la grande mortalité & de la nature pestilentielle de cette maladie épidémique, que de supposer qu'il fit excessivement chaud cette année, qu'elle fut plus mal-saine qu'à l'ordinaire dans toute l'Europe, que les malades étoient en trop grand nombre dans le même endroit, & que les morts restoient souvent sans être enterrés (1). On comprendra encore mieux ces réflexions, lorsqu'on aura

la description qu'on donne ici des fièvres bilieuses des marais, s'accordoit avec les observations qu'il a faites sur la fièvre d'Automne, dont furent attaquées les troupes de la Reine en Hongrie, non-seulement par rapport aux symptômes; mais encore eu égard à la manière de la guérir avec le quinquina qu'il a donné le premier dans cette maladie. Il ajouta qu'en lisant la première édition de ces observations, il avoit remarqué que les maladies militaires de la Hongrie & de la Bohême, ressembloient à celles auxquelles nos troupes furent sujettes en Allemagne & dans les Pays-Bas.

(1) *Sennertus* fait mention de cette circonstance. *Vid. loc. citato.*

examiné la nature de la fièvre des Hôpitaux & des prisons qui est la classe où on peut rapporter en partie cette maladie. Nous continuerons par conséquent à examiner quelques autres maladies épidémiques d'une nature moins douteuse.

Il survint à Copenhague en 1652: une fièvre en Automne après un Été extraordinairement chaud & sec (1). Cette Ville est située dans un terrain bas & marécageux. La fièvre étoit accompagnée d'accès quotidiens ou tierces, de vomissemens bilieux , d'une chaleur brûlante , de maux de tête violens , d'un délire fréquent & de taches pétéchiales qui paroissoient dans les accès & disparoissoient dans les rémissions. Ces symptômes joints à une foiblesse extraordinaire , indiquoient la nature maligne de la fièvre qui se manifestoit encore davantage par les sueurs abondantes , les abscess , la diarrhée ou la dysen-

(1) *Bartholin. Histor. Anatomic. Rar. Cent. II. Hist. LVI.*

296 *Observations sur les*
terie par où elle se terminoit. Thomas
Bartholin, Auteur de cette relation,
ayant trouvé en disséquant des cada-
vres l'estomac & le duodénum toujours
enflammés & mortifiés, regarde ces
parties comme le siège de toutes les
fièvres malignes.

Une fièvre semblable fit en 1669.
beaucoup de ravage à Leyde; le fa-
meux Sylvius (de le boe) (1) qui
vivoit en ce tems-là & qui y prati-
quoit, en a donné la description. La
situation de cette Ville est pareillement
fort basse & très-humide. Le Printems
& le commencement de l'Été furent
froids: mais il fit excessivement chaud
le reste de l'Été & de l'Automne; il
ne tomba point de pluie, ou du moins
que très-peu, le tout accompagné d'un
calme constant & d'une stagnation de
l'air. L'eau des canaux & des fossés
étoit fort corrompue, & cela d'autant
plus, comme le remarque l'Auteur,
que l'eau salée se mêloit avec l'eau

(1) *Prax. Med. Append. Tract. X.*

douce (1). L'air devenant par-là plus impur , occasionna une fièvre épidémique rémittente ou intermittente qui fut très-fatale : outre le mal d'estomac , la grande inquiétude , les vomissemens bilieux , les accès quotidiens ou tierces , & les autres symptômes qui accompagnent constamment cette maladie , il fait mention de pustules, d'écoulement de sang par le nez & par les veines hémorrhoidales , de selles dysentériques , d'urine putride , de grande foiblesse , d'aphtes , & d'autres symptômes qui indiquoient une putréfaction & une dissolution extraordinaire du sang. Ce qu'il y a cependant d'étrange , c'est que Sylvius en attribue la cause à un acide dominant (2), & traita la maladie en conséquence. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la grande mortalité parmi les principaux habitans de cette Ville , dont il

(1) Voyez le Traité sur les substances septiques & anti-septiques , Mém. III. & IV.

(2) Sylv. *Prax. loc. cit.* DCXXVII.

y eut à ce qu'il dit, les deux tiers qui moururent, peut en quelque sorte avoir été causée par la méthode de guérir avec des absorbens, & d'autres remèdes relatifs à l'idée que cet ingénieux & savant Auteur, ainsi que ses Sectateurs s'étoient formés de la cause.

Ces exemples & d'autres de la même espece peuvent servir à confirmer les observations qu'on a faites auparavant sur le danger qu'occasionne un Été chaud & sec dans un pays bas & humide (1).

Mais les maladies bilieuses se trouvent encore plus fréquentes & plus funestes dans les endroits marécageux des pays méridionaux, où les chaleurs sont plus longues & plus violentes. Dans quelques contrées de l'Italie & en d'autres pays sous la même latitude, ces fièvres ont paru quelquefois avec des symptômes si dangereux & si putrides, que non-seulement on leur a donné le nom de pestilentielles, mais

(1) Part. I. Chap. I. Part. II. Chap. II. §. II.

encore qu'on les a confondues avec la peste même. C'est dans ce sens que nous devons entendre Celse (1) aux termes *pestilentia & febris pestitentialis*, qu'il regarde comme des maladies particulières aux tems chauds & pesans, & aux pays méridionaux. Il veut dire que les fièvres bilieuses & malignes, sont les maladies de la fin de l'Été & de l'Automne, lorsque l'air est le plus épais & le plus chargé de brouillards; c'est ce qui arrive communément dans les pays bas & humides.

Rome fut toujours sujette à ces fièvres. Galien appelle *hemitritæa* l'épidémique de cette Ville; il parle aussi de l'humidité de son air (2). Bien plus dans les commencemens de la république, avant que les Romains semblassent se défier des effets nuisibles de l'eau croupie, ou du moins, avant qu'ils sçussent s'en préserver, cette Vil-

(1) Vid. *Cels. de Medicin. Lib. I. cap. X. Lib. III. cap. VII.*

(2) *De Temperam. Lib. II.*

le paroît avoir été si mal-saine, que depuis le commencement de cet état jusqu'à l'année 459 de sa fondation, je ne trouve pas moins de quinze pestes dont Tite-Live fait mention (1), qui ne paroissent avoir été, comme on le peut conjecturer par d'autres circonstances, qu'autant de maladies épidémiques d'une nature maligne & mortelle, occasionnées par les émanations putrides des marais voisins. Mais lorsqu'on eut pratiqué des écoulemens & des égoûts, Rome devint alors beaucoup plus saine, & il n'y eut plus que les endroits bas & humides du Latium qui continuèrent à être mal-sains. Lorsque cette Ville tomba par la suite entre les mains des Goths, les égoûts ayant été bouchés & les aqueducs coupés, le territoire de Rome ne fut plus qu'un vaste marais, ce qui pendant une longue suite d'années causa une désolation in-

(1) Lancisi en compte plusieurs autres dans le même Auteur. Voyez *Dissert. de Advent. Roman. Cæli Qualitat. cap. III.*

crovable (1). Quoique l'on ait depuis remédié à cet inconvénient, cependant en négligeant de faire écouler les eaux croupies & corrompues qui restent après le débordement du Tibre, les grandes chaleurs qui succèdent occasionnent des fièvres malignes rémittentes & intermittentes qui deviennent générales & funestes. Les dissections faites par Lancisi, ajoutées à l'excellente description qu'il a donnée de ces maladies épidémiques, sont une forte preuve de leur nature putride (2).

Quoiqu'il ne paroisse pas que les pays où Hippocrate a exercé fussent marécageux ou sujets aux inondations, nous trouvons cependant qu'il fait souvent mention de ces fièvres comme étant fréquentes en Eté & en Automne, & qu'elles dominoient surtout, lorsqu'un Eté chaud & étouffant succédoit à un Printems pluvieux & accom-

(1) *Id. loco citato.*

(2) *De Nox. Palud. Effluv. Lib. II. Epid. I. cap. VI.*

pagné de vents du midi. Il y a dans les épidémiques une description (1) remarquable de cette espece ; les maladies étoient en ce tems-là des fièvres ardentes , rémittentes & intermittentes de la plus mauvaise espece , avec des flux de ventre , des parotides & des éruptions d'une nature pestilentielle.

Prosper Alpin observe que les canaux croupissans du Grand-Caire , causent tous les ans une espece de petite vérole maligne , & des fièvres putrides & pestilentielles qui dominent dans les mois de Mars , d'Avril & de Mai , saison que les vents qui soufflent alors constamment du Sud , rendent en ce pays la plus chaude de l'année (2). Il remarqua pareillement qu'en Automne les fièvres pestilentielles sont épidémiques & fatales à Alexandrie après que le Nil s'est retiré ; elles commencent par des envies de vomir , un

(1) *Lib. III. §. III.*

(2) *De Medicin. Ægyptior. Lib. I. cap. XIV.*

grand mal d'estomac, des inquiétudes extraordinaires, & des vomissemens de bile âcre (1), & plusieurs ont des selles bilieuses & putrides. Or, comme ces maladies font tous les ans du ravage dans ces deux Villes, il n'est point surprenant qu'elles se changent en véritable peste dans des années extraordinairement chaudes & humides : car quoique ce sçavant Auteur soutienne que la vraie peste ne tire pas proprement son origine de l'Égypte, mais qu'elle y est apportée de la Grece, de la Syrie, ou des parties les plus méridionales de l'Afrique, il convient cependant qu'elle y commence quelquefois après des inondations extraordinaires du Nil, lorsque l'eau s'étendant au-delà de ses bornes ordinaires, séjourne sur les terres & y forme des marais putrides (2).

Java qui est située entre le cinquié-

(1) Les termes dont se sert l'Auteur, sont *bilis virulenta*.

(2) *Ibid.* Cap. XV.

me & le dixième degré de latitude méridionale , se trouve si près de la ligne , qu'au lieu de diviser les saisons en Été & en Hiver , on les partage en saison sèche & en pluvieuse. Les pluies commencent au mois de Novembre , & continuent jusqu'au mois de Mai , & il en tombe pendant ce tems-là une quantité prodigieuse. Il y a pareillement un grand nombre de marais & de canaux d'eaux croupies , dont les exhalaisons rendent l'air humide , chargé de brouillards & fort mal-sain. Bontius observe que l'humidité est alors excessive , & que même dans les mois où il fait le plus sec , les métaux s'y rouillent (1) , & les habits pourrissent plu-

(1) La rouille des métaux est peut-être un signe fort équivoque de l'humidité d'un endroit sous les tropiques & près de la mer. Car une personne qui en a fait l'expérience à la Jamaïque , m'a assuré que quoique le fer se rouille fort vite dans cette Isle ; cependant le sel de tartre y paroissoit attirer l'humidité de l'air plus lentement qu'il ne le fait en Angleterre. Ce qui me fait croire qu'il faut attribuer la formation de la rouille des métaux
tôt

tôt dans ce pays que dans quelque endroit que ce soit de l'Europe. La peste est cependant inconnue à Java, quoiqu'on dût s'attendre à la voir regner dans cette Isle, à cause du concours de toutes ces circonstances. Mais nous devons considérer que lorsque le Soleil est le plus vertical dans ce pays, le Ciel se trouve alors plus couvert de nuages; il souffle continuellement des vents de terre & de mer qui tempèrent considérablement la chaleur, & préviennent en grande partie la stagnation de l'air. Les maladies auxquelles on est sujet en cette Isle, sont le *cholera-morbus*, le flux de ventre & une fièvre putride continue; cette fièvre vient subitement, accompagnée d'un délire, d'une insomnie constante, & de vomissemens de bile de diverses couleurs, surtout de verte. Les extrémités sont froides, tandis que l'intérieur brûle & que la soif est excessive; mais la fièvre

dans les climats près de l'Océan, aux grandes exhalaisons d'esprit de sel que la chaleur attire de l'eau de la mer.

306 *Observations sur les*
parvient bientôt à une crise. L'évacua-
tion des premières voies est la princi-
pale partie de la cure. L'Auteur recom-
mande ensuite le Safran (1), remède
aussi remarquable par ses qualités anti-
septiques que par la vertu cordiale (2).

Les établissemens qu'ont les Anglois
dans la Guinée, sont de ce côté-là
aussi près de la ligne que l'Isle de Ja-
va l'est de l'autre côté. La saison plu-
vieuse continue sur cette côte pendant
les mois d'Avril, de mai & de Juin ;
au mois de Juillet & d'Août, le tems
est étouffant & extraordinairement hu-
mide & chargé de brouillards à cause
de l'eau dormante, & de la grande
quantité de bois dont ce pays abonde.
Pendant cette saison, les fièvres rémit-
tentes & intermittentes avec des accès
quotidiens sont épidémiques ; ces fié-
vres se trouvent toujours accompa-
gnées d'une soif insatiable, de nausées,

(1) *Bont. Method. Medendi, Cap. XIV.*

(2) *Voyez le Traité sur les substances septi-
ques & anti-septiques, Mém. II. Exper. XI,
Mem. III. Exper. XVI.*

d'une grande inquiétude & de fréquentes évacuations par le haut & par le bas d'une bile putride ; & ces fièvres ne diminuent pas communément que cette humeur ne soit évacuée. Si l'évacuation ne s'en fait pas à tems , la maladie prend une forme continue & maligne , le pouls s'affaïsse , & il survient un délire la plûpart du tems fatal ; les flux de ventre sont pareillement fort fréquens dans cette saison , & ces fièvres & ces flux de ventre ne paroissent pas moins communs sur les vaisseaux qui se trouvent à la hauteur de la côte que sur le rivage ; mais elles n'affectent pas ceux qui sont en pleine mer & qui se tiennent éloignés de cet air grossier. Les vents de terre & de mer & le tems de brume qu'il fait constamment pendant les plus grandes chaleurs , paroissent y être aussi avantageux pour prévenir la peste qu'ils le sont à Java (1).

(1) Je tiens cette rélation de la Guinée, d'un Chirurgien qui a demeuré quelques années dans ce Pays.

Les fièvres bilieuses des Indes-Occidentales, quoique d'une nature très-putride, ne se changent jamais en peste véritable, parceque la même espece de vents y domine & empêche que l'air ne croupisse & se corrompe à un point suffisant pour la produire; mais les chaleurs étant grandes & l'atmosphère chargée de vapeurs, les fièvres de rémittentes & d'intermittentes qu'elles étoient avec des vomissemens bilieux, deviennent épidémiques dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, & elles sont toujours plus violentes, & font plus de ravages après les saisons les plus humides (1). Ces fièvres sont communes aux naturels du pays, aussi-bien qu'à ceux qui ont demeuré plus d'une année dans ce pays; mais les nouveaux débarqués se trouvent sujets à une fièvre continue (2), beaucoup plus pu-

(1) Avril & Mai sont toujours des mois pluvieux à la Jamaïque.

(2) On connoît communément cette maladie sous le nom de *fièvre jaune* ou de vomissement noir. Et Dr. Warren remarque

tride & beaucoup plus dangereuse , qui quoiqu'elle ne soit pas bornée & restreinte à un certain tems de l'année, arrive cependant le plus souvent en même tems que la première. On distingue cette dernière espece par des vomissemens d'une matiere quelquefois verte & bilieuse & d'autres fois noire & sanguinolente ; mais principalement par la couleur jaunâtre de la peau. Le sang est pareillement dans un état de dissolution considérable (1) ; de sorte qu'avant la mort , il pénètre dans les vaisseaux séreux , & teint la salive & l'humeur que les vésicatoires (2) attirent.

dans son *Traité sur les fièvres malignes des Barbades*, pag. 204. la différence qui se trouve entre ces deux fièvres , & quoiqu'il ne paroisse pas y avoir aucun fondement pour attribuer cette fièvre à quelque infection apportée d'Europe en Amérique ; il paroît cependant vraisemblable que cette maladie est d'une nature maligne & pestilentielle.

(1) C'est toujours un signe de putréfaction. Voyez le *Traité sur les substances septiques & anti-septiques*. Mem. VII.

(2) Le Dr. Warren fait mention de plus

Il est à propos de remarquer avant de conclurre que nous avons aussi en Angleterre des fièvres d'une nature bilieuse, & que nos fièvres rémittentes & intermittentes & la dysenterie paroissent être autant les effets d'une cause putride que celles des autres pays ; mais il faut ajouter que le sol y est si sec, qu'on y rencontre si peu de marais, que les vents y soufflent si constamment, & que les chaleurs de nos Etés sont tellement modérées & interrompues, qu'à moins que les saisons ne deviennent excessivement chaudes & étouffantes, ou bien si l'on excepte quelques endroits marécageux, ces maladies sont toujours peu dangereuses & ne deviennent jamais ou du moins fort rarement épidémiques. Je suis en même tems porté à penser que le foible degré d'acrimonie putride auquel notre sang se trouve sujet, est peut-être la raison qui nous la fait négliger dans une saison où elle est plus ordinaire ;

siens symptômes qui indiquent une putréfaction des humeurs, & des convulsions nerveuses qui en sont une suite.

A p 20. n^o. 310

& qu'au lieu d'évacuer ou de corriger ce qu'il y a de mal , nous occasionnons par notre négligence , & nous fixons dans les premières voies quelques incommodités qui se terminent par des obstructions dans les viscères ; c'est de là que proviennent les symptômes scorbutiques , les douleurs nerveuses sans fièvre , ou les fièvres d'une espèce nerveuse ; au lieu de flux de ventre , de fièvres intermittentes ou rémittentes , conséquence ordinaire d'une corruption des humeurs plus subite & plus entière.

Enfin durant la dernière partie de l'Été & en Automne , il paroît y avoir presque par-tout une disposition plus ou moins grande à ces fièvres rémittentes ou intermittentes , ou à quelques dérangemens dans les premières voies , provenans de la dissolution des parties fluides & fibreuses du sang , & l'on y est sur-tout sujet dans tous les pays chauds & humides & dans tous les camps , par les raisons qu'on a apportées plus haut (1).

(1) Part. I. Chap. I. Part. II. Ch. II. §. II.

Il se présente naturellement deux objections contre cette théorie sur la corruption des humeurs ; la première, on a remarqué que lorsque ces fièvres n'étoient pas inflammatoires, le quinquina les guérissoit aisément ; l'autre qu'elles paroissent souvent au Printems, avant qu'il ait fait des chaleurs suffisantes pour occasionner la putréfaction. Pour répondre à cette première difficulté, je renvoye aux expériences que j'ai faites sur les vertus antiseptiques de ce remède (1) ; mais à l'égard de la seconde, je vais tâcher de la résoudre.

On peut observer que les fibres sont plus relâchées dans le Printems que pendant l'Hiver : de-là vient que le corps devenant plus pléthorique, les humeurs se trouvent plus disposées à se corrompre dès que la transpiration est arrêtée, & les émanations qui s'élevent de toutes les substances putri-

(2) Voyez le second Mémoire du Traité sur les substances septiques & anti-septiques ; vers la fin.

des, ne servent peut-être pas peu à hâter cette putréfaction : car le froid de l'Hiver les tenant comme enchainées & engourdies, le Soleil qui lance alors ses rayons avec plus de force, les dégage & leur rend la liberté. Mais quelles que soient les causes des intermittentes du Printems, il est certain qu'elles ne sont pas à beaucoup près aussi fréquentes, ni accompagnées de symptomes aussi malins, & de signes de putréfaction si marqués que celles d'Automne.

Nous pouvons par les mêmes principes rendre raison de ce que ces fièvres disparoissent au commencement de l'été : car la transpiration étant alors plus constante & plus abondante, les humeurs rédondantes s'évacuent, & le Soleil ayant exhalé tout ce qui étoit déjà putride, n'est point encore assez chaud pour corrompre l'eau croupissante. *p. 21. No 313.*

Toutes les fièvres rémittentes du Printems sont accompagnées d'une grande viscosité dans le sang, provenant du froid qu'on a pris au commencement de la campagne, de sorte qu'on doit regarder

der les premières & les dernières fièvres d'une campagne, plutôt comme inflammatoires que comme bilieuses & putrides.

§. V.

De la cure des fièvres bilieuses des camps & de celles des pays bas & marécageux.

Je viens maintenant au traitement de cette maladie, & j'observerai la méthode suivante. Je distinguerai d'abord les deux premières espèces de fièvre comme je l'ai fait auparavant; je passerai de-là aux remèdes qui m'ont le plus réussi, ne tirant mes règles que de la pratique & de l'expérience, sans m'arrêter à la théorie; car quoiqu'il soit assez ordinaire de tirer les indications du traitement de la nature de la maladie; cependant comme c'est plutôt de la cure que j'ai déduit la théorie précédente que la cure de la théorie, il me paroît juste de ne présenter cette partie que comme le résultat de l'expérience.

1. La cure de la fièvre des camps avant que de devenir continue dépend d'évacuations faites à propos, & de l'usage des sels neutres & du quinquina.

La saignée étant indispensable, c'est la première chose par où on doit commencer dans tous les cas, & il faut la réitérer une fois ou plus souvent, suivant que les symptômes paroissent l'exiger. Les fièvres rémittentes du Printems & de la fin de l'Automne sont accompagnées de douleurs pleurétiques, de rhumatisme, & d'autres signes d'une grande inflammation; & par cette raison elles exigent plus de saignées qu'il ne seroit nécessaire d'en faire dans la saison intermédiaire. Une personne qui ne connoît point la nature de la maladie, & qui ne fait surtout attention qu'aux proxismes & aux rémissions, est peut-être portée à négliger cette évacuation & à donner trop-tôt le quinquina, qui occasionnera une fièvre continue inflammatoire. On peut ouvrir sans danger la veine pendant la rémission ou dans la force du paroxisme.

Car outre que j'ai remarqué que la rémission vient plutôt & qu'elle est plus

marquée après une hémorragie, j'ai réitéré l'expérience de la saignée dans les accès le plus violens sans aucun danger, non-seulement dans cette fièvre-là, mais encote dans la fièvre des pays marécageux, après même qu'elle fut devenue régulière intermittente. Pour faire quadrer la maxime de Celse (1) avec cette pratique, il faut interpréter ce terme *impetus febris* dans le sens de ce frisson ou froid qui précède les paroxismes des fièvres dont il donne la description, & la saignée dans ce tems-là seroit hors de saison & très-dangereuse; mais comme les redoublemens de la fièvre dont nous parlons sont communément sans accès de froid, on ne doit pas avoir égard à son observation dans ce cas, ni même à aucune autre si ce n'est celle où l'on avertit de ne point saigner pendant les sueurs.

Il faut donner un vomitif après la saignée, & le tems le plus favorable est

(1) *Quod si vehemens febris urget, in ipso impetu ejus, sanguinem mittere, hominem jugulare est.* De Med. Lib. II. Cap. X.

pendant la rémission ou l'intermission de la fièvre, & plutôt après le paroxisme qu'auparavant. L'espece de vomitif nécessaire paroît assez difficile à déterminer, & quelquefois il est incertain s'il convient d'en donner. Les vomitifs deviennent pernicioeux dans les inflammations d'estomac, lorsque la fièvre dure depuis quelque tems & qu'elle a pris une forme continue; mais on doit observer qu'une inflammation d'estomac arrive plus rarement qu'on ne se l'imagine, malgré les vomissemens, les douleurs, les anxiétés, & les oppressions attour de la région épigastrique. Toutes ces douleurs étant communément diminuées par un émétique, il est visible qu'on peut en donner un sans danger aussitôt que la fièvre devient intermittente ou qu'elle est accompagnée de rémissions considérables. L'ipécacuanha est le plus doux & le moins dangereux; mais les antimonialx sont les plus efficaces. Si les rémissions sont petites, si la fièvre est grande ou si l'on se sent déjà une disposition à vomir, il vaut mieux se servir de l'ipécacuanha; mais lorsque les

^ p 21. n° 317.

^ D d. iij.

rémissions sont distinctes ou les intermissions parfaites, les antimonialaux sont préférables, ou seuls, ou joints au premier. J'ajoute communément deux grains de tarte émétique à un scrupule d'ipécacuanha. Les vomitifs qui occasionnent aussi des selles, sont les plus utiles, surtout, s'ils ont assez de vertu pour procurer une abondante évacuation de bile putride par le haut & par le bas; par ce moyen ils opèrent souvent la guérison sans qu'on ait besoin d'avoir recours à d'autres remèdes.

Si le malade se trouve constipé, il faut lui lâcher le ventre par quelque médecine douce, surtout si les intestins causent de la douleur, ou qu'on ait un ténésme.

Les sels neutres sont utiles pour amener plutôt la fièvre à des rémissions régulières. Une potion saline faite avec du sel d'absynthe & du suc de limon, est une des meilleures recettes qu'il y ait; mais ce remède seroit trop coûteux pour l'usage ordinaire. Je me suis toujours servi par cette raison de la mixture suivante.

^ p. 21. No 318

℞. Sa'. absynth. drachm. j. & sem.
solv. in aq. fontan. unc. X. & instill.
spirit. vitriol. q. s. ad saturat. ~~add.~~
~~Aq. cinnamom. spir. unc. l. & sem.~~
~~Scep. e cortic. aurant. unc. l. misc.~~

Cap. quarta vel sexta, quaque hora
cochl. N. p. 22. 319

On peut aussi donner une once ou davantage du spiritus mindereri partagée en deux ou trois potions, lorsque les sueurs ne sont pas assez abondantes à proportion du chaud de la fièvre. Le tems le plus propre pour ce remede, est avant que le chaud soit tout-à-fait passé. Comme cet esprit excite une sueur abondante sans échauffer, on peut s'attendre qu'il conduira plutôt la fièvre à des intermissions régulières.

Je viens ensuite au quinquina, & je remarquerai que quoique ces fièvres ne soient jamais au commencement sans inflammation, & qu'elles aient rarement des redoublemens complets; cependant lorsque l'urine s'épaissit, & que les intermissions sont entieres quoique courtes, on peut le donner sans danger. J'ai observé plus haut, que si

On donne le quinquina avant la saignée ; cette fièvre se change aisément en inflammatoire continue ; j'ajouterai seulement ici, qu'il n'est pas moins dangereux de le prescrire avant que les premières voies soient débarrassées. Sans cette précaution la fièvre reparoissoit, ou bien il survenoit (1) une tympanite. Le quinquina pris en substance dans du vin du Rhin, après qu'on l'a laissé infuser pendant une nuit fait un meilleur effet ; mais pour l'usage ordinaire on en faisoit un électuaire, & sur une once de quinquina en poudre, on y ajoutoit une dragme de sel ammoniac crud. Si le malade n'avoit point été purgé, j'y joignois autant de rhubarbe que je le jugeois nécessaire pour tenir le ventre libre, les deux ou trois premiers jours qu'il prenoit ce remède. Le

(1) Ces tumeurs subites du ventre occasionnées par un usage prématuré du quinquina, étoient d'abord regardées comme des hydro-pisies ; mais j'eus raison de croire par la suite qu'elles étoient toutes de l'espece des tympanites. Voyez le paragraphe suivant.

Dr. (1) Mead & (2) Lancisi recommandent cette méthode , qui est surtout utile , lorsque les humeurs bilieuses ou putrides abondent , ainsi que cela arrive la plûpart du tems dans les pays marécageux. Comme les paroxismes étoient ordinairement quotidiens & les intermissions courtes, il étoit quelquefois nécessaire pour prévenir le retour de commencer par le quinquina avant que la sueur fût tout-à-fait passée. p 23. no 321.

Telles sont les principales règles qu'on doit observer au commencement de la fièvre , ou lorsqu'elle est continue avant que les rémissions paroissent , ou bien aussi lorsqu'elle se trouve rémittente & intermittente. Mais si l'on a négligé la maladie dans les commencemens , ou bien si après les rémissions ou les intermissions , elle se change en fié-

(1) *Monit. & Præcept. Medic. Cap. I. Sect. VIII.*

(2) *De Nox. Palud. Effluv. Lib. II. Epid. IV. Cap. VI. Sect. XXVI. & TRAVERSAR. Epist. ad LANCISI. ibid. Epidem. IV. Cap. VIII. Sect. XXI.*

vre continue, on doit ouvrir la veine si le pouls est plein & dur. Mais si la tête est affectée d'un délire ou d'une douleur, & que le pouls soit petit, il vaut mieux appliquer les sang-sues aux temples. Mais soit qu'on puisse saigner ou non, les vésicatoires sont non-seulement très-utiles; mais encore le meilleur remede qu'il y ait. Les vomitifs & les purgatifs ne conviennent point en ce tems-là, quand même les premières voies seroient fort chargées; il est seulement nécessaire d'évacuer par des clysteres & des purgations douces & légères, quoiqu'on ne doive pas toujours les renouveler sans de grandes précautions. On doit ajouter à ces remedes les fels neutres dont on a parlé un peu plus haut, ou bien la mixture ou les poudres sudorifiques qu'on a prescrites dans le premier Chapitre de cette Partie.

Quoique la sueur soit la crise qui convienne, on ne doit jamais l'exciter par la thériaque, les volatiles ou autres semblables remedes échauffans, à moins que le pouls ne s'abbate, & que les taches pétechiales ou autres symptomes dangereux ne paroissent. Il faut en ce cas, faire

usage d'alexipharmques plus chauds, & traiter la maladie comme une fièvre maligne, telle qu'elle l'est en effet (1).

Elle se change quelquefois en dysenterie; on doit alors la traiter de la manière qu'on l'indique dans le Chapitre suivant. Mais s'il survient une diarrhée, quoiqu'on ne doive jamais l'arrêter subitement, il est souvent à propos de la réprimer peu à peu par des opiates, & d'exciter ensuite une sueur abondante. Quoiqu'un cours de ventre soit la crise la moins favorable; cependant si la nature semble indiquer cette voie par des douleurs de colique, ou par une tension du ventre accompagnée d'une sécheresse de la peau; il est à propos de procurer les selles par le moyen des clysteres ou de quelque relâchant doux, tels qu'une infusion de rhubarbe avec de la manne, qu'on doit recommencer aussi souvent que le malade peut soutenir l'évacuation.

II. Les fièvres des camps & des pays marécageux se ressemblent autant dans

(1) Voyez Chap. VI.

À p. 24. n^o 223. n^o 2. 1.

les symptômes que dans la cûte. Par conséquent les règles qu'on a établies dans les paragraphes précédens pouvant s'appliquer à toutes les deux, je me contenterai seulement de présenter quelques précautions sur les points dans lesquels elles paroissent différer davantage. Lorsque la fièvre des lieux marécageux est d'une espèce ardente, elle exige d'amples saignées; mais en général comme les humeurs ont dans ces pays beaucoup de disposition à devenir putrides, ou qu'elles le sont en effet, cette fièvre ne permet pas tant cette évacuation que la fièvre des camps, dans laquelle les froids fréquens & considérables rendant le sang plus coëneux occasionnent une inflammation. Il est nécessaire dans la plûpart des cas d'ouvrir la veine au commencement de l'attaque, ou le jour suivant s'il n'y a point eu d'intermission. Mais les saignées réitérées, à moins qu'il n'y ait des marques évidentes d'inflammations (1), se-

(1) Telles qu'en eurent les Soldats cantonnés près de Bois-le-Duc pendant la cha-

trouvent tellement éloignées de produire cet effet, qu'elles sont fort sujettes à rendre la fièvre encore plus maligne. Il faut pareillement faire attention que la règle que nous avons établie au sujet de la saignée, ne regarde que l'armée & non point les Habitans des Pays-Bas, dont le tempérament est fort différent de celui de nos Soldats, qui non seulement étoient à la fleur de leur âge; mais encore robustes & sanguins. Quelquefois même la saignée ne se trouvoit pas toujours nécessaire parmi les Soldats dans une rechûte, ou lorsque le tems s'étoit rafraîchi; la fièvre paroissant alors sans inflammation & avec des intermissions parfaites.

J'ai observé que les vomitifs étoient encore plus efficaces dans les pays marécageux que dans le camp; & ils le sont à un tel point, que lorsque la bile a été totalement évacuée par un émétique, ce remède emporte souvent la fièvre en même tems. L'ipécacuanha

leur de la saison, qui furent saisis tout-à-coup d'une fièvre violente & d'un grand délire.

seul ne fait pas cet effet ; bien plus , je lui en ai vû produire un tout contraire en rendant le proxisme suivant plus long & plus violent que le précédent ; soit qu'il agisse foiblement & qu'il introduise dans le sang plus d'humours putrides qu'il ne peut en évacuer par les premières voies , soit que cela provienne d'une autre cause. J'y joins ordinairement par cette raison le tartre émétique.

La fièvre des pays marécageux étant plus sujette pendant les chaleurs aux proximes , & à prendre une forme continue qu'à rester intermittente ; il faut par conséquent , après les préparations convenables l'arrêter dans la première intermission. L'on n'a pas trouvé le quinquina moins spécifique en cette occasion dans ces pays qu'en Angleterre. Mais il faut ajouter que quoi qu'on en donnât de grandes quantités , les rechûtes étoient non-seulement fréquentes , mais certaines , si l'on ne réitéroit ce remède plus souvent qu'on ne pouvoit engager les Soldats à le faire. De sorte qu'après tout , le quinquina fut moins utile qu'on ne s'y étoit atten-

du. Mais il est à propos d'observer que jamais ce remede souvent réitéré n'occasionna de suites fâcheuses ; car l'on ne doit pas imputer à la quantité du quinquina les obstructions des visceres qui succéderent à ces fièvres ; mais à la longue durée de la maladie & aux rechûtes fréquentes, contre lesquelles il ne pouvoit y avoir de sûreté, à moins que le malade ne continuât à prendre une once de quinquina tous les 10. à 12. jours pendant l'Automne. La maniere la plus efficace pour engager un Soldat à le continuer pour prévenir les rechûtes, seroit de l'infuser dans de l'esprit de genievre, ou dans de l'eau-de-vie.

Le meilleur moyen ensuite pour prévenir ces rechutes, consiste dans le régime. Les convalescens doivent manger avec modération, surtout des herbages ; il faut qu'ils s'abstiennent de fruit, de petite-biere nouvelle, & de tout ce qui est venteux & qui tend à relâcher. En général, tout ce qui produit ces effets dispose à la putréfaction, & d'un autre côté tout ce qui fortifie est antiseptique. Les liqueurs prises modérément sont alors nécessaires ; mais comme la paye

Observations sur les
des Soldats se trouve insuffisante pour
pouvoir se procurer une nourriture saine
& des liqueurs fortes, il seroit à propos
que le public voulût bien alors en ac-
corder à l'armée, comme on le fait aux
troupes qui servent sur mer; & la
moitié de ce qu'on donne à ces derniers
pourroit suffire. p. 25. n^o. 328.

§. VI.

De la maniere dont il faut traiter les
obstructions qui sont une suite de la
fièvre bilieuse des camps & des pays
m. r. cagoux.

Les rechûtes fréquentes ou la longue
durée de ces fièvres, causent des obs-
tructions dans les visceres, qui se ter-
minent par une hydropisie ou la jau-
nisse.

L'hydropisie est particulièrement cau-
sée par des obstructions du foie & de
la rate; & dans ce cas, cette tumeur
aqueuse commence communément par
les pieds & monte peu à peu jusqu'au
ventre. Mais quand il n'y a que le
ventre d'enflé, & que cela est arrivé

tout

tout à coup pour s'être servi mal-à-propos d'opiates dans la dysenterie ou de quinquina dans les fièvres intermittentes, on ne doit alors considérer la maladie que comme une véritable tympanite, quoiqu'on la confonde souvent avec l'hydropisie. *P 27. n° 329*

Si dans la tympanite le malade se trouve plein de sang, il faut commencer par faire une saignée; sinon, il suffira de donner tous les soirs une petite dose de rhubarbe; ce qu'il en faut seulement pour tenir le ventre libre, avec quelques grains des especes aromatiques. Lorsque la tumeur commence à disparoître, on doit ajoûter quelque remede fortifiant de la manière suivante.

ʒ. Flor. chamemel (cum syrup. & cort. aurant. q. s. contus.) zingiber. pulv. aa. dr. ij. chalyb. cum sulphur. prep. dr. j. f. electar.

Cap. bis die mol. nuc. moschat. mʒj.

Tous les remedes violens & carminatifs qui ne relâchent pas sont pernecieux.

Un homme qui avoit été incommodé pendant quelques semaines d'une tympanite mourut subitement, la tumeur s'affaissant tout-à-coup, après trois ou quatre selles abondantes. A l'ouverture du corps on ne trouva point d'air, ni d'eau dans la cavité de l'abdomen; mais le colon étoit si grand & si relâché, qu'il paroissoit avoir renfermé assez de vent pour causer la tumeur. Cet événement montra la nécessité de se servir de bandages dans la tympanite, au moyen de quoi le malade peut toujours faire une compression proportionnée à la diminution de l'air renfermé dans les intestins.

L'*ascite* vient plus lentement, elle est communément accompagnée d'une anasarque; l'urine est fort épaisse & très-peu abondante. Quelquefois la fièvre se dissipe lorsque la tumeur commence, d'autrefois elle continue, ou bien elle s'en va & revient d'une manière irrégulière. On ne peut guérir ces hydropisies par des purgations seulement; mais par le savon ou par des mercuriels, & surtout par des sels, lixiviels, comme cendres de genêt, sel d'absynthe

ou de tartre. Voici la méthode ordinaire de s'en servir. On faisoit dissoudre environ trente ou quarante grains de sel de tartre dans une infusion d'absynthe, à laquelle on ajoutoit de l'esprit de genièvre; de cette mixture on en fait trois doses qu'on réitère tous les jours. On ne donnoit point d'autre remède au malade, excepté qu'on lui faisoit prendre une fois en quatre ou cinq jours pour le purger, une demi-dragme de pilules de coloquinte avec l'aloës, & sur le déclin de la maladie quelque préparation d'acier. Quelquefois on provoque l'urine en faisant avaler de l'ail, ou de la graine de moutarde. Quand même l'ascite étoit accompagnée d'une tumeur dure, comme on l'a dit un peu plus haut (1), on ne faisoit rien de plus, sinon qu'on fomentoit quelquefois la partie, ou qu'on la couvroit d'un emplâtre chaud. On a souvent guéri par les mêmes remèdes les fièvres intermittentes irrégulières & opiniâtres; ou si elles revenoient après

(1.) Chap. IV. §. II.

232 *Observations sur les Maladies, &c.*
la cure de l'hydropisie, on les traitoit
avec beaucoup de succès avec le quin-
quina. p. 30. n^o 332.

La jaunisse sans fièvre se guérit pareil-
lement avec les sels lixiyiels; & les mê-
mes remèdes; & j'ai remarqué que dans
cette maladie & dans l'hydropisie, les
vomitifs antimoniaux faisoient un très-
bon effet.

Fin du premier Volume.

De l'Imprimerie de G I S S E Y.

APPROBATION.

J'A I lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, la traduction d'un Ouvrage Anglois, intitulé, *Observations sur les Maladies des Armées, dans les Camps & Garnisons, avec un Traité sur les Substances septiques & antiseptiques*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris ce 20. Novembre 1753.

LA VIOTE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France, & de Navarre, A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé LOUIS-ÉTIENNE GANEAU Libraire à Paris, Ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour

titre : *Observations sur les Maladies des Armeses dans les Camps & Garnisons, avec un Appendix,* par JEAN PRINGLE, Docteur en Médecine. Si l'Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des présentes; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre Obedissance; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux Caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le Contre-Scel des présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LA MOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux

Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LA MOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes : Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : C A R tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le vingt-unième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent cinquante-quatre & de notre Regne le trente-neuvième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XIII. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris No. 276. fol. 218. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1725. A Paris le 25. Janvier 1754.

DIDOT, Syndic.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY NATHANIEL BENTLEY
VOLUME I
BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. ALLEN, 1856.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY NATHANIEL BENTLEY
VOLUME II
BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. ALLEN, 1856.

X





